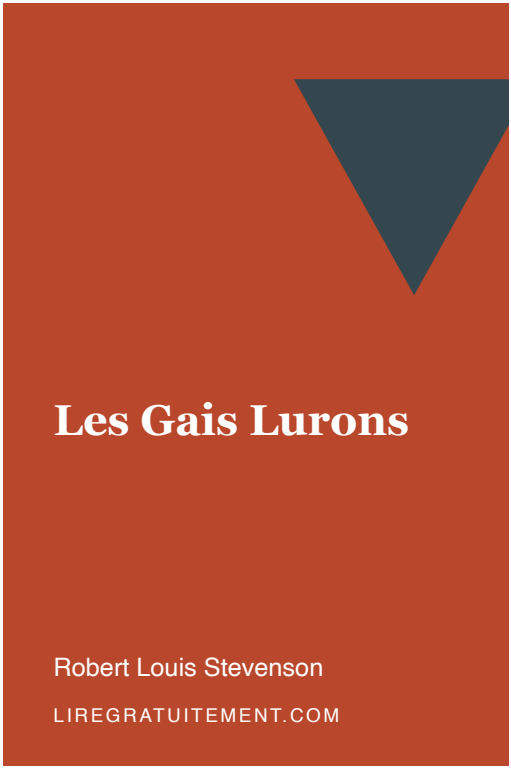


Les Gais Lurons (recueil)

Robert Louis Stevenson

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Les Gais Lurons · 1

Ce fut par une belle matinée de la fin de juillet que je me mis en route vers Aros pour la dernière fois. Une barque m'avait déposé la veille à Grisapol ; je déjeunai tant bien que mal à la petite auberge, y laissai tout mon bagage, en attendant une occasion de revenir le chercher par mer, et commençai d'un cœur léger la traversée du promontoire.

J'étais loin d'être natif de ces parages, car mon ascendance provenait exclusivement des basses-terres. Mais un mien oncle, Gordon Darnaway, dont la jeunesse fut dure et pauvre, avait navigué quelques années, avant d'épouser une jeune. femme des îles. Celle-ci s'appelait Mary Maclean ; elle était l'unique héritière de sa famille ; et lorsqu'elle mourut en donnant le jour à une fille, la ferme entourée par la mer, Aros, demeura en la possession de son mari. Ce domaine lui rapportait juste de quoi vivre, comme je le savais très bien ; mais mon oncle était un homme que le mauvais sort avait toujours poursuivi ; encombré qu'il était de ce jeune enfant, il n'osait tenter de recommencer sa vie ; et il restait en Aros, à se ronger les ongles, face à face avec son destin. Les années s'accumulèrent sur sa tête dans cet isolement, sans lui apporter ni aide ni réconfort.

Cependant, notre famille s'éteignait, dans les basses-terres ; il n'y a guère de chance pour tous ceux de notre race ; et peut-être mon père fut-il le plus heureux, car non seulement il mourut le dernier, mais il laissa un fils de son nom, et quelque argent pour l'élever. J'étais étudiant à l'Université d'Édimbourg, vivant assez

bien de mes ressources, mais sans parent ni allié, lorsque la nouvelle de mon existence arriva jusqu'à l'oncle Gordon sur son Ross de Grisapol ; et comme c'était un homme qui estimait avant tout sa parenté, il m'écrivit le jour même où il apprit mon existence, et me manda que je devais considérer Aros comme ma propre maison. Voilà comment j'allai passer mes vacances dans cette partie du pays, si loin des plaisirs de toute société, entre les morues et les coqs de bruyère ; et voilà pourquoi, mes études achevées, j'y retournais d'un cœur si léger, en ce jour de juillet.

Le Ross, comme nous disons, est un promontoire assez étroit et peu élevé, mais demeuré toujours aussi sauvage que le jour de sa création. De chaque côté, la mer est profonde, pleine d'îles et d'écueils hérissés de dangers pour les navires ; — et vers l'est, de très hautes falaises le dominent, avec le grand pic de Ben Kyaw. Ces mots signifient, paraît-il, en langue gaélique, la Montagne du Brouillard, et le nom lui convient tout à fait. Car ce sommet, qui a plus de trois mille pieds de haut, ramasse tous les nuages que le vent amène du large ; il m'est arrivé bien souvent de croire qu'elle les produisait d'elle-même ; car lorsque le ciel était pur jusqu'à l'horizon, il restait toujours un flocon sur Ben Kyaw. De cette montagne, sourdait aussi de l'eau, ce qui la rendait marécageuse jusqu'au sommet. Je nous ai vus assis au grand soleil sur le Ross, alors que la pluie tombait comme un crêpe noir sur la montagne. Mais son humidité la faisait souvent paraître plus belle à mes yeux ; car lorsque le soleil la frappait en plein, ses rochers mouillés et ses cours d'eau étincelaient comme des diamants jusqu'à la distance d'Aros, à quinze milles.

La route que je suivais était une piste à bestiaux. Elle faisait des détours qui doublaient presque la longueur de mon trajet ;

elle franchissait des crevasses du rocher, qu'il fallait sauter, et des fonds détrempés où la mousse venait jusqu'aux jarrets. On ne voyait de culture nulle part, et pas une maison sur les dix milles de Grisapol à Aros. En fait, il y avait des maisons, — au moins trois ; mais elles se trouvaient si loin de la piste, sur la droite ou sur la gauche, qu'un étranger ne pouvait soupçonner leur existence. Une grande partie du Ross est couverte de gros blocs de granit, dont certains plus hauts qu'une maison à étage, serrés les uns contre les autres, avec un fouillis de fougères et de bruyères dans leurs intervalles, où nichent les vipères.

De quelque direction que vînt le vent, c'était toujours du vent de mer, aussi salé que sur un navire ; les goélands, sur tout le Ross, étaient aussi nombreux que les coqs de bruyère ; et partout où le chemin s'élevait un peu, votre œil rencontrait le luisant de la mer. Du milieu même du promontoire, un jour de vent et de haute marée, j'ai entendu le Roost faire son fracas de bataille, à l'endroit où il longe Aros, et la vaste et formidable voix des brisants que nous appelons les Gais-Lurons.

Aros proprement dit — Aros Jay, l'ai-je ouï appeler par les indigènes, ce qui signifie, disent-ils, la Maison de Dieu, — Aros ne faisait pas en réalité partie du Ross, mais n'était pas non plus une île proprement dite. Il formait la pointe sud-ouest du promontoire, contre quoi il venait s'appliquer, et n'était, à un endroit, séparé de la côte que par un simple goulet de mer, ayant moins de quarante pieds, au plus étroit. Quand la mer était haute, ce goulet était clair et tranquille, comme l'anse d'une rivière terrestre ; mais il y avait une différence dans les herbes et les poissons, et l'eau était verte au lieu d'être noire ; mais lors du jusant, aux plus basses marées, il y avait un jour ou deux par mois où l'on pouvait

passer à pied sec d'Aros à la terre ferme. Il s'y trouvait quelques bonnes prairies où mon oncle faisait paître le troupeau d'où il tirait sa subsistance ; peut-être la qualité de l'herbe y était-elle meilleure parce que le sol de l'île s'élevait plus haut que l'altitude moyenne du Ross, mais je ne suis pas assez expert en la matière pour décider ce point. La maison était passable, pour le pays, et avait deux étages. Elle regardait l'ouest, sur une baie, avec une jetée toute proche abritant un bateau et, de sa porte, l'on pouvait voir les vapeurs se rassembler sur Ben Kyaw.

Sur toute cette partie de la côte, et spécialement vers Aros, ces grands blocs de granit dont j'ai parlé descendent en troupeaux serrés dans la mer, comme le bétail un jour d'été. Ils y sont groupés, absolument comme leurs voisins à terre ; mais au lieu du paisible humus, l'eau salée clapote autour d'eux ; des mottes d'anémones de mer fleurissent leurs flancs, en guise de bruyère ; et le grand congre marin se love à leur base, au lieu de la venimeuse vipère terrestre. Les jours de calme, on peut se promener en bateau, durant des heures, dans leur labyrinthe sonore ; mais quand la mer est forte, que le ciel protège l'homme qui entend bouillir cette chaudière !

Devant l'extrémité sud-ouest d'Aros, ces blocs sont très nombreux et de beaucoup plus forte taille. Et même, ils doivent être encore énormément plus gros à mesure qu'on avance en mer, car au moins dix milles marins de la surface des eaux sont parsemés de ces blocs, serrés comme les maisons d'un village, les uns dépassant de trente pieds le niveau de la marée, les autres recouverts par elle, mais tous dangereux pour la navigation. Par un jour clair où il ventait de l'ouest, j'ai compté du haut d'Aros, jusqu'à quarante-six récifs submergés, sur lesquels déferlaient pe-

samment les hautes lames blanches. Mais c'est plus près du rivage que le danger est pire ; car le flux, qui court ici comme un ru de moulin, fait une large ceinture d'eau écumante — un Roost, comme nous disons — autour de la pointe.

Je m'y suis trouvé souvent par calme plat et au renversement de la marée ; et c'est alors un endroit bien curieux, avec la mer qui tournoie, se hérisse et bouillonne comme une source ; et, de temps à autre, un petit murmure sautillant ferait croire que le Roost se parle à lui-même. Mais quand le flux recommence à monter, et surtout par gros temps, il n'est personne qui puisse s'approcher en barque à moins d'un demi-mille de ces parages, et pas un navire à flot capable d'y gouverner ou d'y résister. On entend mugir les brisants à six milles. C'est vers le large que leur bouillonnement est le plus fort ; c'est là que les plus gros dansent ensemble — la danse de la mort, pourrait-on dire — ce qui leur a valu dans le pays le nom de Gais-Lurons. Les lames, paraît-il, ont là cinquante pieds de haut ; mais il s'agit sans doute de l'eau verte uniquement, car l'écume jaillit deux fois plus haut. Si les Gais-Lurons furent ainsi nommés à cause que leurs mouvements sont vifs et désordonnés, ou bien d'après les clameurs qu'ils poussent au renversement de la marée, au point que tout Aros en tremble, c'est plus que je ne puis dire.

Au vrai, par vent du sud-ouest, cette partie de notre archipel ne vaut guère mieux qu'une chausse-trape. Qu'un navire pénètre parmi les récifs, et qu'il soit poussé sur les Gais-Lurons, il sera sans nul doute jeté à la côte vers le sud d'Aros, dans Sandag-Bay, là où eurent lieu les événements, si douloureux pour notre famille, que je me propose de raconter. La pensée de tous ces dangers, en ces lieux qui me furent si longtemps familiers, me fait ac-

cueillir avec une joie toute particulière les travaux en cours d'exécution, destinés à pourvoir de phares et de balises les caps et les chenaux de nos îles ceinturées de fer et inhospitalières.

Les gens du pays débitent sur Aros beaucoup d'histoires, que j'entendis souvent raconter par le domestique de mon oncle, Rorie, un vieux serviteur des Macleans, qui lui avait, sans arrière-pensée, apporté ses services, à l'occasion du mariage. Il était question, en ces récits, d'une misérable créature, un Kelpie marin, qui hantait les brisants écumeux du Roost et s'y livrait à de redoutables occupations. Une sirène avait une fois rencontré un joueur de cornemuse sur la plage de Sandag, où elle avait chanté avec lui toute une longue nuit claire d'été, si bien que le matin on le retrouva frappé de folie, et qu'à partir de ce jour-là jusqu'à sa mort, il ne prononça plus que la même phrase. Je ne saurais la redire dans le gaélique original, mais en voici la traduction « Oh ! la douce chanteuse qui sortit de la mer ! » Les phoques qui hantent ces rivages ont aussi parlé dans notre langue à des hommes, pour leur annoncer de grands malheurs.

Ce fut ici qu'un certain saint aborda pour la première fois en venant d'Irlande convertir les Hébridais. Et, de fait, j'estime qu'il avait quelque droit au titre de saint ; car, avec les barques des temps passés, faire une aussi rude traversée, et aborder sur une côte aussi dangereuse, ressemblait fort à un miracle. C'est à lui, ou à quelqu'un des moines ses successeurs qui établirent ici leurs cellules, que l'île doit son beau nom de Maison de Dieu.

Parmi ces histoires de vieilles femmes, il y en avait une que j'écoutais volontiers avec plus de crédulité. Il paraît qu'au cours de cette tempête qui dispersa les navires de l'Invincible Armada sur tout le nord et l'ouest de l'Écosse, un grand vaisseau fut jeté

sur la côte d'Aros et, sous les yeux de quelques individus rassemblés au haut de la falaise, sombra en peu d'instants avec tout son équipage, enseigne déployée. Il y avait dans ce conte quelque vraisemblance ; car un autre navire de cette flotte était immergé sur la côte nord, à vingt milles de Grisapol. Cette histoire était, me semblait-il, contée avec plus de détails et de sérieux que les autres, et une particularité me convainquait presque de son authenticité : le nom du navire, dont la consonance avait à mon oreille une allure espagnole. On l'appelait l'Espiritu Santo.

C'était un grand navire à plusieurs rangées de canons, qui portait des trésors et des grands d'Espagne et de hardis soldats, engloutis maintenant sous des brasses d'eau pour toute l'éternité, loin des guerres et des voyages, dans Sandag-Bay, à l'ouest d'Aros. Plus de salves d'ordonnance pour ce superbe vaisseau, le « Saint-Esprit », plus de bons vents ni de hautaines aventures ; rien que pourrir sous l'amas des varechs et entendre les clameurs des Gais-Lurons lorsque la marée montait autour de l'île. Cette idée m'a toujours paru singulière, et plus encore lorsque je connus mieux l'histoire de l'Espagne, ce pays d'où avait appareillé cet orgueilleux équipage, et celle du roi Philippe, ce monarque opulent qui avait ordonné l'expédition.

Or, je dois dire qu'en partant de Grisapol, ce jour-là, l'Espiritu Santo occupait beaucoup mes réflexions. J'avais été favorablement distingué par notre principal du collège d'Édimbourg, le D Robertson, l'illustre écrivain, qui m'avait donné la tâche de colliger et revoir d'anciens documents et d'en éliminer ce qui était sans valeur. Dans l'un de ces papiers, à ma grande surprise, je trouvai mentionné ce navire même, l'Espiritu Santo, avec le nom de son capitaine, et comme quoi il portait la majeure partie du

trésor espagnol et s'était perdu sur le Ross de Grisapol ; mais où exactement, les tribus sauvages qui habitaient alors ces lieux refusèrent de l'indiquer aux commissaires royaux.

En rassemblant les données, en comparant nos traditions insulaires avec cette note des recherches ordonnées jadis par le roi Jacques, j'avais acquis la certitude que le lieu du naufrage, non découvert alors, ne pouvait être que la petite baie de Sandag, sur le domaine de mon oncle ; et, comme je suis d'un esprit positif, je n'avais depuis lors cessé de faire des plans pour relever ce précieux navire avec tous ses lingots, ses onces, ses doublons, et restaurer notre maison de Darnaway à sa dignité et à sa richesse depuis longtemps oubliées.

C'était là un projet dont j'eus bientôt sujet de me repentir. Je fus amené brutalement à des considérations nouvelles ; et depuis l'étrange jugement de Dieu dont j'ai été le témoin, je ne peux songer sans horreur aux richesses des trépassés. Toutefois, même alors, j'étais innocent de toute avidité sordide ; car si je désirais la richesse, ce n'était pas pour elle-même, mais pour une personne chère à mon cœur, la fille de mon oncle, Mary Ellen. Elle avait reçu une bonne éducation et avait été à l'école longtemps sur la terre ferme ; sans quoi la pauvre fille eût été plus heureuse. Car Aros n'était pas un endroit qui lui convînt, avec le vieux domestique Rorie, et son père, l'un des hommes les plus malheureux de l'Écosse, élevé simplement à la campagne chez les caméroniens, qui avait ensuite commandé un bateau faisant le service entre la Clyde et les îles, et qui alors, plein d'une infinie rancœur, s'occupait de ses moutons et gagnait la subsistance indispensable grâce à un peu de pêche côtière. On se figure aisément ce que cette existence, qui me semblait quelquefois fastidieuse en un mois ou

deux de séjour, représentait pour celle qui habitait dans ce même désert d'un bout de l'année à l'autre, en compagnie des moutons et des goélands tournoyants, et des Gais-Lurons chantant et dansant dans le Roost.

Les Gais Lurons · 2

La marée était à moitié haute lorsque j'arrivai en face d'Aros. J'attendis donc au bord du rivage, après avoir sifflé Rorie pour avoir la barque. Je n'eus pas besoin de réitérer. À ce signal, Mary se montra sur le seuil, agitant un mouchoir en guise de réponse, et le vieux serviteur dévala à grandes enjambées la pente de galets, jusqu'à la jetée. Malgré sa diligence, il mit un bon moment à traverser la baie ; et je le vis plusieurs fois quitter ses avirons et passer à l'arrière pour regarder avec attention par-dessus bord, dans son sillage. Quand il fut tout près, il me parut vieilli et soucieux, et je crus le voir éviter mon regard. Le lougre avait été réparé, et deux bancs neufs, ainsi que plusieurs pièces, étaient d'un bois rare et précieux dont j'ignorais le nom.

— Hé, Rorie, dis-je, lorsque nous fûmes en route vers l'autre bord, voici de beau bois. Où l'avez-vous trouvé ?

— Il est dur à travailler, me répondit-il à contre-cœur.

Et aussitôt, lâchant ses avirons, il fit vers la poupe une de ces incursions que j'avais déjà remarquées, alors qu'il venait me chercher et, s'appuyant d'une main sur mon épaule, il scruta d'un regard apeuré les eaux de la baie.

— Qu'y a-t-il donc ? demandai-je, tout surpris.

— Ce doit être un gros poisson, dit le vieil homme en retournant à ses avirons ; et je ne tirai plus de lui que des coups d'œil bizarres et des hochements de tête énigmatiques.

Malgré moi, je sentais une certaine gêne m'envahir ; et, à mon tour, j'examinai le sillage. L'eau était calme et transparente, mais, ici au milieu de la baie, fort profonde. Au début, je ne distinguai rien, mais ensuite il me sembla qu'une forme noirâtre — un gros poisson, ou bien, simplement une ombre — suivait à la piste tous les mouvements de notre barque. Et je me rappelai une des superstitions de Rorie : comme quoi, lors d'une querelle exterminatrice entre les clans de Morven, à l'endroit où l'on passait l'eau, un poisson, d'espèce inconnue à nos parages, ne cessa durant plusieurs années d'escorter le bac, si bien qu'à la longue plus personne n'osait traverser.

— Il doit guetter son homme, dit Rorie.

Mary m'attendait sur le rivage et m'emmena, par la bruyère, à la maison d'Aros. Divers changements s'y voyaient, dehors et dedans. Le jardin avait une clôture faite du même bois que j'avais remarqué dans le lougre ; plusieurs chaises de la cuisine étaient recouvertes d'un brocart étranger ; des rideaux de brocart pendaient à la fenêtre ; une horloge muette se trouvait sur le dressoir ; une lampe de cuivre se balançait au plafond ; sur la table, mise pour le dîner, figuraient le linge et l'argenterie les plus magnifiques ; et tous ces nouveaux trésors se déployaient dans la vieille cuisine qui m'était si familière, avec son fauteuil à haut dossier, ses escabelles et l'alcôve destinée à Rorie ; avec la vaste cheminée dans laquelle brillait le soleil, et où la tourbe brûlait avec une fumée claire ; avec les cornemuses sur le manteau de la cheminée et, par terre, les crachoirs triangulaires emplis de

coquillages au lieu de sable ; avec les murs de pierre nus et le plancher de bois nu, et les trois carpettes de tapisserie qui en faisaient depuis toujours l'unique ornement — tapisserie de pauvre, d'un genre inconnu à la ville, d'un tissu rustique — et le vêtement de toile cirée, lustré par le banc du rameur. La pièce, comme la maison, avait été une sorte de merveille pour le pays, tant elle était soignée et accueillante ; et à la voir maintenant souillée par ces additions hétéroclites, je fus pris d'indignation et presque de colère. Vu ce que je venais faire à Aros, ces sentiments étaient injustes et sans raison, mais ils débordèrent, au premier abord, de mon cœur.

— Mary, mon amie, dis-je, voici une maison que j'avais appris à considérer comme ma demeure, mais je ne la reconnais plus.

— Elle est ma demeure véritable, et non adoptive, me répondit-elle ; c'est ici que je suis née et que je mourrai ; et moi non plus je n'aime pas ces changements, ni la manière dont ils se sont produits, ni ce qui en est résulté. Je préférerais, avec la permission de Dieu, que tout cela eût été englouti au fond de la mer et que les Gais-Lurons fussent à danser dessus, présentement.

Mary était toujours sérieuse ; c'était peut-être son seul trait commun avec son père ; mais le ton sur lequel elle prononça ces paroles était encore plus grave que de coutume.

— C'est bien cela, dis-je, j'en avais peur, que ces choses ne provinssent d'un naufrage, c'est-à-dire des trépassés. Pourtant, au décès de mon père, j'ai recueilli son bien sans aucun scrupule.

— Votre père est mort de sa belle mort, comme on dit, répliqua Mary.

— C'est vrai, dis-je, et un naufrage ressemble à un châtiment. Quel était le nom du navire ?

— On l'appelait le Christ-Anna, fit une voix derrière moi ; et, me retournant, j'aperçus mon oncle debout dans le cadre de la porte.

C'était un petit homme morose et bilieux, au visage allongé et aux yeux très noirs ; il avait quarante-six ans, un corps sain et alerte, et la mine moitié d'un berger, moitié d'un navigateur. Il ne riait jamais, que je sache ; il lisait longuement la Bible, priait beaucoup, à la manière des caméroniens qui l'avaient élevé ; et d'ailleurs, sous maints rapports, il me faisait souvenir de l'un de ces prédicateurs montagnards de la rude époque qui précéda la Révolution. Mais il ne retira jamais grande consolation ni même, je crois, bonne gouverne, de sa piété. La crainte de l'enfer le jetait en des accès de mélancolie noire ; il est vrai qu'il avait mené une vie orageuse, dont il se souvenait avec regret, et qu'il était resté un homme rude, froid et morose.

Lorsqu'il fut entré, le bonnet sur la tête et la pipe pendue à une boutonnière, il me sembla, comme Rorie, vieilli et blêmi ; son visage était labouré de rides plus profondes, et le blanc de ses yeux était jaune, comme de vieil ivoire patiné, ou des ossements de mort.

— Oui, le Christ-Anna, répéta-t-il, en appuyant sur la première syllabe. C'est un nom terrible.

Je l'embrassai, et le complimentai sur son air de santé, car je craignais qu'il n'eût été malade.

— Je le suis, de corps, répliqua-t-il, d'un ton assez bourru ; oui, de corps, et par les péchés du corps, comme vous… Dîner ! — dit-il brusquement à Mary ; puis s'adressant derechef à moi :

— Ce sont de fameuses belles choses, que nous avons là, hein ? Voilà une excellente horloge, bien qu'elle ne marche pas ; et le linge n'est pas ordinaire… Bonnes, jolies choses ! c'est pour leurs pareilles que les gens vendent la paix de Dieu qui passe l'entendement ; c'est pour leurs pareilles, voire pour de moins précieuses, que des gens bravent Dieu en face et brûlent au fond de l'enfer ; et c'est pour cette raison que l'Écriture les appelle, comme je l'ai lu, les maudits.

Mais il s'interrompit, pour s'écrier avec rudesse :

— Mary, ma fille, pourquoi n'avez-vous pas sorti les deux candélabres ?

— Pourquoi en aurions-nous besoin en plein midi ? répliqua-t-elle.

Mais mon oncle ne démordit pas de son idée.

— Nous devons en profiter, puisque nous les avons. Et deux candélabres massifs d'argent ciselé vinrent s'ajouter à la garniture de la table, déjà si mal appropriée à cette ferme rustique du bord de la mer.

— Le naufrage a eu lieu le 10 février, à dix heures du soir, poursuivit mon oncle, s'adressant à moi. Il y avait peu de vent, mais une mer très mauvaise ; et le navire fut aspiré par le Roost, à mon avis. Nous l'avions vu toute la journée, Rorie et moi, lutter contre le vent. Il n'avait pas un bon équipage, ce me semble, le Christ-Anna, car il gouvernait mal et n'obéissait pas. Ce fut une

triste journée pour eux ; ils ne lâchèrent pas les voiles un instant, et cela par un froid mortel, — plus froid que neige… Oui, mon garçon, elle fut triste, leur dernière journée. Il aurait fallu un fier courage pour arriver à terre par ce temps !

— Est-ce qu'ils ont tous péri ? m'écriai-je… Dieu leur soit en aide !

— Chut ! dit-il, sévèrement. On ne prie pas pour les morts, à mon foyer.

Je me défendis d'avoir eu la moindre intention papiste ; et il parut accepter mon désaveu avec une facilité singulière, puis revint à ce qui était évidemment son sujet favori.

— Nous l'avons trouvé dans Sandag-Bay, Rorie et moi, et toutes ces belles choses à l'intérieur. Sandag, voyez-vous, ne vaut rien des fois, le remous porte en plein sur les Gais-Lurons ; et des fois, lorsque la marée est forte et qu'on entend hurler le Roost jusqu'au bout d'Aros, il y a une branche dérivée du courant qui revient en arrière dans Sandag-Bay. Hé bien, ce fut cette branche qui s'empara du Christ-Anna. Il dut être emporté avec fureur, l'arrière en avant, car sa proue est enfoncée plus profond, et son bordage d'arrière est hors de l'eau même aux marées de quadrature. Ah ! mon garçon ! quel coup ç'a dû être quand ils ont touché ! Dieu nous garde tous ! Non, ce n'est pas une vie, d'être marin, — c'est une vie sinistre et pleine de hasards. J'ai moi-même fait mainte réflexion sur la vaste mer ; et pourquoi le Seigneur a bien pu créer toute cette eau-là, dépasse ma force de compréhension. Il a créé les vallons et les prés, l'aimable campagne verte, la bonne terre et ses montagnes,

Et voici que tous crient et chantent vers Toi,
Car tu les as faits heureux,

comme disent les Psaumes dans la traduction versifiée. Non que je lui soumette en tout ma foi ; mais elle est de bonne allure, et facile à se rappeler. Celui qui est monté sur un navire pour aller en mer, y retourne…

Et sur
Les grandes eaux s'en allant trafiquer,
Au large ces hommes voient l'œuvre de Dieu
Et ses grandes merveilles.

C'est bien dit. Oui. Mais peut-être David n'avait-il jamais navigué. Et, ma foi, si ce n'était imprimé dans la Bible, je serais fort tenté de croire que ce n'est pas le Seigneur, mais le grand diable noir qui a créé la mer. Il n'en sort rien de bon, si ce n'est le poisson ; et c'est sûrement le spectacle de Dieu maîtrisant la tempête que David avait en vue. Mais, mon garçon, elles sont tristes, les merveilles que Dieu fit voir au Christ-Anna… Dois-je dire des merveilles ? Des sentences, plutôt ; des condamnations à la nuit épaisse des profondeurs hantées de monstres. Et leurs âmes — quand j'y pense ! — leurs âmes, mon garçon, qui peut-être n'étaient pas prêtes !… La mer est bien voisine de l'enfer !

Tandis que mon oncle parlait, je m'aperçus que sa voix était singulièrement troublée et ses gestes étrangement démonstratifs. Ainsi, aux derniers mots, il se pencha en avant et me toucha le genou de ses doigts étendus, en me regardant au visage ; il était tout pâle, ses yeux brillaient d'un feu étrange, et il avait la bouche contractée et tremblante.

La venue de Rorie, et le commencement de notre repas, ne détournèrent qu'un instant le cours de ses pensées. Il condescendit bien à me poser quelques questions sur mes succès au collège, mais c'était par acquit de conscience ; et jusque dans son bénédicité, qui fut comme d'ordinaire long et digressif, je retrouvai la trace de sa préoccupation, car il pria Dieu de « se rappeler en pitié quelques pauvres créatures indignes et pécheresses, ici égarées hors de leur voie, aux rivages de la mer vaste et profonde ».

Peu après, il échangea quelques mots avec Rorie :

— Est-ce qu'il était là ? demanda mon oncle.

— Bien entendu, répondit Rorie.

Tous deux parlaient en une sorte d'aparté et avec une gêne sensible. De son côté, Mary rougit et baissa les yeux sur son assiette. Tant par curiosité que pour montrer que j'étais au courant et les soulager tous de leur embarras, j'insistai sur le sujet.

— Vous parlez du poisson ? demandai-je.

— Quel poisson ? s'écria mon oncle. Un poisson, qu'il dit ! Un poisson ! Vous êtes d'un esprit bien opaque, mon ami ; votre entendement est enfoncé dans la matière. Un poisson ! Mais c'est un spectre !

Il parlait avec beaucoup de véhémence, sinon de colère ; et peut-être n'acceptai-je pas la rebuffade, car les jeunes hommes sont disputeurs. En tout cas, je me souviens de lui avoir répliqué vivement, en dénonçant les superstitions puériles.

— Et vous sortez du collège ! ricana l'oncle Gordon. Dieu sait ce qu'on y apprend ; cela ne sert pas à grand'chose, en tout cas.

Croyez-vous, mon garçon, qu'il n'y a personne dans tout ce désert salé, dans tout ce vaste monde-là, où poussent les herbes marines, où vivent les bêtes de la mer, où le soleil s'enfonce jour après jour ? Non, la mer est comme la terre, quoique plus redoutable. S'il y a des gens à terre, il y a des gens dans la mer, — des morts, soit, mais des gens tout de même ; et quant aux démons, il n'en est pas qui vaillent ceux de la mer. Tout compte fait, les démons terrestres ne sont pas moitié aussi méchants. Jadis, lorsque j'habitais le pays du Sud, il y avait, je me rappelle, un vieux spectre chauve dans Peewie Moss. Je l'ai vu de mes yeux, sous la forme d'une vieille sorcière, grise comme une pierre tombale. Mais il ne faisait de mal à personne. Sans doute, si quelque réprouvé, quelqu'un haï de Dieu, était passé par là ayant encore son péché sur l'estomac, sans doute la créature aurait sauté dessus. Mais il y a au fond de la mer des diables qui sauteraient sur un communiant ! Hé, monsieur, si nous étions allés au fond avec les pauvres gars du Christ-Anna, vous sauriez aujourd'hui quelle est la pitié des mers. Si vous aviez navigué autant que moi, la pensée seule de la mer vous serait odieuse. Si seulement vous vous serviez des yeux que Dieu vous a donnés, vous comprendriez la méchanceté de cette perfide étendue salée, froide, et de tout ce qu'elle renferme par la permission du Seigneur : des homards et des requins, et le reste, qui s'acharnent sur les morts ; des tas de baleines béantes et soufflantes ; et des poissons de tout genre, aux froides écailles, aux yeux vides. Oh ! monsieur, s'écria-t-il, l'horreur, — l'horreur de la mer !

Nous fûmes tous un peu saisis par cette sortie ; et mon oncle lui-même, après sa dernière exclamation exaltée, se renferma dans ses sombres pensées. Mais Rorie, qui était plein de superstitions populaires, le ramena au sujet par une question :

— Avez-vous déjà vu un diable de la mer ? demanda-t-il.

— Pas en face, répondit l'autre. Je ne crois pas qu'on puisse en voir un en face, et rester vivant. J'ai navigué avec un individu qui s'appelait Sandy Gabart ; il en vit un, bien sûr, mais ce fut sa perte. Nous étions sortis de la Clyde depuis sept jours et nous peinions dur, — faisant route vers le nord, avec un chargement de grains et des tas de choses pour les Macleod. Nous étions à peu près à la hauteur des Cutchullons, nous avions juste dépassé Soa, et tirions une longue bordée que nous croyions devoir nous mener jusqu'à Copnahow. Comme je me rappelle cette nuit-là ! la lune dans le brouillard ; une jolie brise sur l'eau, mais mal établie ; et (ce qui ne nous plaisait guère) un autre vent qui arrivait dans les hauteurs, par le travers de ces terribles falaises des Cutchullons. Hé bien, Sandy était à l'avant, à manœuvrer le foc ; on ne le voyait pas, à cause de la grand'voile, qui venait juste de s'emplir, lorsque soudain il poussa un cri. Je m'empressai de lofer, car je croyais que nous arrivions sur Soa ; mais non, ce n'était pas cela, c'était le cri de mort du pauvre Sandy Gabart, ou peu s'en faut, car il trépassa un quart d'heure plus tard. Tout ce qu'il put dire, ce fut qu'un diable, ou un spectre, ou une sorcière de la mer, ou quelque chose de ce genre, avait grimpé par le beaupré, et lui avait lancé un regard étrange et glacé. Et, quand la vie eut abandonné le corps du pauvre Sandy, nous vîmes ce que cela voulait dire, et pourquoi le vent tapait sur les hauteurs des Cutchullons ; car il s'abaissa — je l'appelle un vent, mais c'était le souffle de la colère du Seigneur — et toute cette nuit-là nous peinâmes comme des enragés et, quand nous nous retrouvâmes, ce fut à terre dans le Loch Uskevagh, et les coqs chantaient à Benbecula.

— Ce devait être une sirène, dit Rorie.

— Une sirène ! cria mon oncle avec un infini dédain. Histoires de vieilles femmes ! Il n'y a pas de sirènes !

— Mais à quoi ressemblait cet être ? demandai-je.

— À quoi il ressemblait ? Dieu nous garde de savoir à quoi il ressemblait ! Il avait une espèce de tête… c'est tout ce qu'on peut dire.

Alors, Rorie, excité par cet affront, nous conta plusieurs histoires de sirènes, de tritons, de chevaux de mer, qui avaient été jetés à la côte sur les îles ou avaient attaqué les équipages de bateaux en mer ; et mon oncle, en dépit de son incrédulité, l'écouta avec intérêt et malaise.

— Bon, bon, dit-il, cela peut être ; je puis me tromper ; mais il n'y a pas un mot des sirènes dans l'Écriture.

— Elle ne contient pas non plus un mot d'Aros Roost, sans doute, objecta Rorie, dont l'argument parut décisif.

Après le dîner, mon oncle m'emmena vers un banc situé derrière la maison. L'après-midi était très chaud et très calme ; pas une ride sur la mer, nul bruit que la voix familière des moutons et des goélands ; et ce fut peut-être à cause de ce repos de la nature que mon oncle se montra plus raisonnable et plus tranquille. Il parla sensément et presque gaîment de mon avenir, en faisant de temps à autre une allusion au navire naufragé ou aux trésors qu'il avait apportés en Aros. Quant à moi, je l'écoutai avec une sorte d'égarement, contemplant de toute mon âme ce paysage bien connu et inhalant avec bonheur l'air marin et la fumée de la tourbe allumée par Mary.

Nous étions là depuis peut-être une heure, lorsque mon oncle, qui n'avait cessé de regarder à la dérobée la surface de la petite baie, se leva et me dit de faire comme lui. Or, je dois dire que la vaste poussée du reflux sur l'extrémité sud-ouest d'Aros exerce son influence perturbatrice sur toute la côte avoisinante. Dans Sandag-Bay, au sud, un courant violent correspond à certaines périodes du flot et du jusant ; mais dans cette baie du nord — la baie d'Aros, comme on dit — sur laquelle se trouve la maison et que mon oncle inspectait à cette heure, le seul signe de trouble apparaît sur la fin du jusant et, même alors, il était trop faible pour qu'on le remarque. Lorsqu'il y a de la mer, on ne voit rien du tout ; mais lorsqu'il fait calme, comme il arrive souvent, à la surface lisse de la baie se montrent certains signes bizarres et indéchiffrables, — des runes marines, pourrait-on dire. Le même fait se produit en mille endroits de cette côte ; et tous les enfants ont dû s'amuser comme moi à tâcher de lire dans ces caractères quelque allusion à eux-mêmes ou à ceux qu'ils aimaient. Ce fut alors sur ces signes que mon oncle dirigea mon attention, tout en luttant contre une répugnance manifeste.

— Voyez-vous cette trace sur l'eau ? demanda-t-il, là-bas où était la pierre grise ? Oui ? Eh bien, ne dirait-on pas une lettre ?

— Si fait, répondis-je. Je l'ai souvent remarquée. On dirait un C.

Il poussa un soupir, comme si ma réponse l'avait déçu, puis ajouta à mi-voix :

— Oui, pour le Christ-Anna.

— Je me figurais plutôt, monsieur, que c'était pour moi, dis-je, puisque je m'appelle Charles.

— Ainsi donc, vous l'aviez déjà vue ? continua-t-il, sans s'occuper de ma remarque… Bon, bon, mais c'est joliment bizarre. Peut-être a-t-elle attendu là, comme on dit, depuis les âges les plus reculés. C'est effarant, mon garçon. — Puis, s'interrompant soudain : Mais n'en voyez-vous pas une autre ?

— Oui, dis-je. J'en vois une autre, fort nettement, tout près de la côte du Ross, là où le chemin débouche, — une M.

— Une M, répéta-t-il tout bas. — Puis, de nouveau, après un autre silence : Et vous en concluez ?

— J'ai toujours cru que cela voulait dire Mary, monsieur, répondis-je, rougissant soudain, et convaincu au fond du cœur que j'allais avoir une explication décisive.

Mais nous suivions chacun notre idée sans nous occuper de celle de l'autre. Mon oncle, cette fois encore, ne fit pas attention à mes paroles ; mais il laissa retomber la tête et songea ; et j'aurais pu me figurer qu'il ne m'avait pas entendu si sa phrase suivante n'avait renfermé un écho de la mienne.

— Mieux vaut ne rien dire de ces signes à Mary, observa-t-il.

Et il se remit en route.

Il y a, tout le long d'Aros Bay, une zone de gazon où la marche est facile ; ce fut par ce chemin que je suivis en silence mon silencieux parent. J'étais peut-être un peu déçu d'avoir perdu une aussi bonne occasion de déclarer mon amour ; mais j'étais encore beaucoup plus étonné du changement qu'avait subi mon oncle. Ce n'était guère un homme facile à vivre, ni jamais, au sens strict, aimable ; mais il n'y avait rien eu, même dans le pis que j'avais vu de lui auparavant, pour me préparer à une aussi singulière méta-

morphose. Impossible de fermer les yeux à un fait : il avait, comme on dit, quelque chose sur la conscience ; et comme je recensais mentalement les divers mots qui pouvaient être représentés par la lettre M, — misère, miséricorde, mariage, monnaie, etc. — je m'arrêtai avec une espèce de sursaut sur le mot meurtre. Je réfléchissais encore au son lugubre et au sens sinistre du mot, quand notre promenade nous amena en un point d'où la vue s'étendait, en arrière sur Aros Bay et la maison, en avant sur l'océan, parsemé d'îles au nord, et s'ouvrant vers le sud, bleu et libre, jusqu'à l'horizon. Arrivé là, mon guide fit halte, examinant l'étendue. Puis il se tourna vers moi et posa la main sur mon bras.

— Vous croyez qu'il n'y a personne là ? dit-il, désignant la baie avec sa pipe ; puis il s'écria, dans une sorte d'exultation : Je vous le dis, mon garçon, en vérité les morts sont là-bas dessous, serrés comme des rats !

Et aussitôt, sans rien ajouter, il fit volte-face et nous reprîmes le chemin de la maison d'Aros.

Je désirais fort me trouver seul avec Mary ; mais ce fut seulement après le souper, et pour quelques minutes, que je pus causer avec elle. Je ne perdis pas de temps à battre le buisson et lui dis franchement ce que j'avais sur le cœur.

— Mary, commençai-je, je ne suis venu à Aros que dans un espoir. S'il se trouve justifié, nous pourrons tous quitter ce pays et aller nous établir ailleurs, assurés du pain quotidien et de l'aisance ; assurés, peut-être, de quelque chose de plus, que vous trouveriez extravagant si je vous le promettais. Mais il y a un dé-

sir qui me tient au cœur plus que la richesse. — Et je m'interrompis un instant. — Vous imaginez bien ce que c'est, Mary ?

Elle détourna les yeux en silence, ce qui était peu fait pour m'encourager, mais je ne me laissai pas déconcerter et repris :

— Toujours, je vous ai estimée plus que tout au monde ; le temps passe et je vous estime toujours davantage ; je ne crois pas que ma vie puisse être heureuse sans vous ; vous êtes la prunelle de mes yeux.

Elle ne cessait de regarder au loin, sans mot dire. Cependant, je crus voir trembler sa main. Effrayé, je m'écriai :

— Mary, est-ce que vous ne m'aimez pas ?

— Oh, Charlie, répondit-elle, est-ce le moment de parler de cela ? Laissez-moi, pour un temps ; laissez-moi suivre la voie où je suis engagée ; ce n'est pas vous qui perdrez à attendre !

Je reconnus à sa voix qu'elle était près de pleurer, et ceci m'ôta tout désir autre que de composer avec elle.

— Mary Ellen, dis-je, pas un mot de plus. Je ne suis pas venu ici pour vous tourmenter : vos désirs seront les miens, et votre temps aussi. Vous m'avez dit tout ce que je voulais savoir. Un seul mot encore : qu'est-ce qui vous retient ?

Elle avoua que c'était son père, mais refusa d'entrer dans aucun détail, hochant la tête et disant qu'il n'était pas bien portant et ne se ressemblait plus, ce qui était une grande pitié. Elle ne savait rien du naufrage.

— Je ne suis pas allée voir, dit-elle. Pourquoi irais-je, mon cher Charlie ? Les pauvres âmes ont depuis longtemps suivi leur

destin ; mais comme j'aurais voulu les voir emporter avec elles tous leurs biens, — ces pauvres âmes !

Cela ne m'encourageait guère à lui parler de l'Espiritu Santo ; cependant, je m'y résolus, et au premier mot, elle poussa un cri de surprise.

— Un homme est venu à Grisapol, dit-elle, — au mois de mai. Il était petit, jaune, l'air d'avoir de mauvais desseins, m'a-t-on dit, avec des bagues d'or à tous les doigts, et de la barbe. Il a demandé tous les renseignements possibles sur ce même navire.

C'est vers la fin d'avril que le D Robertson m'avait donné ces papiers à collationner ; et je me rappelai soudain qu'ils étaient destinés à un historien espagnol, ou soi-disant tel, qui était venu trouver le principal, muni de hautes recommandations, en vue de recherches sur la dispersion de la grande Armada. En rassemblant les faits, je supposai que le visiteur « avec des bagues d'or à tous les doigts » pouvait bien être le même que l'historien madrilène du D Robertson. S'il en était ainsi, il recherchait plutôt le trésor pour son propre compte, que des renseignements pour celui d'une société savante. Je résolus d'exécuter sans retard mon entreprise ; et si le navire avait sombré dans Sandag-Bay, comme peut-être lui et moi le pensions, j'espérais que ce serait, non pour cet aventurier à bijoux, mais pour Mary et moi, et pour la bonne, vieille et honnête famille des Darnaways.

Les Gais Lurons · 3

Je fus sur pied de bonne heure, le lendemain ; et sitôt après avoir mangé un morceau, je partis en exploration. Quelque chose au fond de moi me disait nettement que je découvrirais le navire de l'Armada ; et, sans me laisser aller tout à fait à d'aussi beaux espoirs, je me sentais cependant joyeux et léger.

Aros est une île très accidentée, parsemée de gros rocs, et revêtue de fougères et de bruyères. Mon chemin allait presque droit du nord au sud, franchissant la plus haute butte ; et, bien que la distance n'atteignît pas deux milles, ces deux milles me prirent plus de temps et de peines que n'en auraient fait quatre, en terrain plat.

Au sommet, je fis halte. Sans être fort élevé (il avait moins de trois cents pieds, je crois), il dépasse néanmoins toutes les basses terres avoisinantes du Ross, et commande une vaste étendue de mer et d'îles. Le soleil, levé depuis quelque temps, me brûlait déjà la nuque ; l'atmosphère était lourde et orageuse, bien que pure et claire ; sur l'horizon nord-ouest, où les îles sont les plus nombreuses, une demi-douzaine de petits nuages déchiquetés se rassemblaient ; et le pic de Ben Kyaw portait, non plus seulement quelques floches, mais un épais capuchon de vapeurs. Il y avait une menace répandue dans le temps.

La mer, il est vrai, était lisse comme verre ; le Roost même faisait un simple sillon sur ce vaste miroir, et les Gais-Lurons écumaient à peine ; cependant, mon œil et mon oreille, depuis si longtemps familiarisés avec ces lieux, discernaient dans le calme de la mer comme une sorte de menace : il s'en élevait jusqu'à moi un bruit pareil à un soupir prolongé ; et, malgré sa tranquillité, le

Roost semblait ruminer un mauvais coup. Car je dois dire que nous tous, habitants de ces parages, attribuons, sinon une prescience, au moins un rôle symptomatique, à ces bizarres et dangereuses créations des marées.

Je me hâtai donc le plus possible et arrivai bientôt, au bas de la pente d'Aros, en cet endroit que l'on appelle Aros Bay, C'est une assez vaste étendue d'eau, comparativement à la superficie de l'île ; bien abritée, sauf du vent dominant ; sablonneuse et sans profondeur, et fermée à l'ouest par des dunes basses, mais ayant à l'est plusieurs brasses de fond, le long d'une chaîne de rochers. C'est de ce côté qu'à certaine période de chaque marée, le courant dont parlait mon oncle pénètre si violemment dans la baie ; un peu plus tard, lorsque le Roost commence à s'enfler, un courant sous-marin encore plus fort s'établit dans la direction opposée ; et c'est l'action de ce dernier, il me semble, qui a creusé si profondément cette partie. De l'intérieur de Sandag-Bay, on n'aperçoit rien qu'un étroit secteur d'horizon et, par gros temps, les lames qui rejaillissent par-dessus un écueil du large.

Avant même d'être au bas de la pente, j'avais découvert l'épave de février, un brick de fort tonnage, à l'arrière fracassé, qui dépassait du sable à sec vers l'extrémité est. Je me dirigeai droit dessus ; mais j'étais arrivé déjà presque à la lisière de gazon, lorsque mes yeux s'arrêtèrent soudain sur un endroit débarrassé de fougères et de bruyères, et marqué par un de ces tertres allongés, bas, d'une forme presque humaine, que nous voyons si fréquemment dans les cimetières. Je m'arrêtai comme frappé d'une balle. On ne m'avait parlé de mort ni d'enterrement sur l'île, Mary et mon oncle s'étaient tus l'un et l'autre ; mais la première

devait à coup sûr ignorer ce fait, dont j'avais sous les yeux la preuve indubitable.

Devant cette tombe, je me demandai, avec un frisson, quel était l'homme qui dormait là son dernier sommeil, en attendant l'appel du Seigneur, dans ce lieu de repos solitaire et battu par la mer. Mon imagination ne me fournit que des réponses sur lesquelles je n'osais m'appesantir. Il devait, en tout cas, s'agir d'un naufragé ; peut-être, comme les vieux marins de l'Armada, s'en était-il venu d'un riche et lointain pays d'outre-mer ; à moins que ce ne fût un homme de ma race, qui périt assez près de sa maison pour en voir la fumée.

Je m'arrêtai une minute à côté de la tombe, me découvrant la tête, et je souhaitai, ou bien que notre religion m'eût permis de réciter une prière pour ce malheureux étranger, ou bien, à la manière de l'antiquité classique, de pouvoir honorer son infortune par des rites extérieurs. Je le savais, ses ossements avaient beau être là, incorporés à Aros, jusqu'à ce que sonnât la trompette du jugement, son âme impérissable était partie au loin, dans les ravissements du loisir sans fin, ou dans les tortures de l'enfer ; et cependant je ne pus m'empêcher de frémir à l'idée que peut-être il était là, tout près de moi, veillant sur son sépulcre et s'attachant au théâtre de sa fin malheureuse.

J'avais à coup sûr l'âme fort assombrie en me détournant de la tombe pour considérer le spectacle à peine moins mélancolique du navire naufragé. Son étrave dépassait la laisse supérieure des hautes eaux ; il était cassé en deux un peu en arrière du mât de misaine, — qui n'existait plus, en réalité, les deux mâts ayant été rompus à ras du pont lors de la catastrophe ; et comme la déclivité de la plage était très roide et brusque, et que l'avant se trouvait

ainsi beaucoup plus bas que l'arrière, la brèche était largement béante et le regard traversait d'outre en outre la pauvre carcasse.

Le nom du navire était presque effacé, et je ne pus lire nettement s'il s'appelait Christiania, comme la ville de Norvège, ou Christiana, comme la femme de Christian, dans ce vieux livre : « Le Voyage du Pèlerin ». D'après sa construction, c'était un navire étranger, mais je demeurai incertain de sa nationalité. Il avait été peint en vert, mais la couleur était à demi effacée et l'enduit pelait par places. Les débris du grand mât s'allongeaient à côté, mi-enterrés dans le sable. Le spectacle, en somme, était lugubre et je ne pus voir sans émotion les bouts des cordages qui pendaient encore alentour, jadis manœuvrés aux chants rythmés de l'équipage ; ou l'écoutille par où ils avaient si souvent passé en allant à leurs affaires ; ou la figure de proue, ce pauvre ange sans nez, qui avait piqué à travers tant de lames déferlantes.

Je ne sais si ce fut à cause du navire ou de la tombe, mais des scrupules mélancoliques m'envahirent, tandis que je restais appuyé d'une main contre les bordages disloqués. Mon imagination se représentait avec vivacité le désemparement des hommes, voire des navires inanimés, jetés sur des rives étrangères. Tirer profit d'aussi pitoyables infortunes me paraissait un acte inhumain autant que sordide ; et je commençai à envisager mon entreprise comme étant de nature sacrilège. Mais la pensée de Mary me rendit du cœur. Mon oncle ne consentirait jamais à un mariage inconsidéré, pas plus qu'elle, j'en étais persuadé, ne m'épouserait sans son assentiment. C'était donc à moi d'agir, et de la mériter pour ma femme ; et je songeai avec un rire, depuis quels âges ce grand vaisseau, l'Espiritu Santo, avait laissé sa dépouille dans Sandag-Bay, et quelle naïveté ce serait de tenir compte de

droits périmés depuis si longtemps et de malheurs depuis si longtemps oubliés dans le cours des siècles.

J'avais ma théorie concernant la place où il fallait chercher ses restes. La direction du courant et les fonds désignaient également le côté est de la baie, sous la chaîne de récifs. S'il s'était bien perdu dans Sandag-Bay et si, après des siècles, quelques débris du bâtiment avaient tenu bon, c'était là que je les trouverais. La profondeur de l'eau, comme je l'ai dit, s'accroît très vite et, même à proximité des récifs, elle atteint plusieurs brasses. Tout en marchant le long de ces récifs, je découvrais dans toute sa superficie le fond de sable de la baie ; le soleil illuminait ses profondeurs d'une clarté verte et paisible ; la baie semblait être un énorme cristal transparent, tels ceux que l'on voit dans la vitrine des lapidaires ; on n'y pouvait reconnaître de l'eau qu'à un certain tremblotement interne, un papillotement de rais de soleil et de filets d'ombres entrelacés et, de temps à autre, un léger clapotis et un murmure expirant sur la courbe de la grève. Les ombres des rochers s'étendaient à quelque distance de leur base, en sorte que mon ombre propre qui les surmontait, mouvante, arrêtée ou penchée, atteignait parfois jusqu'au milieu de la baie. C'était surtout dans cette zone d'ombres que je cherchais l'Espiritu Santo ; car c'était là que le courant sous-marin était le plus fort, dans un sens comme dans l'autre.

Si fraîche que semblât l'eau, par ce jour brûlant, on l'eût crue plus fraîche encore en cet endroit où elle attirait mystérieusement le regard. Mais j'avais beau m'écarquiller les yeux, je ne voyais rien que des poissons, ou une touffe d'algues, et çà et là un bloc de rocher, tombé d'en haut, et gisant isolé sur le fond de sable.

Deux fois, je parcourus d'un bout à l'autre les récifs sans pouvoir, sur tout le trajet, découvrir l'épave, ni d'autre place où elle pût se trouver, en dehors d'une seule. Celle-ci était une large plate-forme, sous cinq brasses d'eau, assez élevée au-dessus du fond de sable, et paraissant d'en haut n'être qu'une simple excroissance des rochers sur lesquels je circulais. Une masse de grands varechs, touffus comme un bois, m'empêchaient de juger de sa nature, mais par la forme et la dimension, elle ressemblait assez à la coque d'un navire. Du moins, c'était là ma meilleure chance. Si l'Espiritu Santo n'était pas sous ce fouillis de varechs, il n'était nulle part dans Sandag-Bay ; et je me préparai à tenter l'expérience et à ne retourner en Aros que riche, ou guéri à tout jamais de mes rêves de richesse.

Je me dépouillai de mes vêtements et restai sur l'extrême bord, les bras croisés, indécis. La baie, à cette heure, était d'un calme parfait ; nul autre bruit que celui d'un pensionnat de marsouins invisibles, quelque part derrière la pointe. Cependant, une crainte vague me retenait sur le seuil de l'aventure. De pénibles souvenirs, telles bribes des superstitions marines de mon oncle, la pensée des morts, celles de la tombe, des vieux navires en débris, me traversaient l'imagination. Mais le soleil dardant sur mes épaules m'échauffait jusqu'au cœur et, me penchant en avant, je plongeai dans la mer.

Ce ne fut pas sans peine que j'empoignai une lanière du varech qui poussait si dru sur la plate-forme ; mais une fois ancré de la sorte, j'assurai ma prise en saisissant toute une brassée de ces tiges épaisses et visqueuses et, m'arc-boutant des pieds contre la paroi, je regardai à la ronde. De toutes parts, le sable clair s'étendait immaculé ; vers la base des rochers, l'action des

marées l'avait balayé à l'instar d'une allée de jardin ; et devant moi, aussi loin que portait ma vue, rien n'apparaissait, sur le fond ensoleillé de la baie, que ce même sable ridé. Mais sur la plate-forme à laquelle j'étais alors cramponné, les plantes marines poussaient aussi dru qu'un buisson de bruyères, et la paroi dont elle semblait une excroissance était, jusqu'à la surface de l'eau, tapissée de lianes brunes.

Parmi cette confusion de formes qui fluctuaient dans le courant, les objets étaient difficiles à distinguer. Mais j'ignorais encore si mes pieds posaient sur un rocher naturel, ou sur le pont d'un navire de la riche Armada, lorsque la touffe de varech me resta tout entière dans la main. En un instant je fus remonté à la surface, et les rives de la baie, ainsi que l'eau étincelante, flottèrent devant mes yeux dans un éblouissement rouge. Je regrimpai sur les rochers et jetai à mes pieds la touffe de varech. En même temps, quelque chose rendit un son métallique, comme une pièce de monnaie qui tombe. Je me baissai et découvris, encroûtée de rouille, mais indéniable, une boucle de soulier en acier. La vue de cette pauvre relique d'humanité me pénétra, non d'espérance ni de crainte, mais d'une mélancolie amère. Je la ramassai, et l'image de son propriétaire m'apparut comme une présence réelle. Sa figure tannée par les intempéries, ses mains de matelot, sa voix enrouée par les mélopées du cabestan, son pied qui avait jadis porté cette même boucle et si longtemps arpenté les ponts instables, — tout ce qui faisait de lui un homme, une créature semblable à moi, avec des poils, du sang, des yeux qui voient, m'obsédait, en ce lieu solitaire et ensoleillé, non à la manière d'un fantôme, mais comme un ami que j'aurais bassement offensé.

Le grand navire au trésor était-il en effet là-dessous, tel qu'il était parti d'Espagne, avec ses canons, ses chaînes et ses richesses, — ses ponts transformés en parterres de varechs, sa cabine en vivier à poissons ; muet, à part le gargouillement des eaux, immobile, à part les ondulations du varech sur ses bastingages, — cette vieille et populeuse forteresse flottante, devenue un récif dans Sandag-Bay ? Ou bien, comme je le croyais plus vraisemblable, ce débris provenait-il de la perte du brick étranger, cette boucle de soulier n'avait-elle été achetée que depuis peu et portée par un de mes contemporains dans l'histoire du monde, qui apprenait les mêmes nouvelles du jour, qui pensait les mêmes idées, qui priait, peut-être, dans le même temple que moi ? Quoi qu'il en fût, j'étais envahi de mornes réflexions ; j'avais encore dans les oreilles la phrase de mon oncle : « Les morts sont là-dessous » ; et bien que déterminé à plonger encore une fois, ce fut avec une vive répugnance que je m'avançai jusqu'au bord des rochers.

Un grand changement était survenu dans l'aspect de la baie. Son intérieur n'était plus clair et visible comme celui d'une maison à toit de verre que le soleil sous-marin baignait de paisible clarté verte. Une brise, je pense, avait ridé la surface, et une sorte de trouble et de noirceur emplissait son sein, où des éclairs lumineux et des nuages d'ombre s'agitaient, confusément mêlés. Même l'obscure plate-forme au-dessous de moi vibrait et vacillait. Cette fois, la chose semblait plus sérieuse, de s'aventurer en ce lieu d'embûches ; et ce fut avec un grand frisson que je sautai à nouveau dans la mer.

Ànouveau, je me cramponnai, et tâtonnai parmi le varech ondulant. Tout ce que rencontraient mes mains était froid, mou et

visqueux. Le fourré grouillait de crabes et de homards qui se bousculaient dans leur fuite oblique, et je dus maîtriser mon dégoût de leur répugnant voisinage. Tout autour de moi je ne tâtais que le grain et les fissures de la pierre dure et vive ; ni planches ni fer, pas la moindre trace d'épave ; l'Espiritu-Santo n'était pas là. Je me souviens de m'être senti presque soulagé, malgré mon désappointement, et j'allais bientôt lâcher prise, lorsqu'il arriva quelque chose qui m'envoya à la surface, prêt à défaillir.

Je m'étais déjà attardé dans mon exploration, le courant fraîchissait avec le renversement de la marée et Sandag-Bay n'était plus un lieu sûr pour un nageur solitaire. Or, juste au dernier moment, survint une brusque poussée du courant qui rabattit les varechs comme une vague. Je perdis prise d'une main, fus jeté sur le flanc, me débattis, et mes doigts, cherchant d'instinct un nouveau support, se refermèrent sur quelque chose de dur et de froid. Je crois bien que je compris tout de suite ce que c'était. Du moins je lâchai aussitôt le varech, m'envoyai d'un coup de talon à la surface, et grimpai à la seconde sur les rochers amis, tenant à la main un os de jambe humaine.

L'homme est une créature matérielle, de pensée lente, et qui perçoit malaisément les rapports. La tombe, le naufrage du brick et la boucle de soulier rouillée, étaient à coup sûr des indices nets. Un enfant aurait compris leur sinistre histoire, et cependant ce ne fut qu'après avoir touché ce fragment réel d'humanité que la pleine horreur du charnier océanique s'éclaira dans mon esprit. Je déposai l'os à côté de la boucle, ramassai mes habits, et m'encourus comme j'étais, au long du récif, vers le rivage et les hommes. Jamais je ne serais assez loin de cet endroit ; il n'était pas de fortune assez considérable pour m'y faire retourner. Les

os des trépassés pouvaient désormais rouler sur du varech ou de l'or monnayé : je ne les dérangerais pas.

Mais sitôt que je foulai de nouveau la terre familière, et que j'eus protégé ma nudité contre l'ardeur du soleil, je m'agenouillai contre les restes du brick, et de tout mon cœur me mis à prier longuement et passionnément pour toutes les pauvres âmes perdues en mer. Une prière fervente n'est jamais dite en vain ; la requête peut se voir refusée, mais le requérant est toujours exaucé, je pense, par l'envoi d'une grâce. L'horreur, en tout cas, fut ôtée de mon esprit ; et je regardai d'une âme apaisée cette vaste et magnifique création de Dieu, l'océan ; et, quand je me dirigeai vers la maison, gravissant les pentes abruptes d'Aros, il ne me restait de mon effroi, qu'une résolution bien arrêtée de ne plus rien avoir à faire avec les dépouilles des navires naufragés ou les richesses des trépassés.

J'étais déjà assez haut sur la butte, lorsque je m'arrêtai pour souffler et regarder derrière moi. Le spectacle qui frappa mes yeux était doublement singulier.

D'abord, la tempête que j'avais prévue s'avançait avec une vélocité quasi tropicale. Toute la surface de la mer avait perdu son éclat antérieur et pris la sombre et sinistre matité du plomb ; au loin déjà, les vagues blanches, les « filles du capitaine », avaient commencé de fuir devant une brise encore insensible sur Aros ; et déjà, sur la périphérie de Sandag-Bay, se succédaient des lames clapotantes que je pouvais entendre d'où j'étais. La transformation du ciel était encore plus remarquable. De l'horizon sud-ouest s'élevait une sorte d'énorme et massif continent de nuages menaçants ; çà et là, par des déchirures de son tissu, le soleil irradiait un faisceau de rayons divergents ; et çà et là, de

tous ses bords, de larges coulées d'encre s'allongeaient dans le ciel demeuré pur. La menace était formelle et imminente. Je regardais encore, que le soleil disparut. À tout moment, la tempête pouvait fondre sur Aros, dans toute sa violence.

La soudaineté de ce changement de temps avait si bien attaché mes regards sur le ciel qu'il se passa quelques instants avant qu'ils s'abaissassent sur la baie, géographiée sous mes pieds, et presque aussitôt dénuée de soleil. La butte sur laquelle je venais de monter dominait un petit amphithéâtre d'éminences plus basses, inclinées vers la mer et, au delà, la courbe jaune de la plage et l'étendue entière de Sandag-Bay.

C'était un paysage que j'avais contemplé souvent, mais où jamais je n'avais vu un être humain. Je venais à peine de lui tourner le dos, le laissant vide, et on peut imaginer mon étonnement de découvrir un canot et plusieurs hommes en ces lieux abandonnés. Le canot était mouillé le long des rochers. Une paire de matelots, tête nue, manches de chemise relevées, et dont l'un était armé d'une gaffe, maintenaient avec difficulté l'embarcation contre un courant plus intense à chaque minute. Un peu plus loin sur le récif, deux hommes vêtus de noir, que je jugeai être d'un rang supérieur, penchaient à la fois leurs têtes sur une opération que je ne compris pas tout d'abord, mais dont je découvris la nature une seconde plus tard : — ils prenaient des relèvements au compas ; et je vis l'un d'eux dérouler un papier sur lequel il posa l'index comme s'il identifiait un point sur la carte.

Cependant, un troisième rôdait de-çà et de-là, fourrageant parmi les rochers, et regardant par-dessus le bord, dans l'eau. J'étais encore à examiner avec stupéfaction ce spectacle, dont l'inattendu rendait mon esprit incapable de tout commentaire,

lorsque ce troisième personnage soudain s'arrêta et appela ses compagnons, d'un cri si fort qu'il parvint à mes oreilles jusqu'au haut de la butte. Les autres coururent à lui, laissant même tomber le compas dans leur précipitation, et je vis le fémur et la boucle de soulier passer de main en main, provoquant les gestes les plus insolites de surprise et d'intérêt. Juste alors, j'entendis les occupants du canot pousser des appels, et les vis désigner à l'ouest ce continent de nuages qui développait toujours plus vite sa noirceur à travers le ciel. Les autres parurent se consulter, mais le danger était trop pressant pour être bravé, et ils se jetèrent dans le canot, emportant avec eux mes reliques, et firent force de rames pour sortir de la baie.

Sans m'occuper d'eux davantage, je fis volte-face et m'encourus vers la maison. Quels que fussent ces gens, il fallait informer aussitôt mon oncle de leur présence. Il n'était pas encore trop tard, à cette époque, pour qu'il s'agît d'une descente de Jacobites ; et peut-être le prince Charles, que je savais détesté de mon oncle, était-il l'un des trois chefs que j'avais vus sur le récif. Néanmoins, tout en courant, sautant de roc en roc, et retournant l'affaire dans mon esprit, ma raison acceptait de moins en moins cette hypothèse. Le compas, la carte, l'intérêt provoqué par la boucle, et la conduite de celui des étrangers qui avait regardé si fréquemment au-dessous de lui dans l'eau, tous ces détails tendaient vers une autre explication de leur présence sur cette île écartée et déserte de la mer occidentale. L'historien de Madrid, les recherches instituées par le D Robertson, l'étranger barbu aux bagues, ma recherche infructueuse, ce matin même, dans les profondeurs de la baie, se présentèrent successivement à ma mémoire, et j'acquis la certitude que ces étrangers devaient être des

Espagnols en quête des trésors jadis engloutis avec le vaisseau de l'Armada.

Mais les gens qui vivent sur ces îles perdues, Aros, par exemple, doivent pourvoir eux-mêmes à leur sûreté ; il n'y a dans le voisinage personne pour les protéger ni même leur porter secours ; et la présence en un tel lieu d'un équipage d'aventuriers inconnus, — pauvres, cupides, et fort probablement sans scrupules, — m'emplit d'appréhensions pour l'argent de mon oncle, voire pour la sécurité de sa fille. J'étais encore à me demander comment nous pourrions nous débarrasser d'eux, lorsque j'arrivai, hors d'haleine, au plus haut d'Aros.

La face du monde était obscurcie ; à l'extrême est seulement, sur un sommet de la terre ferme, un dernier rai de soleil s'attardait comme une pierre précieuse ; la pluie s'était mise à tomber, peu dense, mais à grosses gouttes ; la mer devenait plus forte à chaque minute et déjà une zone blanche encerclait Aros et les côtes voisines de Grisapol. Le canot ramait toujours vers le large, mais je découvris alors ce qui m'avait été caché jusque-là : — une grande et belle goélette, lourdement gréée, en panne à l'extrémité sud d'Aros. Puisque je ne l'avais pas vue de la matinée lorsque j'avais examiné si attentivement les signes du temps sur ces eaux désertes où l'on aperçoit rarement une voile, il était clair qu'elle avait dû passer la nuit derrière l'île inhabitée d'Eilean Gour, et ceci prouvait décidément qu'elle était montée par des gens étrangers au pays, car ce mouillage, assez sûr à première vue, ne vaut guère mieux qu'une chausse-trape pour navires. Vu l'ignorance de ces marins perdus sur une côte non familière, la venue de la tempête leur apportait sans doute la mort sur ses ailes.

Je trouvai l'oncle derrière le pignon, et surveillant l'atmosphère, sa pipe aux doigts. Je lui criai :

— Mon oncle, il y avait des gens à terre dans Sandag-Bay !

Je n'en pus dire davantage, et j'oubliai non seulement ce que j'allais dire, mais ma fatigue, si étrange fut l'effet produit sur l'oncle Gordon par ces simples mots. Il laissa tomber sa pipe et s'accota contre le mur de la maison, la mâchoire tombante, les yeux écarquillés, et sa longue figure blanche comme du papier. Nous avons dû nous regarder en silence pendant un quart de minute, avant qu'il me fît cette réponse extraordinaire :

— Avaient-ils gardé leur perruque ?

Je sus, comme si je l'avais vu, que l'homme enterré dans Sandag avait porté un bonnet à poil et qu'il était arrivé à terre vivant. Pour la première fois, je perdis toute indulgence envers l'homme qui était mon bienfaiteur et le père de la jeune fille que j'avais l'espoir d'appeler ma femme.

— C'étaient des hommes vivants, dis-je, peut-être des Jacobites, ou bien des Français, ou des pirates, ou des aventuriers venus ici pour rechercher le navire espagnol au trésor ; mais quels qu'ils puissent être, ils sont un danger pour votre fille, ma cousine. Quant à vos coupables terreurs, monsieur, le trépassé dort bien où vous l'avez mis. J'ai vu sa tombe ce matin ; il ne s'éveillera pas avant la trompette du Jugement.

Mon oncle me regarda, clignotant, jusqu'à ce que j'eusse fini, puis il baissa les yeux vers le sol, en faisant craquer ses doigts

d'un air niais ; mais il était visible qu'il avait perdu l'usage de la parole.

— Allons, dis-je. Il vous faut réfléchir pour les autres. Vous allez venir avec moi sur la colline, examiner ce navire.

Il m'obéit sans un mot ni un regard, et suivit lentement mes enjambées impatientes. Tout ressort avait abandonné son corps et il escaladait pesamment les rochers, au lieu de sauter, comme il faisait à l'ordinaire, de l'un à l'autre. J'eus beau crier, il me fut impossible de l'amener à se hâter davantage. Une seule fois, il me répondit d'un ton plaintif, comme s'il souffrait physiquement : — « Oui, oui, mon ami, j'arrive ». Longtemps avant que nous ne fussions en haut, j'avais cessé d'éprouver pour lui autre chose que de la pitié. Si son crime avait été énorme, le châtiment était proportionné.

Enfin, nous émergeâmes au-dessus de l'horizon de la butte et pûmes voir à la ronde. Tout était noir et tempétueux, le dernier rai de soleil avait disparu ; du vent s'était levé, faible encore, mais soufflant par rafales et sans direction fixe ; la pluie, par ailleurs, avait cessé. Bien que peu de temps se fût écoulé, la mer avait beaucoup grossi depuis que je l'avais vue de là-haut en dernier lieu ; déjà elle déferlait par-dessus les récifs les plus éloignés, et déjà elle mugissait très haut dans les cavernes marines d'Aros. Je cherchai, d'abord vainement, la goélette.

— La voilà, dis-je enfin.

Mais sa nouvelle position et la route qu'elle suivait maintenant, m'intriguèrent.

— Ils n'ont pourtant pas l'intention de gagner le large ! m'écriai-je.

— C'est bien ce qu'ils essayent, dit mon oncle, avec une sorte de joie.

Juste alors, la goélette vira et entreprit une nouvelle bordée, ce qui mettait la question hors de doute. Ces étrangers, voyant la bourrasque proche, avaient pensé d'abord à se dégager des terres. Avec le vent qui menaçait, dans ces eaux parsemées de récifs, et luttant contre un courant de marée aussi violent, leur route les menait à une mort assurée.

— Grand Dieu ! dis-je, ils sont perdus !

— Mais oui, répondit mon oncle, infailliblement perdus. Leur unique chance serait d'atteindre Kyle Dona. La passe qu'ils tentent à présent, ils ne la franchiraient pas, même si c'était le grand diable qui les pilotait. Hé, mon garçon ! poursuivit-il en me touchant le bras, — c'est une fameuse nuit pour un naufrage ! Deux en un an ! Hé ! ce sont les Gais-Lurons qui vont s'en donner !

Je le regardai, et ce fut alors que je commençai à comprendre qu'il n'était plus dans son bon sens. Il m'examinait de bas en haut, comme s'il quêtait mon approbation, avec, dans le regard, une joie timide. Tout ce qui venait de se passer entre nous était oublié déjà, en l'attente d'un nouveau désastre.

— S'il n'était pas trop tard, m'écriai-je avec indignation, je prendrais le lougre pour aller les avertir du danger.

— Non, non, protesta-t-il, vous ne devez pas intervenir ; vous ne devez pas vous en mêler. C'est Sa volonté (et il ôta son

bonnet). Mais, mon garçon, une fameuse nuit pour ça !

Une sorte de peur s'insinua en moi et, lui rappelant que je n'avais pas encore dîné, je lui proposai de retourner à la maison. Mais non : rien ne l'eût arraché de son poste de guet.

— Je veux tout voir, Charlie mon garçon, expliqua-t-il ; et puis, comme la goélette virait de bord pour la seconde fois : — Hé, mais ils manœuvrent gentiment ! Le Christ-Anna n'était rien en comparaison.

Àcette heure, les gens de la goélette avaient dû commencer à comprendre quelque chose, mais pas la vingtième partie, des périls qui assiégeaient leur navire condamné. À chaque bouffée capricieuse de vent, ils voyaient sans doute avec quelle vélocité le courant les rejetait en arrière. Ils raccourcirent leurs bordées, en voyant leur peu d'effet. À chaque instant, les lames, toujours plus hautes, tonnaient et rejaillissaient sur un nouvel écueil invisible ; et de temps à autre une lame déferlait en cataracte retentissante sur l'avant de la goélette, et le noir du récif apparaissait, avec les varechs tournoyants, dans le creux de la vague. En vérité, ils devaient s'attacher à leur manœuvre ; et Dieu sait qu'il n'y avait personne d'oisif à bord. C'étaient les péripéties de ce drame aussi affreux pour tout homme doué de sensibilité que mon malencontreux oncle examinait et couvait des yeux, en connaisseur. M'éloignant de lui pour descendre de la butte, je le laissai couché à plat ventre sur le sommet, les bras étalés, et cramponné à la bruyère. Il semblait rajeuni de corps et d'âme.

Quand je rentrai à la maison, déjà péniblement affecté, je fus encore plus saisi de tristesse à la vue de Mary. Elle avait relevé ses manches sur ses bras robustes et pétrissait tranquillement du

pain. Je pris un quignon dans le buffet et m'assis pour le manger en silence.

— Vous êtes fatigué, fils ? demanda-t-elle, après un temps.

— Je suis moins fatigué, Mary, lui répondis-je en me levant, que je ne suis las de l'attente, et peut-être aussi las d'Aros. Vous me connaissez suffisamment pour me juger comme il faut, Mary, quoi que je dise. Eh bien, Mary, vous pouvez être sûre d'une chose, c'est que vous seriez mieux partout ailleurs qu'ici.

— Je suis sûre d'une chose, répliqua-t-elle, c'est que je serai là où se trouve mon devoir.

— Vous oubliez que vous avez un devoir envers vous-même.

— Vraiment ? reprit-elle, en peinant sur la pâte ; est-ce dans la Bible que vous avez trouvé cela ?

— Mary, dis-je gravement, vous choisissez mal votre heure pour vous railler de moi. Dieu sait que je n'ai pas le cœur à la plaisanterie. Si nous pouvions emmener votre père avec nous, ce serait le mieux ; mais avec ou sans lui, je veux vous voir loin d'ici, ma chère fille ; pour vous, pour moi, pour votre père également, — loin, très loin d'ici. J'étais venu en de tout autres idées ; j'étais venu ici comme on retourne chez soi ; mais à présent, tout est changé, et je n'ai plus d'autre désir ni d'espoir que de fuir ; — car c'est le mot : — fuir, comme un oiseau fuit le piège de l'oiseleur, loin de cette île maudite.

Elle avait suspendu son travail.

— Vous imaginez-vous, dit-elle, vous imaginez-vous donc que je n'ai pas d'yeux, pas d'oreilles ? Croyez-vous que je n'ai pas sou-

haité de tout cœur voir ces belles choses (comme il dit, Dieu lui pardonne !) rejetées à la mer ? Croyez-vous que j'ai pu vivre avec lui, un jour après l'autre, sans voir ce que vous avez vu en une heure ou deux ? Non, il y a, je le sens, quelque chose qui cloche. Quoi ? je ne le sais ni ne veux le savoir. Jamais une mauvaise situation ne s'est améliorée par le fait de s'en mêler, que je sache. Mais, fils, ne venez pas me demander de quitter mon père. Tant que j'aurai un souffle, je resterai avec lui. D'ailleurs, il n'y sera plus longtemps ; je puis vous le dire, Charlie, il n'y sera plus longtemps. Il porte la marque fatale sur le front ; et cela vaut mieux ; cela vaut peut-être mieux.

Je demeurai silencieux une minute, ne sachant que dire, et lorsque je relevai enfin la tête pour parler, elle me devança.

— Charlie, dit-elle, ce qui est bien pour moi n'est pas nécessairement tel pour vous. Le péché plane sur cette maison, et la menace ; vous êtes un étranger ; mettez sur votre dos ce qui vous appartient, et passez votre chemin, vers des lieux plus favorables et des gens plus heureux, et si l'envie vous prend jamais de revenir, fût-ce dans vingt ans d'ici, vous me trouverez toujours à vous attendre.

— Mary Ellen, dis-je, je vous ai demandé d'être ma femme et vous m'avez répondu oui. La cause est donc entendue. Partout où vous irez, j'irai ; j'en réponds devant Dieu.

Comme je disais ces mots, le vent eut un soudain accès de fureur, puis sembla se calmer et frissonner autour de la maison d'Aros. C'était la première rafale, ou le prologue de la tempête ; et, comme nous regardions, inquiets, autour de nous, nous vîmes

qu'un assombrissement, pareil à la venue du soir, enveloppait la maison.

— Dieu ait pitié de tous les malheureux qui sont en mer, dit-elle, Nous ne verrons plus mon père jusqu'à demain matin.

Nous nous assîmes au coin du feu à écouter venir les coups de vent et elle me conta de quelle façon ce changement s'était produit chez mon oncle. Tout l'hiver précédent, il avait été sombre, d'humeur instable. Chaque fois que la mer brisait haut sur le Roost ou, comme disait Mary, chaque fois que les Gais-Lurons dansaient, il restait dehors pendant des heures, sur la pointe s'il faisait nuit, ou sur le sommet d'Aros, le jour, à contempler le tumulte de la mer et à inspecter l'horizon, en quête d'une voile.

Après le 10 février, quand le naufrage porteur de richesses eut été jeté à la côte dans Sandag-Bay, il s'était montré d'abord d'une gaîté peu naturelle, puis son excitation, sans décroître d'intensité, s'assombrit par degrés. Il négligeait sa besogne et laissait Rorie à rien faire. Tous deux conversaient ensemble des heures d'affilée, derrière le pignon, à voix basse, d'un air de mystère et presque de culpabilité. Si elle interrogeait l'un ou l'autre, comme il lui arriva parfois, au début, on refusait brutalement de répondre à ses questions.

Depuis que Rorie avait parlé du poisson qui escortait le lougre, son maître n'avait plus remis le pied qu'une seule fois sur la terre ferme du Ross. Cette unique fois — ce fut au milieu du printemps — il avait passé à pied sec, lors de la marée basse ; mais s'étant trop attardé sur l'autre bord, il se trouva coupé d'Aros par le retour des eaux. Ce fut avec un cri d'angoisse qu'il sauta par-dessus le goulet, et il arriva ensuite chez lui dans un vé-

ritable accès de fièvre causé par la peur. Une crainte de la mer, une hantise constante de la pensée de la mer, se révélaient dans ses propos et dans ses dévotions, voire dans ses regards alors qu'il se taisait.

Rorie seul rentra pour le souper ; un peu plus tard, mon oncle fit son apparition, prit une bouteille sous son bras, mit un bout de pain dans sa poche et s'en retourna vers son observatoire, accompagné cette fois de Rorie. À ce que j'entendis, la goélette perdait du terrain, mais l'équipage luttait encore pouce par pouce, avec des efforts et un courage désespérés. Ces nouvelles m'emplirent le cœur de tristesse.

Un peu après le coucher du soleil, la tempête éclata dans toute sa fureur et devint un ouragan tel que je n'en ai jamais connu en été ni même, vu la promptitude de sa venue, en hiver. Mary et moi restions silencieux ; la maison craquait au-dessus de nous, la tourmente hurlait au dehors ; dans l'âtre, le feu crépitait sous les gouttes de pluie. Notre pensée accompagnait au loin les pauvres gens de la goélette, ou mon oncle, non moins malheureux, exposé sur le promontoire ; mais de temps à autre nous étions rappelés à nous-mêmes, lorsque le vent s'élevait et frappait le pignon comme un corps solide, ou tombait soudain et s'éloignait : une grande flamme s'élançait alors dans l'âtre et nos cœurs bondissaient dans nos poitrines. Parfois, la tempête dans toute sa force empoignait et secouait la maison, des quatre coins, en rugissant comme un Léviathan furieux. Parfois, dans une accalmie, des remous glacés parcouraient la salle, nous hérissant les cheveux sur la tête. Et puis, une fois de plus, le vent reprenait, un chœur de clameurs lugubres éclatait, qui hululaient tout bas dans la cheminée et vagissaient avec une douceur de flûte autour de la maison.

Il était peut-être huit heures, lorsque Rorie rentra et m'attira vers la porte, mystérieusement. Mon oncle avait, semblait-il, effrayé jusqu'à son inséparable compagnon ; et Rorie, mal à l'aise devant ses extravagances, me pria de sortir avec lui pour aller le surveiller de concert. Je me hâtai de faire comme il demandait, et d'autant plus volontiers que, soit par crainte, soit à cause de la tension électrique de la nuit, j'étais moi-même instable et porté à l'action. Je priai Mary de ne pas s'inquiéter, car j'allais veiller sur son père ; et, m'enveloppant d'un plaid, je suivis Rorie au dehors.

La nuit, bien que l'on fût seulement aux premiers jours d'août, était sombre comme en janvier. Des intervalles de crépuscule alternaient avec des moments de ténèbres complètes ; et il était impossible de découvrir la cause de ces changements dans la tumultueuse horreur du ciel. Le vent nous coupait la respiration ; le ciel tout entier paraissait détoner par-dessus nos têtes, comme une immense voile, et lorsqu'une brève accalmie s'abattait sur Aros, nous entendions les rafales se perdre lugubrement dans le lointain. Sur toutes les basses terres du Ross, le vent devait faire rage aussi bien qu'en pleine mer ; et Dieu seul sait quelle tourmente assaillait le sommet de Ben Kyaw.

Des rideaux de pluie et d'embruns mêlés passaient devant nous. Tout autour de l'île d'Aros, le tonnerre du ressac, avec un incessant martèlement, battait les récifs et les grèves. Tantôt plus fort en un point, tantôt plus bas sur un autre, comme les combinaisons musicales d'un orchestre, le volume constant du bruit variait à peine durant un instant. Et, dominant ce tohu-bohu, je percevais les voix changeantes du Roost, et le mugissement intermittent des Gais-Lurons. Ce fut à cette heure que je compris le motif qui les avait fait nommer ainsi. Car leur bruit, plus haut

que tous les autres bruits de la nuit, semblait presque joyeux ou, sinon joyeux, du moins teinté d'une jovialité formidable. De plus, il semblait quasi humain. Tels des sauvages qui ont bu à perdre la raison et, dédaignant la parole, braillent tous à la fois, en pleine folie, durant des heures, ainsi, à mes oreilles, ces brisants funestes hurlaient contre Aros dans la nuit.

Bras dessus bras dessous et luttant contre le vent, Rorie et moi gagnions chaque yard de terrain par un effort laborieux. Nous glissions sur les mottes de gazon humide, nous trébuchions ensemble contre les rochers. Trempés, meurtris, flagellés, essoufflés, il nous fallut près d'une demi-heure pour monter de la maison jusqu'au sommet qui domine le Roost. C'était l'observatoire favori de mon oncle. Juste devant, là où la falaise est la plus haute et la plus abrupte, un bossellement de terre, une sorte de parapet, fait un abri contre les vents habituels et l'on peut y rester tranquille à voir le flux et les lames démentes lutter à ses pieds. De même que l'on regarde, de la fenêtre d'une maison, une rixe dans la rue, ainsi, de ce poste, on domine le tumulte des Gais-Lurons.

Par une nuit comme celle-là, bien entendu, le regard plonge en un monde de ténèbres où les eaux tourbillonnent en écumant, où les vagues s'entrechoquent avec le fracas d'une explosion et l'écume jaillit et se disperse en un clin d'œil. Jamais auparavant je n'avais vu les Gais-Lurons aussi furieux. La rage, la hauteur et la fugacité de leurs projections formaient un spectacle impossible à décrire. Bien plus haut que nous et que la falaise, leurs blanches colonnes montaient dans les ténèbres ; et au même instant, comme des fantômes, elles avaient disparu. Quelquefois, trois d'un coup s'élevaient ainsi pour s'évanouir ; quelquefois, la bour-

rasque les emportait et l'embrun retombait sur nous, dense comme une vague. Et cependant le spectacle était encore plus effarant par son allègre frénésie, qu'imposant par sa puissance. L'esprit restait confondu devant cette clameur stupéfiante ; un vide hilare s'emparait des cerveaux humains, un état voisin de la folie ; et je me suis surpris à accompagner la danse des Gais-Lurons comme s'il se fût agi d'un air de gigue sur un instrument.

J'aperçus mon oncle quand nous étions encore à plusieurs yards de lui, dans un de ces fugitifs intervalles de crépuscule qui alternaient avec la noirceur de poix de la nuit. Il était debout derrière le parapet, la tête renversée et la bouteille à la bouche. En la reposant, il nous vit, nous reconnut et nous fit signe en agitant la main, d'un air goguenard.

— Est-ce qu'il a bu ? demandai-je à Rorie.

— Il est toujours ivre quand le vent souffle, me répondit Rorie sur le même ton élevé, qui me permettait à peine de l'entendre.

— Alors, il l'était en février ? dis-je.

Le « oui » de Rorie me causa de la joie. Donc, l'assassinat n'avait point été accompli de sang-froid, c'était un acte de démence, et pas plus condamnable qu'excusable. Mon oncle était un fou dangereux, soit ; mais il n'était pas féroce et vil comme je l'avais craint. Mais quelle scène d'ivresse ! et quel vice incroyable avait choisi le malheureux ! J'ai toujours vu dans l'ivrognerie un plaisir farouche et quasi effrayant, moins humain que démoniaque ; mais cette ivrognerie-ci, dans les ténèbres rugissantes, au bord d'une falaise dominant cet enfer de flots, la tête du buveur tournant comme le Roost, son pied titubant sur la lisière du trépas, son oreille guettant l'annonce du naufrage, — à coup sûr,

ces circonstances, peut-être croyables s'il se fût agi de quelque autre, étaient moralement impossibles quand il s'agissait d'un homme comme mon oncle, qui avait foi en une doctrine de damnation et que hantaient les plus sombres superstitions. Il en était ainsi, pourtant ; et lorsque nous eûmes atteint l'abri et que nous pûmes reprendre haleine, je vis les yeux de cet homme briller dans la nuit d'un éclat insolite,

— Hein, Charlie, mon garçon, est-ce grandiose ! s'écria-t-il. Voyez-les donc ! (et il m'attira au bord du gouffre d'où montaient l'assourdissante clameur et les nuages d'embrun) voyez-les danser, mon garçon ! Quelle malice !

Et il appuya sur le mot, qui me sembla en effet approprié à la scène.

— Ils hurlent après cette goélette là-bas, poursuivit-il de sa grêle voix démente, bien perceptible derrière l'abri du parapet, — et elle vient plus près, oui, plus près et plus près, toujours plus près ; et ils savent, ces gens savent, ils savent bien que c'en est fait d'eux. Charlie, mon garçon, tout le monde est ivre sur cette goélette, tout le monde est engourdi de boisson. Ils étaient tous ivres, sur le Christ-Anna, à la pointe là-bas. Personne qui puisse se noyer en mer sans eau-de-vie… Taisez-vous, vous n'en savez rien ! cria-t-il avec un soudain accès de colère. Je vous dis que cela ne peut être ; ils n'oseraient pas se noyer, sans cela. Allons ! (et il me tendit la bouteille) buvez un coup !

J'allais refuser, mais Rorie me toucha du coude en manière d'avertissement ; et du reste, je m'étais déjà ravisé. Je pris donc la bouteille et non seulement bus une copieuse goulée, mais réussis à en répandre davantage. C'était de l'alcool pur et je faillis

m'étrangler en l'avalant. Mon oncle, sans remarquer le déficit, rejeta de nouveau sa tête en arrière et absorba le restant jusqu'à la dernière goutte. Puis, avec un éclat de rire, il lança la bouteille au beau milieu des Gais-Lurons qui semblèrent bondir et hurler de joie en la recevant.

— Hé ! les gars ! s'écria-t-il, voilà les étrennes. Vous aurez mieux que ça, tantôt ou demain !

Tout à coup, sortant de la nuit noire qui s'étendait devant nous, et à moins de deux cents yards, nous entendîmes, durant une accalmie, la note claire d'une voix humaine. Aussitôt, le vent s'abattit en hurlant, de la pointe, et le Roost mugit, s'agita et dansa avec une furie nouvelle. Mais nous avions perçu le cri et nous comprenions avec horreur qu'il venait du navire condamné, tout proche de sa perte, et que c'était la voix du capitaine lançant ses derniers ordres. Tous trois à plat ventre sur le bord, nous attendîmes, chaque sens en éveil, l'inévitable catastrophe. Mais de longues minutes, qui nous parurent des siècles, s'écoulèrent avant que la goélette se montrât soudain, pendant une brève seconde, se détachant sur une masse d'écume phosphorescente. Je vois encore sa grande voile, sous tous ses ris, battre lâchement, tandis que le bout-dehors balayait lourdement le pont ; je vois encore la silhouette noire de sa coque et me figure distinguer une forme humaine cramponnée à la barre.

Mais cette apparition du navire fut plus fugace que l'éclair ; la même vague qui nous le découvrait l'engloutit pour toujours : les cris confus de voix nombreuses à l'article de la mort s'élevèrent, absorbés dans le rugissement des Gais-Lurons. Ce fut la fin de la tragédie. Le puissant navire avec tous ses agrès, la lampe brûlant peut-être encore dans la cabine, les existences de tous ces

hommes, sûrement précieuses pour d'autres, chères en tout cas pour eux-mêmes, comme le ciel, tout s'était enfoncé en un instant sous les flots. Tout cela avait disparu comme un songe. Et le vent continuait à courir et à hurler, et les eaux insensées du Roost bondissaient et se culbutaient comme devant.

Je ne saurais dire combien de temps nous restâmes là tous trois, muets et immobiles, mais cela dura longtemps. À la fin, l'un après l'autre, et quasi machinalement, nous reculâmes à plat ventre jusque derrière l'abri. Je restais couché contre le parapet, dans une absolue détresse, à peine maître de ma raison, et j'entendais cependant mon oncle se plaindre d'une voix mélancolique et toute changée. Tantôt il répétait à plusieurs reprises, tel un idiot : « Comme ils ont lutté… comme ils ont lutté… pauvres gars, pauvres gars ! » et tantôt il vagissait que « tous ces agrès ne valaient pas tripette », car le navire avait coulé au milieu des Gais-Lurons au lieu de faire côte sur le rivage ; et tout le temps, le nom du Christ-Anna revenait dans ses divagations, prononcé avec un frisson de terreur.

La tempête cependant perdit très vite de sa force. En une demi-heure, le vent avait passé à la simple brise, et le changement fut accompagné ou causé par une pluie lourde, battante et glacée. Je dus alors m'endormir, et lorsque je revins à moi, trempé, raidi et non reposé, le jour s'était déjà levé, un jour gris, humide, désolant ; la brise soufflait par bouffées légères et capricieuses, le reflux était complet, le Roost à son plus bas, et il ne restait plus sur tout le pourtour d'Aros qu'un fort ressac pour témoigner des fureurs de la nuit.

Les Gais Lurons · 5

Rorie se mit en chemin vers la maison, afin d'aller se réchauffer et se sustenter. Mais mon oncle s'était mis dans la tête de passer en revue les côtes d'Aros et je sentis que c'était mon devoir de l'accompagner. Il était à cette heure docile et calme, mais tremblant et faible d'esprit et de corps ; et ce fut la curiosité d'un enfant qu'il apporta à son exploration. Il s'avançait en mer, escaladant les rochers ; sur les grèves, il suivait les vagues dans leur retraite. Le moindre bout de planche ou de cordage était à ses yeux un trésor dont il lui fallait s'assurer la possession au risque de sa vie. J'étais dans des transes continuelles, de le voir ainsi faible et trébuchant, s'exposer à un coup de ressac ou aux pièges des rochers herbus. Toujours prêt à le soutenir, je l'attrapais d'une main par les basques et l'aidais à ramener ces pitoyables trouvailles hors de la portée des flots : une bonne qui accompagne un enfant de sept ans n'eût pas agi d'autre façon.

Cependant, tout affaibli qu'il fût par la réaction de sa folie du soir précédent, les passions qui couvaient en lui étaient celles d'un homme vigoureux. Sa crainte de la mer, bien que dominée pour l'heure, n'avait pas diminué ; si la mer eût été un lac de flammes dévoratrices, il n'aurait pas évité son contact avec plus d'épouvante ; et une fois où le pied lui manqua et où il s'enfonça jusqu'à mi-jambe dans une flaque d'eau, il poussa un cri comme s'il avait vu la mort. Après cet incident, il resta un moment assis à haleter comme un chien ; mais son avidité pour les dépouilles du naufrage triompha encore une fois de ses craintes ; de nouveau il chancela parmi les caillots d'écume ; de nouveau il se traîna sur les rocs parmi les jets bouillonnants ; de nouveau il s'attacha de toute son âme à recueillir des débris d'épaves, bons tout au plus à

allumer le feu. Malgré le plaisir que lui causaient ses trouvailles, il ne cessait de pester contre sa mauvaise fortune.

— Aros, dit-il, n'est pas un bon endroit pour les naufrages, — pas un bon endroit. Depuis tant d'années que j'y habite, voilà seulement le second !

— Mon oncle, dis-je comme nous étions alors sur une bande de sable nu où il n'y avait rien pour détourner son attention, — je vous ai vu cette nuit dans un état où je ne pensais vous voir jamais : vous étiez ivre.

— Non, non, dit-il, cela n'allait pas si mal. J'avais bu, c'est vrai. Et, à dire la vérité de Dieu, c'est une chose à quoi je ne puis rien. Il n'est personne plus sobre que moi, d'ordinaire ; mais lorsque j'entends siffler le vent dans mes voiles, je suis persuadé que je deviens fou.

— Vous avez de la religion, lui répondis-je ; et c'est un péché que de s'enivrer.

— Oui, répliqua-t-il, et si ce n'était un péché, je crois que je ne le ferais pas. Voyez-vous, mon garçon, c'est par défi. Il y a sûrement beaucoup de vieux péchés du monde dans cette mer ; elle n'est d'ailleurs pas chrétienne ; et lorsqu'elle devient grosse et que le vent se lève — à mon idée, elle se ligue avec lui pour me convier au péché — et les Gais-Lurons, ces vaillants fous qui beuglent et rient, et les pauvres âmes des morts qui ne cessent de se démener toute la nuit sur leurs épaves de navires, — eh bien, on dirait que tout cela m'appelle. Je suis un démon, alors, je le sais. Mais je ne m'occupe pas des pauvres matelots ; je suis pris par la mer, je suis aussi peu responsable que l'un de ses Gais-Lurons.

Je crus pouvoir l'atteindre au défaut de la cuirasse. Je me tournai vers la mer : les vagues couraient allégrement l'une derrière l'autre, leurs crinières rebroussées, elles remontaient la plage en se chevauchant, se dressant, se recourbant et s'écrasant l'une après l'autre sur le sable. Là-bas, l'air salin, les goélands effarouchés, l'armée large épandue des chevaux de mer hennissant et s'élançant ensemble à l'assaut d'Aros ; — et ici devant nous, cette limite tracée sur les sables plats que, malgré toute leur multitude et leur rage, ils ne peuvent dépasser.

— Tu iras jusque-là, dis-je, et pas plus loin. Puis je récitai avec toute la gravité dont je fus capable ces vers que j'avais déjà maintes fois appliqués au chœur des brisants :

Mais le Seigneur qui est là-haut
Est plus puissant de beaucoup
Que n'est le bruit des grandes eaux,
Que ne sont les vagues de la mer.

— Ah ! dit mon oncle, à la fin finale le Seigneur triomphera, je ne doute point. Mais ici sur la terre, jusqu'aux gens les plus abjects osent le braver en face. Ce n'est pas bien ; je ne dis pas que ce soit bien ; mais c'est l'orgueil des yeux et c'est la joie de la vie, et c'est le meilleur des plaisirs.

Je me tus, car nous franchissions alors une langue de terre qui s'allongeait entre nous et Sandag ; et j'attendis, pour faire un dernier appel à la raison de cet homme, de me trouver sur le lieu de son crime. Lui non plus ne poursuivit pas le sujet, mais il marchait à mon côté d'un pas plus ferme. Cet appel que je venais de faire à son âme agissait sur lui comme un excitant et je vis qu'il avait oublié sa recherche de misérables épaves pour se plonger

dans des pensées sombres mais stimulantes. En quatre ou cinq minutes, nous fûmes au haut de la bruyère et commençâmes à descendre vers Sandag. L'épave avait été fort maltraitée par la mer : l'avant avait tourné et s'enfonçait un peu plus ; et l'arrière avait dû être poussé un peu plus haut, car les deux portions du navire gisaient sur la grève entièrement séparées. Quand. nous arrivâmes à la tombe, je fis halte, me découvris la tête sous la pluie épaisse, et regardant mon oncle en face, je lui dis ces mots :

— La divine Providence avait permis qu'un homme échappât à de mortels dangers. Cet homme était pauvre, il était nu, il était mouillé, il était las, il était étranger. Il avait tous les droits à votre pitié. Il se peut qu'il fût le sel de la terre, saint, généreux et bon. Il se peut qu'il fût chargé d'iniquités dont sa mort inaugura le châtiment. En présence du ciel je vous le demande : Gordon Darnaway, où est cet homme pour lequel mourut Christ ?

Il tressaillit visiblement à ces derniers mots ; mais il ne répondit rien et son visage n'exprima d'autre sentiment qu'une crainte vague.

— Vous êtes le frère de mon père, continuai-je ; vous m'aviez appris à considérer votre maison comme la mienne ; et nous sommes, vous et moi, deux pécheurs qui marchent devant le Seigneur parmi les péchés et les dangers de cette vie. C'est par le moyen de nos fautes que Dieu nous conduit au bien : nous pécchons, je n'ose dire tentés par Lui, mais je dois dire avec Son consentement ; et pour tout autre qu'une brute, les péchés sont l'origine de la sagesse. Dieu vous a donné, par ce crime, un avertissement. Il vous prévient encore par cette tombe sanglante, ici à nos pieds ; et s'il ne s'ensuit ni repentir, ni amélioration, ni retour

à Lui, que pouvons-nous attendre désormais, sinon quelque mémorable châtiment ?

Comme je disais ces mots, les yeux de mon oncle se détournèrent de moi. Son expression se modifia de façon indicible ; ses traits parurent se réduire, la couleur s'effaça de ses joues, il éleva une main hésitante, désigna quelque chose par-dessus mon épaule, et ses lèvres répétèrent à plusieurs reprises ce nom : Le Christ-Anna !

Je me retournai et, si je ne fus pas effrayé au même point, car grâce au ciel je n'en avais nulle raison, je fus néanmoins stupéfait de ce que je vis. Un homme était debout devant le capot de la cabine du navire naufragé ; il nous tournait le dos ; il semblait scruter l'ouverture, sa main en abat-jour sur ses yeux. Sa silhouette se détachait de toute sa taille, qui était réellement très élevée, sur la mer et le ciel. J'ai dit cent fois que je ne suis pas superstitieux ; mais à cette minute, préoccupé d'idées de mort et de péché, cette apparition inexpliquée d'un étranger sur cette île solitaire me remplit d'un étonnement qui confinait à l'effroi. Il semblait impossible qu'un être humain eût pu arriver à terre vivant, par une mer aussi furieuse que celle qui battait les côtes d'Aros, la nuit précédente ; et l'unique bâtiment qui fût, dans un rayon de plusieurs milles, avait sombré sous nos yeux, entre les Gais-Lurons. Je fus assailli de doutes qui me rendirent l'attente insupportable et, afin de résoudre aussitôt la question, je m'avançai vers l'homme et le hélai comme on hèle un navire.

Il me fit face et tressaillit en nous apercevant, ce qui me rendit courage. Je l'appelai en lui faisant signe d'approcher. Il sauta immédiatement sur le sable et se dirigea lentement vers nous, avec des arrêts et des hésitations. À chacun de ces signes répétés de sa

crainte, je retrouvais moi-même plus de confiance ; et je fis encore un pas, tout en l'encourageant de la tête et de la main. Il était clair que le naufragé avait ouï mal parler de l'hospitalité de notre île ; et de fait, à cette époque, les gens de l'extrême nord avaient triste réputation.

— Comment ! dis-je, cet homme est noir !

Et alors, d'une voix que je reconnus à peine, mon oncle se mit à sacrer et à prier pêle-mêle. Il était tombé à genoux, l'air angoissé ; à chaque pas du naufragé, le ton de sa voix s'élevait, la volubilité de son débit et l'ardeur de son langage redoublaient. Je dis qu'il priait, car il s'adressait à Dieu ; mais à coup sûr jamais aussi délirantes incohérences ne furent auparavant adressées au Créateur par une créature ; sans nul doute, si une prière peut être un péché, cette folle harangue en était un. Je m'élançai vers mon oncle, le saisis aux épaules et le remis debout.

— Taisez-vous, monsieur, dis-je, respectez votre Dieu en paroles, sinon en action. Ici même, sur le théâtre de vos forfaits, Il vous envoie une occasion de repentir. Hâtez-vous d'en profiter : accueillez comme un père cette créature qui vient toute tremblante implorer votre pitié.

Puis j'essayai de l'entraîner vers le noir ; mais il me jeta par terre, s'échappa d'entre mes mains, me laissant un lambeau de sa jaquette, et s'enfuit comme un cerf sur la colline vers le sommet d'Aros. Je me relevai, meurtri et étourdi. Le nègre, de surprise ou de crainte, s'était arrêté à mi-chemin entre moi et l'épave. Mon oncle était déjà loin, bondissant de roc en roc ; et je me voyais ainsi tiraillé entre deux devoirs. Mais je me décidai, et je prie le ciel d'avoir bien agi, en faveur du pauvre malheureux des sables :

son infortune à lui, n'était du moins pas de son fait propre ; et dès alors, je ne voyais plus en mon oncle qu'un incurable et triste dément.

Je m'avançai donc vers le noir qui m'attendait les bras croisés, comme prêt à subir son sort. Tandis que j'approchais, il fit un grand geste de la main, tel que j'en ai vu faire à des prédicateurs, et me parla aussi d'un ton de prédicateur, mais je ne compris pas un mot. Je lui répondis d'abord en gaélique, puis en anglais — sans succès. Il était dès lors évident qu'il nous fallait employer le langage des yeux et des gestes. Je lui fis signe de me suivre et il obéit à l'instant, avec une grave inclination, comme un roi déchu. Tout ce temps, son visage n'avait manifesté aucune émotion, ni d'inquiétude lorsqu'il était en suspens, ni de soulagement depuis qu'il était rassuré ; s'il était un esclave, comme je le supposais, il avait dû tomber de quelque haute situation dans son pays et, malgré sa déchéance, il me fallait admirer ses allures.

Quand nous passâmes devant la tombe, je fis halte, élevant les mains et les regards, en signe de respectueuse tristesse envers le mort ; et lui, en guise de réponse, s'inclina avec lenteur en écartant les bras. Le geste était bizarre, mais il l'accomplit avec l'aisance de l'habitude, et je supposai que c'était le cérémonial du pays d'où il venait. En même temps, il désigna mon oncle, que l'on voyait au loin perché sur un monticule, et se toucha le front pour montrer qu'il était fou.

Nous prîmes par le plus long, en suivant le rivage, car je craignais de surexciter mon oncle si nous avions traversé l'île en droiture ; et tout en marchant, j'eus le loisir de dresser le plan de la petite scène dramatique à l'aide de laquelle j'espérais satisfaire ma curiosité. M'arrêtant donc sur un rocher, j'imitai devant le

nègre les gestes de l'homme que j'avais aperçu la veille, à Sandag, prenant des relèvements au compas. Il saisit aussitôt et, poursuivant à son tour la mimique, me montra où était le canot, désigna en mer la position de la goélette, puis la ligne d'écueils, en prononçant les mots Espiritu Santo, d'une façon singulière, mais assez reconnaissable.

Ainsi donc, j'avais deviné juste ; la pseudo-enquête historique masquait seulement une chasse au trésor ; l'homme qui avait berné le D Robertson était ce même étranger qui visita Grisapol au printemps et dont le cadavre reposait maintenant avec les autres sous le Roost d'Aros : leur cupidité les y avait amenés, leurs os s'y entrechoqueraient à jamais.

Cependant le noir continuait à mimer la scène, tantôt regardant le ciel comme pour y lire l'approche de la tempête ; puis, jouant le rôle d'un marin, faisait signe aux autres de revenir à bord ; puis, comme un officier, courait sur les écueils et prenait place dans le canot ; et encore, il se courbait sur des avirons imaginaires en l'attitude d'un matelot qui se hâte ; mais toujours avec la même gravité, en sorte que pas un instant je ne fus tenté de sourire. Finalement, il me fit comprendre, par une pantomime indescriptible, comment il était monté sur l'épave pour l'explorer ; et comment il avait été, à son indignation douloureuse, abandonné par ses compagnons. Là-dessus, il se croisa de nouveau les bras et courba la tête, comme s'il acceptait son destin.

Le mystère de sa présence étant ainsi résolu, je lui expliquai à l'aide d'un croquis le sort du navire et de tous ceux qui le montaient. Il ne laissa voir ni surprise ni chagrin et, levant soudain sa main large ouverte, il sembla renvoyer ses anciens amis ou

maîtres (quels qu'ils fussent) au bon plaisir de Dieu. Je fus pris pour lui d'un respect qui s'accrut à mesure que je l'observai ; je vis qu'il avait l'âme forte et un de ces caractères droits et graves avec lesquels je sympathise volontiers. Nous n'étions pas encore à la maison d'Aros que j'avais presque oublié, et que je lui pardonnais entièrement, sa couleur insolite.

À Mary, je contai sans rien omettre tout ce qui s'était passé ; j'avoue cependant que le cœur me manquait ; mais je faisais tort à son sens de la justice.

— Vous avez bien fait, dit-elle. Que la volonté de Dieu s'accomplisse,

Et elle nous servit à manger.

Dès que j'eus satisfait mon appétit, j'ordonnai à Rorie de surveiller le naufragé, qui mangeait encore, et repartis à la recherche de mon oncle. Je n'eus pas à aller loin, car je l'aperçus assis à la même place sur le sommet le plus élevé, et dans la même attitude où je l'avais vu précédemment. De ce point, je l'ai déjà dit, la plus grande partie d'Aros et du Ross avoisinant se trouvait étalée sous les yeux comme une carte géographique ; et il était clair qu'il surveillait attentivement toutes les directions, car ma tête avait à peine dépassé la première pente, qu'il bondit sur ses pieds et se tourna comme pour m'affronter. Je le hélai, autant que je le pus, du même ton et dans les mêmes termes que j'avais employés souvent lorsque j'allais l'appeler pour dîner. Il ne me répondit pas, même par un geste.

Je m'avançai encore un peu et tentai à nouveau de parlementer, avec un résultat identique. Mais lorsque je m'avançai vers lui pour la seconde fois, sa peur démente le reprit et, toujours dans

un silence de mort mais avec une incroyable vélocité, il se mit à fuir devant moi le long de l'arête rocheuse de la colline. Une heure plus tôt, il était mortellement las, et moi comparativement agile. Mais à présent, il avait récupéré ses forces, grâce à l'excitation de sa folie, et j'eusse vainement songé à le poursuivre. Il est même probable que j'aurais, en l'essayant, avivé ses craintes et empiré ainsi notre malheureuse situation. Il ne me restait plus qu'à regagner la maison et à faire mon triste rapport à Mary.

Elle l'écouta comme le précédent, d'un air soucieux, puis, me disant de me coucher et de prendre le repos dont j'avais grand besoin, elle-même partit en quête de son infortuné père. À mon âge, alors, il eût fallu des événements bien singuliers pour m'ôter le manger ou le dormir. Je dormis longtemps et profondément ; et il était beaucoup plus de midi lorsque je m'éveillai et descendis à la cuisine. Mary, Rorie, et le naufragé noir étaient assis devant l'âtre sans rien dire ; et je vis que Mary avait pleuré. Ses larmes, je l'appris bientôt, n'étaient que trop justifiées. Elle d'abord, et puis Rorie, étaient allés à la recherche de mon oncle : chacun d'eux l'avait successivement trouvé debout au sommet de la butte ; et devant chacun d'eux successivement, il s'était enfui.

Rorie avait tenté de le poursuivre, mais en vain : la folie prêtait à ses bonds une vigueur nouvelle ; il sautait de roc en roc pardessus les plus larges crevasses ; il filait comme le vent au long des crêtes ; il se repliait et embrouillait sa piste comme un lièvre devant les chiens. Rorie finalement y renonça ; et la dernière fois qu'il vit mon oncle, celui-ci siégeait comme devant sur la cime d'Aros. Même au plus chaud de la poursuite, même lorsque le serviteur aux pieds légers fut arrivé, un instant, presque à portée de le saisir, le pauvre lunatique n'avait pas poussé un cri. Il fuyait

en silence, comme une bête fauve ; et ce silence avait terrifié le chasseur.

La situation avait quelque chose de décourageant. Comment nous emparer du fou, comment le nourrir jusque-là, et que faire de lui une fois que nous le tiendrions, telles étaient les trois difficultés que nous avions à résoudre.

— Le noir, dis-je, est cause de cet accès de folie. C'est peut-être même sa présence dans la maison qui empêche mon oncle d'y revenir. Nous avons bien agi envers cet étranger : nous l'avons nourri et réchauffé sous notre toit ; maintenant je propose que Rorie le passe avec le lougre de l'autre côté de la baie et l'emmène sur le Ross jusqu'à Grisapol.

Cette proposition reçut l'assentiment de Mary ; et ordonnant au nègre de nous suivre, nous descendîmes tous les trois vers la jetée. À coup sûr, la volonté du ciel se déclarait contre Gordon Darnaway: un événement s'était produit, sans exemple sur Aros ; au cours de la tempête, le lougre avait rompu ses amarres et, après s'être fracassé contre les madriers de la jetée, il gisait maintenant sous quatre pieds d'eau, avec un bordage défoncé. Trois jours de travail au moins seraient nécessaires pour le remettre en état. Mais je ne me tins pas pour battu. J'emmenai mes compagnons jusqu'à l'endroit où le goulet était le moins large, le traversai à la nage et appelai le nègre pour qu'il me suivît. Il me fit signe, avec autant de netteté et de calme que précédemment, qu'il ignorait cet art ; et il y avait dans ses gestes une telle évidence de vérité qu'il ne nous serait jamais venu à l'idée de mettre en doute sa bonne foi. Il nous fallut donc abandonner cet espoir et regagner la maison d'Aros, avec le nègre qui marchait au milieu de nous, sans le moindre embarras.

Nous dûmes nous borner, ce jour-là, à faire une nouvelle tentative pour communiquer avec le malheureux fou. De nouveau il était à son poste ; de nouveau il prit la fuite en silence. Mais de la nourriture et un grand manteau furent enfin déposés à sa portée ; la pluie, d'ailleurs, avait cessé et la nuit promettait d'être douce. Nous pouvions attendre, semblait-il, jusqu'au matin ; il nous fallait surtout du repos, afin de nous tenir prêts à toute éventualité ; et, comme personne n'avait envie de causer, nous nous séparâmes de bonne heure.

Je restai longtemps éveillé, à dresser un plan de campagne pour le lendemain. Je comptais poster le noir du côté de Sandag, d'où rabattrait mon oncle vers la maison. Rorie à l'est, moi à l'ouest, nous compléterions, tant bien que mal, le cordon d'investissement. Il me semblait, en revoyant la configuration de l'île, qu'il serait à la rigueur possible de le forcer jusque sur le terrain bas qui longe Aros-Bay ; et une fois là, même avec la force de sa folie, il n'était guère à craindre qu'il parvînt à nous échapper. C'était sur sa terreur du noir que je comptais ; car, j'en étais certain, aussi vite qu'il courût, ce ne serait pas dans la direction de cet homme qu'il s'imaginait revenu d'entre les morts, et ainsi nous étions au moins assurés d'un point du compas.

Je m'endormis enfin, mais ce fut pour être éveillé peu après par un cauchemar de naufrages, d'hommes noirs et d'aventures sous-marines ; et je me sentis si fiévreux et agité que je me levai, descendis l'escalier et sortis de la maison. Au dehors, il faisait un merveilleux clair d'étoiles, avec çà et là quelques lambeaux de nuages, derniers attardés de la tempête. La marée était presque pleine et les Gais-Lurons rugissaient dans la nuit paisible et sans vent. Jamais, même au plus fort de la tempête, leur bruit ne m'a-

vait paru plus farouche. Or, lorsque les vents se retiraient chez eux, lorsque la haute mer se rendormait dans son estival bercement et lorsque les étoiles répandaient leur douce clarté sur la terre et la mer, la voix de ces brisants de marée clamait encore la dévastation. Ils semblaient réellement appartenir au mal universel, au côté tragique de la nature. Mais leurs vociférations insensées n'étaient pas les seuls bruits qui rompaient le silence de la nuit. Car j'entendais, parfois aiguë et vibrante, parfois presque éteinte, la note d'une voix humaine qui accompagnait la clameur du Roost. Je reconnus la voix de mon oncle et une crainte terrible m'envahit, des jugements de Dieu et des péchés du monde. Je rentrai dans les ténèbres de la maison comme dans un lieu d'asile, et restai longtemps sur mon lit, à ruminer ces mystères.

Il était tard quand je me réveillai, je me hâtai de me vêtir et de descendre à la cuisine. Il n'y avait personne ; Rorie et le noir s'étaient éclipsés depuis longtemps ; et mon cœur cessa de battre, à cette découverte. J'avais toute confiance dans la bonne volonté de Rorie, mais aucune dans son discernement. S'il était parti de la sorte sans rien dire, ce devait être afin de rendre service à mon oncle. Mais quel service pouvait-il espérer lui rendre, même seul, et encore moins accompagné de l'homme en qui mon oncle voyait ses terreurs incarnées ? Peut-être arriverais-je trop tard pour empêcher quelque malheur fatal ; mais en tout cas, je ne devais point tarder davantage. Préoccupé de cette pensée, je sortis de la maison ; et bien que j'aie souvent couru sur les rudes côtes d'Aros, jamais je ne courus comme en cette néfaste matinée. Je ne crois pas avoir mis vingt minutes à accomplir toute la montée.

Mon oncle n'était plus à son poste. La corbeille avait été ouverte brutalement, et les vivres jonchaient le gazon ; mais nous

découvrîmes ensuite qu'il n'en avait pas mangé une bouchée. On ne voyait dans tout le paysage aucune autre trace d'existence humaine. Le jour emplissait déjà le ciel lumineux, le soleil éclairait d'une teinte rose la cime de Ben Kyaw ; mais partout au-dessous de moi les âpres hauteurs d'Aros et le champ de la mer s'étendaient dans le clair-obscur du crépuscule matinal.

— Rorie ! criai-je ; et je répétai : Rorie !

Ma voix se perdit dans le silence ; mais je ne reçus pas de réponse. Si les chasseurs avaient entrepris en effet de capturer mon oncle, ce n'était pas, à coup sûr, dans la légèreté de leurs pieds, mais dans la dextérité de leurs manœuvres qu'ils avaient mis leur confiance. Je continuai de courir à toutes jambes, regardant de droite et de gauche, et ne m'arrêtai que sur la hauteur qui domine Sandag. Je vis l'épave, la zone de sable nu, les vagues battant nonchalamment, la longue chaîne d'écueils, et de chaque côté le chaos des rochers et les crevasses de l'île. Mais toujours nulle apparence humaine.

Soudain, le soleil envahit Aros et les ombres et les couleurs se révélèrent. Moins d'une seconde plus tard, au-dessous de moi, vers l'ouest, des moutons se mirent à fuir, pris de panique. Un cri s'éleva. Je vis mon oncle qui courait. Je vis le noir bondir à sa poursuite ; et avant que j'eusse le loisir de comprendre, Rorie parut à son tour, criant des ordres en gaélique, comme à un chien qui ramène un troupeau.

Je pris mes jambes à mon cou, mais peut-être aurais-je mieux fait de rester où j'étais, car je ne réussis qu'à couper au dément sa seule ligne de retraite. À partir de cet instant, il n'eut plus devant

lui que la tombe, l'épave et les flots de Sandag-Bay. Mais Dieu sait que je fis pour le mieux.

Mon oncle Gordon vit dans quelle direction, affreuse pour lui, la chasse le poussait. Il fit une feinte d'abord à droite, puis à gauche ; mais, en dépit de la fièvre qui battait dans ses veines, le nègre le devança. De quelque côté qu'il se tournât, il se voyait coupé et ramené sur le théâtre de son forfait. Tout à coup, il se mit à pousser des hurlements que répétèrent les échos ; et Rorie et moi criâmes au nègre d'arrêter. Mais tout fut vain, car il en était écrit différemment. Le nègre courait toujours, mon oncle fuyait devant lui en hurlant. Ils évitèrent la tombe et longèrent les débris du naufrage ; en un clin d'œil ils eurent dépassé les sables ; et cependant mon oncle, sans s'arrêter, s'engagea dans l'écume ; et le noir, prêt à l'atteindre, le suivit de toute sa vitesse. Rorie et moi fîmes halte, car l'événement ne dépendait plus des hommes, et c'était la justice de Dieu qui venait de passer devant nous. Jamais nulle fin ne fut plus prompte. Sur cette plage à la déclivité abrupte, ils eurent tous deux perdu pied en une enjambée ; ni l'un ni l'autre ne savait nager ; le noir réapparut un instant et poussa un cri guttural ; mais le courant rapide les emportait vers le large ; et si jamais ils revinrent encore à la surface, ce que Dieu seul pourrait dire, ce ne fut guère que dix minutes plus tard, à l'extrémité d'Aros-Roost, là où les oiseaux de mer pêchent en tournoyant.

Will du Moulin · 1

Le moulin où Will vivait avec ses parents adoptifs se trouvait dans une vallée, entre des sapinières et de grandes montagnes. Plus haut, les pentes se succédaient d'un élan toujours plus hardi et, jaillissant à la fin au-dessus des bois les plus résistants, elles se dressaient toutes nues dans le ciel. Un peu plus loin, sur un contrefort boisé, un long village gris faisait comme un haillon de vapeur ; et lorsque le vent était favorable, le son des cloches de l'église descendait grêle et argentin jusqu'à Will. Au-dessous, les parois de la vallée devenaient de plus en plus abruptes, mais s'écartaient en même temps ; et d'une éminence proche du moulin, on la découvrait dans toute sa longueur, et au-delà, une vaste plaine où la rivière étincelait sinueuse et s'en allait de ville en ville vers la mer.

Or, cette vallée conduisait à un col débouchant sur le royaume voisin ; de sorte que, malgré son calme et sa rusticité, la route qui longeait la rivière était la voie de communication principale entre deux illustres et puissantes nations. Tout l'été, les véhicules de voyage la gravissaient péniblement ou dévalaient à vive allure devant le moulin, mais comme l'ascension de l'autre versant était beaucoup plus aisée, la route n'était guère fréquentée que dans un sens ; et de tous les véhicules que Will voyait passer, les cinq sixièmes dévalaient grand train et un sixième montait péniblement. De même, et plus encore, pour les piétons. Les touristes alertes, les colporteurs chargés de marchandises singulières, descendaient tous à l'instar du courant qui longeait leur chemin.

Et ce n'était pas tout, car Will était encore enfant, qu'une effroyable guerre sévit sur une grande partie du monde. Les jour-

naux étaient pleins de victoires et de défaites, la terre tremblait sous les sabots de la cavalerie, et maintes batailles se déroulèrent durant des jours et sur un espace de plusieurs milles, et l'épouvante chassait loin de leurs champs les rustiques travailleurs.

Tout cela resta longtemps ignoré dans la vallée ; mais à la fin un des chefs lança une armée au-delà de la passe, à marches forcées, et trois jours durant, cavalerie et infanterie, artillerie et train, musique et drapeaux, ne cessèrent de se déverser sur la route devant le moulin. Tout le jour, l'enfant restait à regarder leur défilé : — le pas rythmé, les faces pâles et hirsutes, aux yeux cernés, les fanions régimentaires et les étendards en lambeaux, l'emplirent de lassitude, de pitié et d'étonnement ; et toute la nuit, lorsqu'il fut couché, il entendit le roulement sourd des canons, le martèlement des pas et tout l'immense convoi balayer la route, interminablement, devant le moulin.

Nul dans la vallée n'apprit jamais le sort de l'expédition, car les rumeurs de ces temps troublés n'y parvenaient pas ; mais Will s'aperçut bien d'une chose : que pas un homme n'en revint. Où étaient-ils partis, tous ? Où allaient tous les touristes et les colporteurs aux marchandises singulières ? et les berlines avec leurs laquais sur le siège de derrière ? et l'eau de la rivière, dont le courant fuyait toujours vers le bas et se renouvelait sans cesse par en haut ? Le vent lui-même soufflait plus volontiers vers l'aval et emportait avec lui les feuilles mortes. On eût dit une vaste conspiration des êtres animés et inanimés : tous s'en allaient vers le bas, tous fuyaient joyeusement vers le bas, et lui seul restait en arrière, comme une souche au bord de la route. Il était quelquefois bien aise de voir que les poissons tenaient tête au courant.

Ceux-là, du moins, lui restaient fidèles, alors que tous les autres filaient un train de poste vers le monde inconnu.

Un soir, il demanda au meunier où allait la rivière.

— Elle descend la vallée, répondit celui-ci, et fait tourner un tas de moulins, — six douzaines, dit-on, d'ici à Unterdeck, — et elle n'en est pas plus fatiguée, pour finir. Et puis elle arrive dans les basses terres où elle irrigue le grand pays du blé et traverse une foule de belles cités où les rois, dit-on, vivent tout seuls dans de vastes palais, avec une sentinelle qui se promène de long en large devant la porte. Et elle passe sous des ponts avec des hommes de pierre dessus, qui regardent couler la rivière en souriant singulièrement, et des gens vivants posent leurs coudes sur le mur et regardent également. Et puis elle va et elle va, et traverse des marécages et des sables, tant qu'à la fin elle se jette dans la mer, où il y a des navires qui apportent des perroquets et du tabac des Indes. Oui, elle a une longue trotte à faire jusque-là depuis qu'elle a passé sur notre barrage !

— Et qu'est-ce que la mer ? demanda Will.

— La mer ! s'écria le meunier. Le Seigneur nous aide ! c'est la plus grande chose que Dieu ait faite. C'est là que toute l'eau du monde s'écoule dans un immense lac salé. Elle y repose, plate comme ma main et l'air innocent comme un enfant ; mais on dit que lorsque le vent souffle, elle se lève en montagnes plus grosses que les nôtres et engloutit de grands navires plus gros que notre moulin et fait un tel tintamarre qu'on l'entend à des milles dans les terres. Il y a dedans des poissons cinq fois gros comme un bœuf, et un vieux serpent aussi long que notre rivière et aussi

vieux que le monde, avec des favoris comme un homme et une couronne d'argent sur la tête.

Will se dit qu'il n'avait jamais rien ouï de pareil et il continua de poser questions sur questions au sujet du monde qui se trouvait le long de la rivière, avec tous ses dangers et ses merveilles, tant que le vieux meunier s'intéressa lui-même à la chose, et enfin le prit par la main et l'emmena vers le sommet qui domine la vallée et la plaine. Le soleil était près de se coucher et flottait au bas d'un ciel sans nuages. Chaque chose était nette et baignée d'une gloire dorée. Will n'avait jamais vu de sa vie une aussi vaste étendue de pays ; il regarda de tous ses yeux. Il vit les cités, et les bois et les champs, et les courbes luisantes de la rivière, et l'horizon lointain où le bord de la plaine tranchait sur le ciel éclatant. Une émotion souveraine saisit l'enfant ; son cœur battait si fort qu'il n'en respirait plus ; le paysage fluctuait devant ses yeux ; le soleil semblait tournoyer comme une roue et projeter des formes étranges qui disparaissaient avec la rapidité de la pensée et auxquelles en succédaient de nouvelles. Will mit ses mains sur son visage et éclata en sanglots ; et le pauvre meunier, triste et perplexe, ne trouva rien de mieux à faire que de le prendre dans ses bras et de le ramener en silence à la maison.

Àpartir de ce jour, Will fut rempli d'espoirs et d'aspirations nouvelles. Quelque chose lui tiraillait sans cesse le cœur ; l'eau courante emportait ses désirs avec elle lorsqu'il rêvait à ses flots fugitifs ; la brise, en effleurant les innombrables cimes des arbres, lui murmurait des encouragements ; les branches lui désignaient l'aval ; la libre route, en contournant les éperons rocheux et s'en allant par de longs lacets se perdre peu à peu dans le bas de la vallée, le torturait de ses sollicitations. Il passait des

heures sur le sommet, à regarder sous lui le cours de la rivière, les grasses plaines du lointain, et à contempler les nuages emportés par la brise nonchalante et leurs ombres violettes traînant sur la plaine. Ou bien il flânait sur la route et suivait des yeux les voitures qui dévalaient grand train au long de la rivière. N'importe quoi : tout ce qui passait, nuage, voiture, oiseau, comme l'eau sombre du courant, soulevait également son cœur d'un désir extasié.

Au dire des savants, les expéditions maritimes des navigateurs, comme les marches et les contre-marches des tribus et des races qui emplissent l'histoire ancienne de leur bruit et de leur poussière, sont réglées tout uniment par les lois de l'offre et de la demande et par une certaine tendance innée au moindre effort. Quiconque réfléchit sérieusement trouvera cette explication pitoyable. Les tribus qui se sont déversées du nord et de l'est étaient bien, à la vérité, poussées par celles qui les suivaient, mais elles subissaient en même temps l'attrait magnétique du sud et de l'ouest. Le prestige d'autres terres était parvenu jusqu'à elles ; le nom de la Ville Éternelle leur tintait aux oreilles ; ce n'étaient pas des colonisateurs, mais des pèlerins ; ils s'en allaient vers le vin, l'or et le soleil, mais leurs aspirations étaient plus hautes. Ce vieux mal poignant de l'humanité, d'où sortent toutes les grandes réussites et tous les misérables échecs, cette divine inquiétude qui déploya les ailes d'Icare et entraîna Colomb parmi les solitudes de l'Atlantique, animait et soutenait au milieu des dangers ces barbares en marche.

Une légende, qui caractérise bien leur disposition d'esprit, raconte qu'une de ces bandes migratrices fit la rencontre d'un vieillard chaussé de fer. Le vieillard leur demanda où ils allaient ;

et tous répondirent d'une seule voix : « À la Ville Éternelle ! » Il les considéra gravement. « Je l'ai cherchée, dit-il, sur toute la face du monde. Trois paires de souliers pareils à ceux que je porte à mes pieds se sont usées dans ce pèlerinage, et voici que la quatrième paire s'amincit sous mes pas. Et cependant je n'ai pas trouvé la ville. » Puis il s'en alla de son côté et poursuivit son chemin, les laissant ébahis.

Mais ces aspirations n'égalaient pas l'intensité du désir qui attirait Will vers la plaine. S'il eût pu seulement aller jusque-là, sa vue, il le sentait, serait devenue plus nette et pénétrante, son ouïe plus fine, et le simple fait de respirer eût été un délice. Il était transplanté en un lieu où il s'étiolait ; il était exilé dans un pays étranger et il avait le mal du pays. Pièce à pièce, il construisait des notions fragmentaires du monde inférieur : la rivière, toujours mouvante et grossissante jusqu'à son débouché dans le majestueux océan ; des cités pleines de gens beaux et joyeux, de fontaines jaillissantes, de musiques, de palais de marbre, et illuminées d'un bout à l'autre, la nuit, par des astres d'or artificiels ; et c'étaient d'immenses églises, de doctes universités, des armées valeureuses, des trésors inouïs entassés en des caveaux, et le subreptice et prompt assassinat de minuit.

J'ai dit qu'il avait le mal du pays ; mais cette image est insuffisante. Il était comme un être enfermé dans les limbes informes d'une existence larvaire, qui tend les bras avec amour vers la vie multicolore et multisonnante. C'était tout naturel qu'il fût malheureux au point d'aller conter sa peine aux poissons : eux étaient faits pour leur vie, ne désirant pas autre chose que des vers et de l'eau courante et un abri sous le surplomb de la berge. Mais son sort à lui était différent : plein de désirs et d'aspirations

qui lui agaçaient les doigts, lui faisaient des yeux avides que tout le vaste monde avec ses innombrables aspects ne satisferait pas.

La vraie vie, le vrai grand jour éclatant, s'étalaient là-bas dans la plaine. Oh ! voir ce grand jour avant de mourir, parcourir d'un esprit joyeux cette terre d'or, écouter les chanteurs habiles et les suaves cloches des églises, et voir les jardins paradisiaques !

— Oh ! poissons ! s'écriait-il, si seulement vous tourniez le nez vers l'aval, vous nageriez si aisément dans les eaux de rêve, vous verriez les grands navires passer comme des nuages au-dessus de vos têtes, vous entendriez les grandes montagnes d'eau faire leur musique par-dessus vous tout le long du jour !

Mais les poissons s'obstinaient à regarder toujours dans la même direction, et Will ne savait plus, à la fin, s'il devait rire ou pleurer.

Jusqu'alors le trafic de la route avait passé devant Will comme les figures d'un tableau ; il avait bien échangé quelques phrases avec un touriste ou remarqué tel vieux monsieur en calotte de voyage à la portière d'une voiture, mais la plupart du temps ce spectacle lui était apparu comme un pur symbole, qu'il contemplait de loin et avec une sorte de crainte superstitieuse.

Mais un temps vint où tout cela changea. Le meunier, qui était un homme cupide à sa façon et ne perdait jamais une occasion de bénéfice, adjoignit à son moulin une petite auberge rustique, et grâce à quelques bonnes fortunes successives, fit bâtir des écuries et fut promu maître de poste sur cette route. Will était chargé de servir les clients lorsqu'ils venaient s'asseoir pour casser la croûte sous la petite tonnelle en haut du jardin du moulin. On peut croire qu'il ouvrait les oreilles et qu'il apprit maintes choses tou-

chant le monde extérieur, en apportant l'omelette ou le vin. Même, il entrait souvent en conversation avec de simples hôtes, et par ses questions habiles et sa politesse attentive, non seulement il satisfaisait sa curiosité, mais gagnait les bonnes grâces des voyageurs. Beaucoup félicitaient le vieux couple d'avoir un pareil domestique ; et un professeur voulut à toute force l'emmener avec lui dans la plaine, pour lui faire donner une éducation convenable. Le meunier et sa femme étaient bien étonnés, et encore plus contents. Il se félicitaient d'avoir ouvert leur auberge.

— Voyez-vous, disait le vieillard, il a une véritable vocation pour être cabaretier ; il n'aurait jamais dû faire autre chose !

Et ainsi la vie allait son train dans la vallée, avec pleine satisfaction pour tous, sauf pour Will. Chaque voiture quittant la porte de l'auberge lui paraissait emporter avec elle un fragment de son cœur ; et lorsque des gens, par plaisanterie, lui offraient une place, il avait peine à refréner son émotion. Chaque nuit, il se voyait, en rêve, éveillé par des serviteurs empressés, et un splendide équipage l'attendait à la porte pour l'emmener dans la plaine ; cela se répétait chaque nuit ; — mais, à la fin, le rêve, qui lui avait d'abord semblé toute joie, revêtit peu à peu une teinte de mélancolie, et les appels nocturnes et l'équipage qui l'attendait devinrent pour lui un objet d'appréhension, aussi bien que d'espoir.

Un jour — Will avait à peu près seize ans — un jeune homme gras arriva au coucher du soleil pour passer la nuit. Ce personnage avait l'air satisfait, l'œil jovial, et il portait un sac au dos. Tandis qu'on lui apprêtait à dîner, il s'assit sous la tonnelle et lut dans un livre ; mais sitôt qu'il eut remarqué Will, le livre fut re-

misé ; il était évidemment de ceux qui préfèrent les gens vivants aux êtres faits d'encre et de papier.

Will, de son côté, bien qu'il ne se fût guère, au premier abord, intéressé à l'étranger, ne tarda pas à goûter beaucoup sa conversation, qui était pleine de bonne humeur et de bon sens, et conçut vite un grand respect pour son caractère et sa science. Ils restèrent à causer jusque tard dans la nuit ; et, vers deux heures du matin, Will ouvrit son cœur au jeune homme et lui dit combien il aspirait à quitter la vallée et quelles grandes espérances il avait associées aux cités de la plaine. Le jeune homme sifflota, puis eut un sourire.

— Mon jeune ami, commença-t-il, vous êtes à coup sûr un bien curieux petit bonhomme et vous désirez beaucoup de choses que vous n'aurez jamais. Croyez-moi, vous rougiriez de savoir à quel point les petits habitants de vos cités féeriques sont tous possédés d'un souhait aussi absurde, car c'est pour eux un crève-cœur continuel de ne pouvoir aller dans la montagne. Et laissez-moi vous dire que ceux qui descendent jusque dans les plaines n'y sont pas plutôt arrivés qu'ils aspirent cordialement à être de retour. L'air n'y est pas aussi léger ni aussi pur ; le soleil n'y resplendit pas davantage. Quant à la beauté, hommes et femmes, beaucoup sont en haillons, beaucoup sont défigurés par d'affreuses maladies, et une ville est un lieu si dur à ceux qui sont pauvres et sensibles, que beaucoup préfèrent mourir de leur propre main.

— Vous me jugez sans doute bien naïf, répondit Will. J'ai beau n'être jamais sorti de cette vallée, croyez-moi, je me suis servi de mes yeux. Je sais que chaque être vit sur son voisin ; j'ai vu, par exemple, que les poissons s'embusquent dans les remous pour

attraper leurs confrères ; et le berger, qui forme un si joli tableau alors qu'il rapporte chez lui l'agneau, rapporte simplement son dîner. Je ne m'attends pas à ce que tout marche droit dans vos villes. Ce n'est pas ce qui me tracasse ; ç'aurait pu l'être, jadis ; mais, pour avoir toujours vécu ici, je n'en ai pas moins beaucoup interrogé et beaucoup appris dans ces dernières années, assez en tout cas pour me guérir de mes anciennes imaginations. Mais voudriez-vous donc que je meure comme un chien, sans voir tout ce qu'il a à voir ni faire tout ce qu'on peut faire, soit en bien, soit en mal ? Voudriez-vous que je passe toute mon existence ici entre cette route et la rivière, sans même faire un geste pour me hausser à vivre ma vie ?... Ah ! plutôt mourir sur-le-champ que de continuer à végéter ainsi !

— Des milliers de gens, dit le jeune homme, vivent et meurent comme vous, et n'en sont pas moins heureux.

— Ah ! dit Will, s'il y en a des milliers qui accepteraient d'être à ma place, pourquoi n'en est-il pas un qui la prenne ?

Il faisait tout à fait noir sous la tonnelle ; une lampe suspendue éclairait la table et les visages des causeurs ; et au long de la voûte de treillis, les pampres illuminés faisaient avec le ciel nocturne une découpure de vert translucide sur fond d'indigo sombre. Le jeune homme gras se leva, et, prenant Will par le bras, l'attira dehors, sous le firmament.

— Avez-vous jamais regardé les étoiles ? demanda-t-il, un doigt en l'air.

— Bien souvent.

— Et vous savez ce qu'elles sont ?

— J'ai imaginé beaucoup de choses.

— Ce sont des mondes comme le nôtre, dit le jeune homme. Certaines sont plus petites, beaucoup sont un million de fois plus grosses que la terre ; et plusieurs de ces minuscules étincelles sont non seulement des mondes, mais des réunions de mondes qui tournent les uns autour des autres au milieu de l'espace. Nous ignorons ce qu'elles peuvent contenir, n'importe laquelle ; peut-être la réponse à tous nos problèmes ou la guérison de tous nos maux ; mais jamais nous ne pourrons y aller voir ; toute l'ingéniosité des hommes les plus habiles ne saurait équiper un vaisseau pour atteindre au plus proche de ces astres nos voisins, et l'existence la plus longue ne suffirait pas à semblable voyage. Qu'une grande bataille vienne d'être perdue, ou qu'un être chéri meure, que nous soyons transportés de joie ou d'enthousiasme, ils n'en brillent pas moins inlassablement sur nos têtes. Nous pouvons nous rassembler ici, à toute une armée, et crier à nous rompre les poumons, nul soupir ne leur parviendra. Nous pouvons escalader la plus haute montagne, nous n'en serons pas plus près d'eux. Il ne nous reste qu'à demeurer ici-bas dans le jardin et à leur tirer notre chapeau : le clair d'étoiles se pose sur nos crânes, et comme le mien est un peu chauve, vous le voyez sans doute reluire dans l'obscurité. La montagne et la souris. C'est à peu près tout ce que nous aurons jamais de commun avec Arcturus ou Aldébaran. Savez-vous appliquer une comparaison ? ajouta-t-il, posant la main sur l'épaule de Will. Une comparaison n'est pas une raison mais elle est d'ordinaire infiniment plus convaincante.

Will pencha un peu la tête, puis la releva vers le ciel. Les étoiles lui parurent se dilater et émettre un éclat plus vif ; et

comme il levait les yeux de plus en plus haut, elles semblaient se multiplier sous son regard.

— Je vois, dit-il, en se tournant vers le jeune homme. Nous sommes dans une attrape à souris.

— Quelque chose comme ça. Avez-vous déjà vu un écureuil tourner dans sa cage ? et un autre écureuil philosophiquement assis à croquer ses noix ? Inutile de vous demander lequel des deux vous a paru le plus sot.

Will du Moulin · 2

Quelques années plus tard, les vieux moururent tous deux au cours d'un même hiver, soignés avec dévouement par leur fils adoptif qui les pleura fort paisiblement après leur mort. Ceux qui avaient entendu parler de ses fantaisies vagabondes s'imaginèrent qu'il allait vendre tout aussitôt le bien et descendre la rivière, en quête d'aventures. Mais Will ne manifesta pas la moindre velléité de ce genre. Au contraire, il remit l'auberge sur un meilleur pied, et prit un couple de domestiques pour l'aider. Ainsi donc s'établit définitivement cet homme jeune, aimable, causeur, impénétrable, de six pieds trois pouces sans ses souliers, doué d'une constitution de fer et d'une voix sympathique. Il ne tarda pas à être classé parmi les singularités de la région. Il avait déjà quelque bizarrerie au premier abord, car il était toujours plein d'idées et ne cessait de révoquer en doute les banalités du sens commun ; mais ce qui accrédita surtout cette opinion à son sujet fut l'étrange manière dont il fit sa cour à Marjory, la fille du pasteur.

Marjory du presbytère était âgée d'environ dix-neuf ans, alors que Will atteignait la trentaine. Elle avait bon air et avait reçu bien meilleure éducation que n'importe quelle autre jeune fille du pays, comme il seyait à son rang. Elle tenait la tête haute, et avait déjà refusé plusieurs partis, ce qui lui valait d'être qualifiée sévèrement par le voisinage. Malgré cela, c'était une excellente fille dont n'importe quel homme se serait contenté.

Will la connaissait peu. Bien que l'église et la cure fussent à deux milles au plus de sa porte, on ne le voyait guère aller par là que le dimanche. Il arriva néanmoins que la cure devint inhabitable et qu'il fallut la reconstruire ; et pour un mois environ, le pasteur et sa fille vinrent loger, à un prix très modéré, dans l'auberge de Will. Or, tant par l'auberge et le moulin que grâce aux économies du vieux meunier, notre ami avait du foin dans ses bottes et, de plus, il était renommé pour son bon caractère et sa clairvoyance, qualités si précieuses dans un ménage ; aussi, le bruit courut bientôt, répandu par les mal intentionnés, que le pasteur et sa fille n'avaient pas choisi les yeux fermés leur habitation provisoire.

Will était bien le dernier au monde à se laisser marier par cajolerie ou par intimidation. Il suffisait de voir ses yeux, limpides et calmes comme l'eau des étangs, mais doués d'une sorte de clarté intérieure, pour comprendre tout de suite que cet homme savait ce qu'il voulait et qu'il s'y tiendrait immuablement. Marjory non plus n'avait pas l'air débile, avec son regard droit et assuré, et sa démarche placide et résolue. C'était un problème de savoir si, après tout, elle n'était pas l'égale de Will en fermeté, ou lequel des deux porterait les culottes dans leur ménage. Mais

Marjory ne s'en était jamais préoccupée et elle accompagna son père avec l'indifférence et l'ingénuité les plus parfaites.

On était encore si tôt en saison que les clients de Will étaient rares et espacés ; mais les lilas étaient déjà en fleurs et le temps était si doux que le couple dînait sous la tonnelle, au bruit de la rivière et des bois d'alentour qui résonnaient de chants d'oiseaux. Will prit bientôt à ces repas un plaisir singulier. Le pasteur était un convive assez terne, avec son habitude de somnoler à table ; mais jamais une parole rude ni méchante ne sortait de ses lèvres. Quant à sa fille, elle s'accommodait à son entourage avec la meilleure grâce du monde, et tout ce qu'elle disait paraissait à Will si joli et si plein d'à-propos, qu'il conçut une haute idée de ses perfections.

Il voyait son visage, lorsqu'elle l'inclinait un peu, se détacher sur le fond d'une sapinière en pente ; ses yeux brillaient paisiblement ; la lumière auréolait sa chevelure comme une écharpe ; un imperceptible sourire passait sur ses joues pâles, et Will ne pouvait se retenir de la contempler avec une gêne délicieuse. Elle avait l'air, même sans faire un mouvement, si accomplie par elle-même et si pleine de vitalité jusqu'au bout des ongles et aux franges de son vêtement, que le reste de la création en perdait tout attrait. Si Will détournait d'elle son regard pour le porter sur ce qui l'environnait, les arbres avaient l'air inertes et insensibles, les nuages pendaient mornement du ciel, et jusqu'aux cimes des montagnes lui étaient indifférentes. Le spectacle de la vallée entière ne pouvait soutenir la comparaison avec celui de cette unique jeune fille.

Will, en la compagnie de ses frères humains, demeurait toujours observateur ; mais sa faculté d'observation s'exerçait avec

une acuité presque douloureuse lorsqu'il l'appliquait à Marjory. Il était attentif à ses moindres paroles et lisait dans ses yeux, en même temps, leur muet commentaire. Maints propos d'amabilité simple et sincère éveillaient un écho dans son cœur. Il lui découvrit une âme d'un bel équilibre, sûre de soi, sans crainte, sans désir, drapée de sérénité. Impossible de dissocier ses pensées de son apparence extérieure. Le galbe de son poignet, le ton paisible de sa voix, l'éclat de ses yeux, les lignes de son corps, s'harmonisaient avec ses paroles graves et douces, comme les accords qui accompagnent et soutiennent la voix du chanteur. Son influence ne pouvait se raisonner ni se discuter, mais on l'éprouvait avec bonheur et gratitude. Will, devant elle, retrouvait quelque chose de son enfance, et la pensée de Marjory prit place dans son âme parmi celles de l'aurore, de l'eau courante, des premières violettes et des lilas. C'est le propre de ce que l'on voit pour la première fois, ou que l'on retrouve après un long intervalle, comme les fleurs au printemps, de réveiller en nous l'acuité des sens et cette impression vitale de mystérieuse nouveauté qui autrement s'abolit avec la venue de l'âge ; — mais c'est la vue d'un visage aimé qui renouvelle de fond en comble notre personnalité.

Un jour après dîner, Will s'en alla faire un tour sous les sapins ; une béatitude grave le possédait de pied en cap, et tout en marchant il souriait au paysage et à lui-même. La rivière coulait avec un joyeux murmure entre les pierres du gué ; un oiseau chantait dans le bois ; les montagnes paraissaient démesurément hautes ; il leur jetait de temps en temps un coup d'œil et croyait les voir suivre ses mouvements avec une curiosité aussi bienveillante que vénérable. Ses pas le conduisirent à l'éminence d'où l'on apercevait la plaine. Il s'y assit sur une pierre et s'enfonça dans une méditation délicieuse.

La plaine s'étalait au loin avec ses cités et sa rivière d'argent ; tout dormait, à part un grand tourbillon d'oiseaux qui s'élevaient et s'abaissaient et giroyaient dans l'air bleu, indéfiniment. Il prononça tout haut le nom de Marjory, dont les syllabes ravirent son oreille. Il ferma les yeux, et l'image de Marjory surgit devant lui, lumineuse et douce et accompagnée de suaves pensées. Ah ! la rivière pouvait couler à jamais, les oiseaux voler toujours plus haut, jusqu'aux étoiles. Tout cela, il le voyait bien, n'était qu'agitation vaine ; car, sans faire un pas et en attendant avec patience dans le creux de sa vallée natale, lui aussi avait rencontré la lumière bienheureuse.

Le lendemain, à table, tandis que le pasteur bourrait sa pipe, Will fit une sorte de déclaration.

— Mademoiselle Marjory, dit-il, je n'ai jamais aimé personne autant que vous. Je suis un homme assez froid et peu communicatif, non par manque de cœur, mais par une anomalie dans ma façon de penser ; et tout le monde me paraît étranger. C'est comme s'il existait autour de moi un cercle qui me sépare de chacun, sauf de vous : j'entends bien les autres parler et rire, mais vous, vous êtes toute proche… Est-ce que cela vous déplaît ?

Marjory ne répondit rien.

— Parlez, ma fille, dit l'ecclésiastique.

— Non, pasteur, reprit Will, ne l'influençons pas. Je me sens moi-même la langue liée, contre mon habitude ; et Marjory n'est qu'une femme, et encore presque une enfant. Mais, pour ma part, autant que je puis comprendre ce que signifie le mot, il me semble que je suis amoureux d'elle. Je ne veux pas trop m'avancer, car je puis me tromper ; mais voilà, je pense, où j'en suis. Et

si Mlle Marjory a, de son côté, d'autres sentiments, je la prierai de vouloir bien nous le signifier.

Marjory resta silencieuse, comme si elle n'avait pas entendu.

— Qu'en dites-vous, pasteur ? demanda Will.

— Ma fille doit parler, répondit l'ecclésiastique, en posant sa pipe. Notre voisin ici présent dit qu'il vous aime, Madge. L'aimez-vous, oui ou non ?

— Je crois que oui, dit Marjory, d'une voix faible.

— Eh bien alors, tout est pour le mieux ! s'écria Will, chaleureusement. Et il prit la main de Marjory par-dessus la table, et la garda un moment dans les siennes avec un parfait bonheur.

— Il faudra vous marier, remarqua le pasteur, en remettant sa pipe à la bouche.

— Est-ce vraiment ce qu'il convient de faire, à votre avis ? demanda Will.

— C'est indispensable.

— Très bien, dit le soupirant.

Deux ou trois jours se passèrent en grande joie pour Will, bien qu'un observateur ne s'en fût guère douté. Il continuait à prendre ses repas en face de Marjory, à causer avec elle et la contempler en présence de son père ; mais il ne tenta point de la voir seule à seule, ni ne modifia en rien sa conduite avec elle et demeura tel qu'il était depuis le début.

La jeune fille fut peut-être un peu déçue, et peut-être avec raison ; mais s'il lui eût suffi de figurer dans toutes les pensées d'un

autre, et par là d'envahir et altérer sa vie entière, elle avait de quoi être entièrement satisfaite. Car pas une minute elle n'était absente de l'esprit de Will. Il s'asseyait au bord de la rivière, à considérer le remous et les évolutions des poissons et les roseaux ondulants ; il errait seul sous le crépuscule violet, tandis que les merles sifflaient autour de lui dans les bois ; le matin, il se levait tôt pour voir le ciel passer du gris au vermeil et la lumière jaillir sur les cimes ; et tout le temps il ne cessait de se demander s'il n'avait jamais vu ces choses, ou comment il se faisait que leur aspect actuel fût si différent. Le tic-tac de son moulin, le bruit du vent parmi les arbres, l'ébahissaient et le charmaient. Les pensées les plus enchanteresses se présentaient spontanément à son esprit. Il était si heureux qu'il n'en dormait plus, et si inquiet qu'il ne pouvait tenir en place lorsqu'il n'était pas avec elle. Et néanmoins on eût dit qu'il l'évitait, au lieu de la rechercher.

Un jour, comme il rentrait d'une longue promenade, Will trouva Marjory en train de cueillir des fleurs dans le jardin. Arrivé à sa hauteur, il ralentit le pas et continua de marcher à son côté.

— Vous aimez les fleurs ? demanda-t-il.

— Oui, je les aime beaucoup, répondit Marjory. Et vous ?

— Ma foi non, pas tellement. Ce n'est pas grand'chose, après tout. J'admets volontiers qu'on ait du goût pour elles, mais pas en les traitant comme vous faites ici.

— Qu'est-ce que je fais ? interrogea-t-elle en s'arrêtant et levant les yeux vers lui.

— Vous les cueillez. Elles sont beaucoup mieux à leur place, et y font plus bel effet, si vous voulez savoir.

— Je veux les avoir à moi, répliqua-t-elle, les emporter sur mon cœur et les garder dans ma chambre. Cela me tente, de les voir pousser. Elles semblent me dire : Allons, faites quelque chose de nous… Mais dès que je les ai cueillies et que je les tiens, le charme est rompu et je les regarde sans désir.

— Vous voulez les posséder, reprit Will, afin de n'y plus penser. C'est un peu comme de tuer la poule aux œufs d'or. C'est un peu comme ce que je voulais faire quand j'étais petit. Car j'aimais beaucoup à regarder la plaine, d'ici, et je souhaitais descendre jusqu'à son niveau, où je ne l'aurais plus vue. N'était-ce pas bien raisonné ? Mon amie, si les gens y réfléchissaient, tous feraient comme moi ; et vous laisseriez les fleurs tranquilles, tout comme je reste dans la montagne.

Mais soudain il s'interrompit : « Seigneur ! » s'écria-t-il. Et comme elle lui demandait ce qu'il avait, il éluda la question et rentra chez lui portant sur son visage une expression presque amusée.

Il fut silencieux à table ; et après la tombée de la nuit et l'apparition des étoiles, il se promena de long en large durant des heures et d'un pas inégal dans la cour et le jardin. Il y avait encore de la lumière dans la chambre de Marjory, dont la fenêtre découpait un petit carré long d'orangé dans un paysage de montagnes bleu foncé et de clair d'étoiles d'argent.

L'imagination de Will divagua beaucoup à propos de cette fenêtre ; mais ses pensées n'étaient pas d'un amoureux. « La voilà dans sa chambre, songeait-il, et voilà le ciel éclairé, là-haut : bé-

nédiction sur l'un et l'autre ! » L'un et l'autre avaient sur sa vie une heureuse influence ; l'un et l'autre lui donnaient apaisement, réconfort, et entière satisfaction du monde. Que pouvait-il leur demander de plus ?

Le jeune homme gras et la conversation qu'il avait eue avec lui revinrent à sa mémoire, au point qu'il rejeta la tête en arrière et, se faisant un porte-voix de ses mains, poussa des appels vers les cieux innombrables. Soit à cause de la position de sa tête, ou bien par suite de l'effort qu'il fit, il lui sembla voir se trémousser les étoiles et une traînée de lumière givrée passer de l'une à l'autre tout autour du ciel. En même temps, un coin du rideau se souleva, pour retomber aussitôt.

Will eut un éclat de rire. « L'un et l'autre ! pensa-t-il. Les étoiles se trémoussent et le rideau se soulève. Allons ! je suis devant Dieu un grand magicien ! En vérité, si j'étais un sot, ne serais-je pas en bonne voie ? » Et il alla se coucher, ricanant tout bas : « Oui, si j'étais un sot ! »

Le lendemain matin, de très bonne heure, il la revit dans le jardin et s'en fut à sa rencontre.

— J'avais songé à me marier, commença-t-il à brûle-pourpoint ; mais, toute réflexion faite, j'ai conclu que ce n'était pas la peine.

Elle ne lui jeta qu'un bref regard ; mais son aspect de radieuse candeur eût, en l'occurrence, intimidé un ange, et elle abaissa aussitôt les yeux vers le sol sans rien dire. Il la vit frissonner.

— J'espère que cela ne vous déplaît pas, poursuivit-il, un peu troublé. Il ne faut pas. J'ai bien réfléchi et, sur mon âme, la chose

est sans intérêt. Nous n'en serions pas du tout plus proches que nous ne sommes à cette heure, ni même, si j'y vois clair, aussi heureux.

— Inutile d'user de circonlocutions avec moi, dit-elle. Je me souviens fort bien que vous avez refusé de vous trop avancer ; et je vois à présent que vous vous trompiez et qu'en réalité vous ne vous êtes jamais soucié de moi ; je regrette seulement d'avoir été ainsi dupée.

— Je vous demande pardon, dit Will avec force, vous ne comprenez pas ce que je veux dire. Quant à savoir si je vous ai aimée ou non, je laisse la question à d'autres. Sauf en un point, mes sentiments n'ont pas changé ; et par ailleurs, vous pouvez vous vanter d'avoir modifié du tout au tout ma vie et ma personnalité. Je le dis littéralement. Je ne crois pas que ce soit la peine de nous marier. Je préférerais vous voir continuer à vivre avec votre père, de façon à ce que je puisse aller vous rendre visite une fois ou deux par semaine, comme on va à l'église, et entre temps nous serions très heureux l'un et l'autre. Telle est mon idée… D'ailleurs, je vous épouserai si vous y tenez.

— Savez-vous bien que vous m'outragez ? s'exclama-t-elle.

— Non pas, Marjory, non pas, si une conscience pure n'est pas un vain mot. Je vous offre de tout mon cœur une affection parfaite. Vous pouvez la prendre ou la laisser, quoique je soupçonne qu'il est au-delà de votre pouvoir ou du mien de changer ce qui existe et de me libérer l'esprit. Je vous épouserai, si vous voulez ; mais je le répète, ce n'est pas la peine, et il vaut mieux que nous restions bons amis. Bien que je sois un homme paisible, j'ai vu beaucoup de choses dans ma vie. Fiez-vous-en à moi et acceptez

ce que je vous propose ; ou sinon, dites-le, et je vous épouse sur-le-champ.

Il y eut un silence prolongé, et Will, qui commençait à se sentir mal à l'aise, s'irrita en conséquence.

— On dirait que vous êtes trop fière pour dire ce que vous en pensez, reprit-il. Croyez-moi, c'est regrettable. S'expliquer franchement simplifie la vie. Un homme peut-il être plus loyal envers une femme que je ne l'ai été avec vous ? J'ai dit ma pensée, et vous laisse le choix. Voulez-vous que je vous épouse ? ou voulez-vous, comme je le crois préférable, accepter mon amitié ? ou en avez-vous assez de moi définitivement ? Dites-le, pour l'amour de Dieu ! Votre père, vous le savez, vous a dit qu'une jeune fille doit donner son avis sur ces matières.

Àces mots, elle sembla se ressaisir, s'éloigna sans un mot, traversa rapidement le jardin et disparut dans la maison laissant Will assez penaud de ce dénouement. Il se mit à arpenter le jardin, en sifflotant. Parfois il s'arrêtait et contemplait le ciel et les sommets ; parfois il descendait jusqu'à l'extrémité du barrage et s'y asseyait, à regarder stupidement couler l'eau. Tout ce tracas et cette perplexité étaient si étrangers à son caractère et à la vie qu'il s'était délibérément choisie, qu'il commença de regretter la venue de Marjory. « Après tout, songeait-il, j'étais aussi heureux qu'on peut l'être. Je pouvais venir ici regarder mes poissons tout le long du jour si je le désirais ; j'étais aussi stable et satisfait que mon vieux moulin ».

Marjory descendit pour dîner, l'air très calme et réservé ; et ils ne furent pas plus tôt attablés tous les trois que, les yeux fixés sur

son assiette, mais sans laisser voir d'autre signe d'embarras ou de tristesse, elle tint ce discours à son père :

— Père, M. Will et moi avons examiné les choses. Nous reconnaissons que nous nous sommes tous deux mépris sur la nature de nos sentiments, et il consent, sur ma proposition, à abandonner toute idée de mariage et à n'être plus rien que mon excellent ami, comme par le passé. Vous le voyez, il n'y a pas entre nous l'ombre de querelle, et j'espère que nous le verrons souvent à l'avenir, car il sera toujours le bienvenu chez nous. C'est naturellement à vous de décider, père, mais peut-être ferions-nous mieux de quitter la maison de M. Will. Je crois, après ce qui s'est passé, que nous ne serions pas des hôtes bien agréables ces jours-ci.

Will qui s'était dès l'abord contenu avec difficulté, fit entendre, à ces derniers mots, un son inarticulé et leva le bras d'un air véritablement malheureux, comme s'il allait interrompre et contredire Marjory. Mais elle l'en empêcha par un simple coup d'œil, qu'elle lui lança d'un air irrité, en disant :

— Vous aurez, j'espère, l'obligeance de me laisser expliquer l'affaire moi-même.

Will fut absolument décontenancé par son expression et par le ton de sa voix. Il se tint tranquille et conclut qu'il y avait en cette jeune fille des choses dépassant sa compréhension, ce qui était tout à fait exact.

Le pauvre pasteur restait la tête basse. Il tenta de démontrer qu'il s'agissait d'une simple pique d'amoureux et qu'il n'en serait plus question avant le soir ; et quand il fut délogé de cette position, il s'efforça de soutenir que là où il n'y a pas de différend, il

n'y a nulle nécessité de séparation ; car le bonhomme aimait à la fois son confort et son hôte.

C'était un spectacle curieux de voir la jeune fille les mener tous deux, sans presque rien dire, sinon très calmement, et malgré cela en venir à ses fins et les conduire où elle voulait, grâce à son tact féminin et par des généralités. On eût dit qu'elle n'avait rien fait, — on eût dit que les choses s'étaient simplement rencontrées ainsi, — lorsque son père et elle partirent l'après-midi même, dans une carriole de paysan, et descendirent la vallée jusqu'à un autre hameau pour y attendre que leur maison fût en état de les recevoir.

Mais Will avait observé de près la jeune fille, dont l'adresse et la résolution ne lui échappaient point. En se retrouvant seul, il eut à ruminer divers sujets curieux. Il était fort triste et esseulé, pour commencer. Tout attrait avait disparu de sa vie, et il avait beau regarder les étoiles indéfiniment, il ne trouvait en elles ni appui ni réconfort. Ensuite c'était un tourbillon dans son esprit, au souvenir de Marjory. La conduite de celle-ci l'avait stupéfié et irrité, et néanmoins il ne pouvait s'empêcher de l'admirer. Certes, un bel ange pervers se révélait dans l'âme paisible qu'il n'avait pas soupçonnée jusqu'alors ; mais cette âme, dont l'influence cadrait si mal avec la sérénité voulue de sa vie, il ne pouvait s'empêcher de désirer sa possession avec ardeur. Tel celui qui a vécu parmi les ombres et qu'éblouit soudain le soleil, il souffrait et jouissait à la fois.

Àmesure que les jours s'écoulaient, il passait d'un extrême à l'autre : se félicitant de sa vigoureuse détermination, puis bafouant sa timorée et sotte prévoyance. De ces deux points de vue, le premier était peut-être le plus vrai selon son cœur et répondait

au cours normal de sa pensée ; mais le second se faisait jour de temps à autre avec une violence incoercible. Il perdait alors tout respect humain, et ne faisait plus que monter et descendre par la maison et le jardin, ou se promener dans la sapinière, comme un homme affolé de remords.

Will, avec son esprit égal et pondéré, trouvait cet état de choses insupportable ; il résolut d'y mettre fin à tout prix. Donc, par une chaude après-dînée d'été, il revêtit ses plus beaux habits, empoigna son bâton d'épine, et descendit la vallée, au long de la rivière. À peine eut-il pris cette détermination, qu'il recouvra toute sa sérénité habituelle et qu'il s'intéressa au temps radieux et aux paysages variés, sans aucun mélange d'inquiétude ou d'impatience désagréable. De quelque façon que l'affaire tournât, c'était à peu près la même chose pour lui. Si elle consentait, il lui faudrait l'épouser, cette fois, et tout serait pour le mieux, peut-être. Si elle refusait, il n'aurait rien à se reprocher, et pourrait à l'avenir suivre sa voix propre, en tout repos de conscience. Il espérait, en somme, qu'elle refuserait ; mais lorsqu'il revit entre les saules, à un tournant de la rivière, le toit roux qui l'abritait, il fut à demi tenté de faire le souhait opposé, et plus qu'à demi honteux de se voir aussi peu ferme dans ses résolutions.

Marjory eut l'air contente de le voir et lui tendit aussitôt la main sans affectation.

— J'ai réfléchi à ce mariage, commença-t-il.

— Moi aussi, répondit-elle. Et j'admire de plus en plus votre sagesse. Vous me comprenez mieux que je ne me comprends ; et me voilà tout à fait persuadée que les choses sont très bien comme elles sont.

— Toutefois… hasarda Will.

— Vous devez être fatigué, interrompit-elle. Prenez un siège et acceptez un verre de vin. L'après-midi est très chaud ; je tiens à ce que vous ne soyez pas mécontent de votre visite. Il vous faut venir souvent ; une fois par semaine, si cela vous arrange ; j'ai toujours grand plaisir à voir mes amis.

— Oh oh ! cela va bien, se dit Will à part. Je vois que j'avais raison, après tout.

Et il fit une très agréable visite, retourna chez lui en excellentes dispositions et ne se préoccupa plus de l'affaire.

Pendant près de trois ans, Will et Marjory demeurèrent sur ce pied, se voyant une ou deux fois la semaine sans qu'il y eût une parole d'amour prononcée ; et tout ce temps Will fut, je crois, aussi heureux que possible. Il restreignait un peu son plaisir de la voir ; et souvent il allait se promener jusqu'à mi-chemin de la cure et s'en retournait, comme pour se mettre en appétit. Car il y avait sur la route un tournant d'où il pouvait voir le clocher de l'église encadré dans une ouverture de la vallée, entre des pentes de sapins, avec un bout de plaine en guise de fond. Il affectionnait beaucoup cet endroit et s'y asseyait pour moraliser avant de retourner chez lui. Les paysans s'habituèrent si bien à le rencontrer là vers le crépuscule, qu'ils appelèrent l'endroit « le tournant de Will du moulin ».

Au bout des trois ans, Marjory lui joua le mauvais tour d'épouser, sans crier gare, quelqu'un d'autre. Will supporta le coup en brave, et remarqua simplement que, pour si peu qu'il connût les femmes, il avait agi en toute prudence, de ne l'épouser point, trois ans plus tôt. Évidemment elle se connaissait fort peu elle-

même et, en dépit d'apparences trompeuses, elle était aussi légère et volage que les autres. Il pouvait se vanter de l'avoir échappé belle, disait-il ; et il prit en conséquence une plus haute opinion de sa sagesse. Mais au fond du cœur il fut passablement contrit, se rongea de mélancolie durant un mois ou deux, et perdit de son embonpoint, ce qui étonna ses serviteurs.

Ce fut environ un an après ce mariage que Will fut réveillé au milieu de la nuit par un galop de cheval sur la route, que suivirent des coups précipités à la porte de l'auberge. Il ouvrit sa fenêtre et vit un garçon de ferme, monté et tenant un second cheval par la bride. Cet homme le pria de venir avec lui en toute hâte, car Marjory se mourait et désirait instamment le voir à son chevet. Will était mauvais cavalier et fit le trajet si lentement que la pauvre jeune dame était bien proche de sa fin lorsqu'il arriva. Mais ils purent s'entretenir quelques minutes en particulier, et il fut présent et versa des larmes amères lorsqu'elle rendit le dernier soupir.

Will du Moulin · 3

L'une après l'autre, les années tombèrent au néant. Dans les villes de la plaine, avec d'énormes tumultes, la rouge révolte éclata et fut noyée dans le sang, la bataille inclina de côté et d'autre, les patients astronomes, du haut de leurs observatoires, découvrirent et baptisèrent des étoiles nouvelles, on joua des pièces dans les théâtres illuminés, des gens furent portés à l'hôpital sur des civières, bref, l'habituelle agitation des vies humaines emplit les grouillantes agglomérations. Là-haut, dans la vallée de Will,

seuls les vents et les saisons faisaient époque ; les poissons voguaient dans le courant rapide, les oiseaux tournoyaient en l'air, les cimes des pins frémissaient sous les étoiles, les hautes montagnes dominaient tout ; et Will allait à ses affaires, et s'occupait de son auberge, tant que la neige commença de s'épaissir sur son front.

Son cœur restait jeune et vigoureux ; et si son pouls était devenu plus calme, il battait toujours fort et ferme à ses poignets. Ses joues étaient rouges à l'instar des pommes mûres ; il se voûtait un peu, mais son pas était toujours assuré ; et ses mains nerveuses avaient pour chacun une pression amicale. Son visage était couvert de ces craquelures que donne le grand air (et qui, tout bien considéré, ne sont rien moins qu'un coup de soleil permanent) ; ces craquelures font ressortir la stupidité des visages stupides ; mais chez Will, au contraire, ce témoignage d'une vie simple et naturelle donnait seulement un nouveau charme à ses yeux limpides et à sa bouche souriante. Ses propos étaient remplis de sagesse. Il aimait son prochain, et son prochain l'aimait.

Dans la saison où la vallée débordait de touristes, la tonnelle de Will connaissait des nuits joyeuses ; et les aperçus de l'aubergiste, qui semblaient paradoxaux à ses voisins, faisaient bien souvent l'admiration des gens instruits venus de la ville ou des universités. En fait, il jouissait d'une très noble vieillesse et sa réputation s'étendait chaque jour. À la fin, elle atteignit jusqu'aux cités de la plaine, et les jeunes gens, au retour de leurs voyages d'été, causaient ensemble, dans les cafés de Will du Moulin et de sa philosophie intuitive. On lui fit maintes avances, croyez-le, mais rien ne put l'amener à quitter le haut de sa vallée. Il hochait la tête en fumant sa pipe et souriait d'un air entendu.

— Vous arrivez trop tard, disait-il. Je suis mort, à présent j'ai fini de vivre. Il y a cinquante ans, vous m'auriez mis l'eau à la bouche ; mais aujourd'hui, vous ne me tentez même pas. Celui qui a vécu longtemps ne se soucie plus de vivre davantage. — Une autre fois : « Il n'y a, entre une longue vie et un bon dîner, qu'une différence : c'est que, dans le dîner, le dessert vient à la fin. » — Et encore : « Lorsque j'étais petit, cela m'intriguait beaucoup de savoir si c'était moi ou le monde qui était curieux et digne d'intérêt. Maintenant, je sais que c'est moi, et je m'en tiens là ».

Il ne montra jamais aucun symptôme de faiblesse et resta vaillant et ferme jusqu'au bout. On dit seulement qu'il devint moins causeur dans les derniers temps, et qu'il écoutait les autres durant des heures, avec un intérêt sympathique mais silencieux. Toutefois, lorsqu'il parlait, c'était avec encore plus de justesse et d'expérience consommée. Il buvait volontiers une bouteille de vin, surtout au coucher du soleil, sur le tertre, ou tard dans la soirée, sous la tonnelle, aux étoiles. La vue de toute chose attrayante et inattingible excitait son plaisir, disait-il ; et il affirmait avoir assez vécu pour admirer une chandelle, surtout lorsqu'il la comparait à une planète.

Une nuit de sa soixante-douzième année, il se réveilla dans son lit en un tel malaise physique et moral qu'il se leva et s'habilla pour aller méditer sous la tonnelle. Il faisait absolument noir, sans une étoile ; la rivière était grosse, et les bois et les prairies humides chargeaient l'air de parfums. Il avait tonné pendant la journée, et le lendemain menaçait d'être encore plus orageux. Nuit funèbre et asphyxiante pour un homme de soixante-douze ans.

Soit à cause du temps, ou de l'insomnie, ou grâce à un air de fièvre dans sa vieille tête, Will était hanté de souvenirs tumultueux. Son enfance, la nuit avec le jeune homme gras, la mort de ses parents adoptifs, les journées d'été avec Marjory, et maints autres de ces petits détails qui n'ont l'air de rien pour autrui, et qui sont néanmoins pour chacun le vrai fin mot de l'existence, — des choses vues, des paroles entendues, des regards mal interprétés, — surgissaient de recoins oubliés et accaparaient son attention. Les morts mêmes revenaient, et non seulement ils participaient à cette idéale représentation de souvenirs qui avait lieu dans son cerveau, mais ils affectaient matériellement ses sens, comme il arrive dans les songes profonds et intenses. Le jeune homme gras s'accoudait sur la table en face de lui ; Marjory allait et venait avec son tablier plein de fleurs, entre le jardin et la tonnelle ; il entendait le vieux pasteur vider sa pipe à petits coups et se moucher bruyamment. Le flux de sa conscience montait et s'abaissait ; il était parfois à moitié endormi et enfoncé dans ses rappels du passé ; et parfois, tout éveillé, il se demandait où il était.

Mais vers le milieu de la nuit, il entendit la voix du meunier défunt qui l'appelait comme c'était sa coutume lors de l'arrivée d'un client. L'hallucination fut si complète que Will bondit de son fauteuil et attendit que l'appel se renouvelât. Or, en écoutant, il perçut un autre bruit que le murmure de la rivière et le tintement de la fièvre dans ses oreilles. On eût dit un ébrouement de chevaux et des craquements de harnais, comme si une voiture à l'attelage impatient venait de s'arrêter sur la route, devant la grand'-porte de la cour. À pareille heure, sur cette voie âpre et dangereuse, pareille supposition était évidemment absurde. Will la rejeta, se rassit dans son fauteuil de la tonnelle, et le sommeil se re-

ferma sur lui comme une eau courante. Il fut encore une fois réveillé par l'appel du meunier, plus lointain et sépulcral que devant ; et encore une fois il ouït la rumeur d'un équipage sur la route. Et ainsi par trois ou quatre fois, le même songe ou la même délusion s'offrit à ses sens. À la fin, avec le sourire dont on tranquillise un enfant nerveux, il s'avança vers le portail, afin d'apaiser ses doutes.

Bien qu'il n'y eût pas loin de la tonnelle au portail, le trajet prit un certain temps à Will. Il lui semblait que les morts se pressaient autour de lui dans la cour et lui barraient le chemin à chaque pas. Et d'abord, il eut la surprise de sentir un parfum pénétrant d'héliotrope ; c'était comme si le jardin eût été, de bout en bout, garni de ces fleurs, et que la nuit chaude et humide eût ramassé tous leurs parfums en une bouffée unique. Or, l'héliotrope était la fleur favorite de Marjory, et depuis sa mort on n'en cultivait plus dans le jardin de Will.

— Il faut que je sois fou, pensa-t-il. Pauvre Marjory, avec ses héliotropes !

Et là-dessus il leva les yeux vers la fenêtre qui avait jadis été celle de la jeune fille. Sa surprise de tout à l'heure devint quasi de l'effroi, car il y avait de la lumière dans la chambre : la fenêtre était, comme jadis, un carré long orangé ; et le coin du rideau se souleva et retomba, comme cette nuit où il était resté à crier sa perplexité aux étoiles. L'illusion ne dura qu'un instant ; mais il fut un peu démoralisé, et il se frotta les yeux en considérant la silhouette de la maison découpée sur la nuit noire.

Tandis qu'il était là, — et depuis fort longtemps, croyait-il, — le bruit se renouvela, sur la route, et il se retourna juste à point

pour accueillir un étranger qui s'avançait dans la cour. On discernait sur la route, derrière lui, comme le profil d'une grande berline, que surmontaient, comme autant de plumets, de noires cimes de pins.

— Monsieur Will ? interrogea le nouveau venu, d'un ton bref et militaire.

— En personne, monsieur, répondit Will. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— J'ai entendu beaucoup parler de vous, M Will, reprit l'autre ; beaucoup, et en bien. Et quoique j'aie du travail par-dessus la tête, je tiens à boire une bouteille de vin sous votre tonnelle. Avant de partir, je vous dirai mon nom.

Will le conduisit sous la treille, puis alluma une lampe et déboucha une bouteille. Il n'était pas neuf aux compliments de ce genre et n'espérait pas grand'chose de celui-ci, ayant éprouvé déjà maintes déceptions. Une sorte de nuage enveloppait ses esprits et l'empêchait de trouver l'heure singulièrement choisie. Il se mouvait comme dans un rêve, et la lampe lui parut s'allumer et la bouteille se déboucher avec la facilité de la pensée. Néanmoins, l'aspect de son visiteur éveillait sa curiosité et il s'efforça en vain de diriger la lumière sur son visage. Soit qu'il maniât la lampe avec maladresse, soit qu'il eût les yeux obscurcis, il ne put guère discerner qu'une ombre attablée en face de lui. Il ne cessa de regarder cette ombre, en essuyant les verres, et un froid étrange lui envahit le cœur. Le silence lui pesait, car il n'entendait plus rien à présent, pas même la rivière, en dehors du bourdonnement de ses artères.

— À votre santé, dit l'étranger, d'une voix rude.

— Par obéissance, monsieur, répondit Will en avalant son vin, dont le goût lui parut bizarre.

— Vous êtes, paraît-il, un homme très entier, poursuivit l'étranger.

Will lui répondit par un sourire satisfait et un bref signe de tête.

— Moi aussi, continua l'autre ; et c'est ma plus grande joie que de marcher sur les pieds des gens. Je ne veux personne d'entier, en dehors de moi. Non, personne ! J'ai dérangé, en mon temps, les combinaisons de rois, de généraux, de grands artistes… Que diriez-vous, si j'étais venu ici afin de déranger les vôtres ?

Will eut sur le bout de la langue une verte repartie ; mais sa politesse de vieil aubergiste fut la plus forte ; il se tut et se contenta de faire un geste évasif.

— Eh bien oui, dit l'étranger, c'est pour cela que je suis venu. Et si je ne vous tenais en une estime particulière, je n'y mettrais pas tant de façons. Vous vous vantez, paraît-il, de rester où vous êtes. Vous avez résolu de ne pas bouger de votre auberge. Or, je suis décidé à vous emmener faire un tour avec moi dans ma berline, et avant que cette bouteille soit vide, vous viendrez.

— Ce serait là une chose singulière, à coup sûr, répondit Will en riant. Mais, monsieur, j'ai poussé ici comme un vieux chêne ; le diable en personne aurait du mal à me déraciner ; et puisque vous êtes, à ce que je vois, un vieux monsieur qui aime à s'amuser, je parie une autre bouteille que vous perdrez vos peines avec moi.

Le trouble de sa vue allait augmentant, mais il sentait néanmoins peser sur lui un regard scrutateur, aigu et froid, qui l'irritait tout en le domptant.

— Il ne faut pas vous imaginer, exclama-t-il soudain, d'une façon brusque et fébrile qui l'étonna et l'inquiéta, — que je suis casanier, ou que je redoute quelque chose après Dieu. Dieu sait que je suis las de tout ceci ; et lorsque viendra le temps d'un voyage plus long que vous n'en rêvâtes jamais, je suis persuadé que je me trouverai prêt.

L'étranger vida son verre et le repoussa loin de lui. Il baissa les yeux une minute ; puis, s'appuyant sur la table, il tapota deux ou trois fois de l'index sur l'avant-bras de Will.

— Le temps est venu, dit-il, solennel.

Une horripilation sinistre irradiait du point qu'il avait touché. Le ton de sa voix, morne et lugubre, éveilla des échos singuliers dans le cœur de Will.

— Je vous demande pardon, dit-il, un peu déconcerté, que voulez-vous dire ?

— Regardez-moi, et vous constaterez que votre vue est vague. Levez votre main : elle est pesante et morte. Cette bouteille de vin est votre dernière, M Will, et cette nuit votre dernière sur la terre.

— Vous êtes médecin ? demanda Will.

— Le meilleur qui fut jamais, répliqua l'autre ; car je guéris à la fois le corps et l'âme par la même ordonnance. J'abolis toute douleur et je remets tout péché ; et lorsque mes patients se sont

trompés dans leur vie, je dénoue toutes complications, et les remets debout et libres.

— Je n'ai pas besoin de vous, dit Will.

— Un temps vient pour tous les hommes, répondit le docteur, où le gouvernail échappe à leurs mains. Pour vous, grâce à votre prudence et à votre modération, il a mis longtemps à venir, et vous avez eu longtemps pour vous préparer à sa venue. Vous avez vu ce qu'il y avait à voir autour de votre moulin ; vous avez passé toute votre vie sur place, comme un lièvre au gîte ; mais à présent, c'est fini de tout cela ; et (ajouta le docteur en se redressant) il vous faut vous lever et me suivre.

— Vous êtes un singulier médecin, dit Will, qui regardait son hôte avec attention.

— Je suis une loi naturelle, répondit celui-ci. On m'appelle la Mort.

— Que ne le disiez-vous plus tôt ! s'écria Will. Je vous attends depuis des années. Donnez-moi la main, et soyez le bienvenu.

— Appuyez-vous sur mon bras, dit l'étranger, car déjà les forces vous abandonnent. Appuyez-vous aussi fort que vous voudrez ; car j'ai beau être vieux, je suis robuste. Il n'y a que trois pas d'ici à mon carrosse, et il mettra fin à tous vos ennuis. Sachez-le, Will, je n'ai pas cessé de veiller sur vous comme sur mon propre fils ; et de tous ceux que je suis jamais venu chercher depuis si longtemps, c'est vers vous que je viens avec le plus de bienveillance. Je suis caustique, et mon premier abord blesse parfois les gens ; mais je suis au fond un excellent ami pour ceux qui vous ressemblent.

— Depuis que Marjory me fut enlevée, vous étiez, je l'affirme devant Dieu, le seul ami que j'attendais.

Bras dessus bras dessous, le couple se mit en marche.

Àce moment, l'un des serviteurs s'éveilla et, avant de se rendormir, il entendit un bruit de chevaux qui s'ébrouaient ; du haut en bas de la vallée il y eut, cette nuit-là, comme le murmure d'un vent doux et paisible s'écoulant vers la plaine, et lorsque le monde s'éveilla, le lendemain, Will du Moulin était parti en voyage, définitivement.

Markheim

Oui, dit le marchand, nos aubaines sont de diverses sortes. Certains clients sont ignorants, et alors je touche un dividende sur mon savoir supérieur. D'autres sont malhonnêtes (et ici il haussa la bougie dont la lumière éclaira en plein son visiteur), et, dans ce cas, poursuivit-il, je bénéficie de ma vertu.

Markheim venait juste d'entrer, et ses yeux, après le jour de la rue, ne s'étaient pas familiarisés encore avec le mélange de ténèbres et de clarté régnant dans la boutique. À ces mots significatifs et avant que la flamme ne fût proche, il cligna des yeux avec gêne et détourna le regard.

Le marchand eut un petit rire.

— Vous venez chez moi le jour de Christmas, reprit-il, alors que vous me savez seul dans ma maison, volets fermés, et me faisant un devoir de refuser les affaires. Eh bien, il vous faudra

payer pour cela ; il vous faudra payer le temps que j'aurais employé à établir mon bilan et que vous me faites perdre ; il vous faudra payer, en outre, pour certaines façons que je remarque fort nettement en vous aujourd'hui. Je suis la fleur de la discrétion et ne pose pas de questions fâcheuses ; mais quand un client ne peut me regarder dans les yeux, il lui faut payer pour cela.

Le marchand ricana de nouveau ; puis, reprenant sa voix commerciale habituelle où perçait encore une pointe d'ironie :

— Vous pouvez, comme à l'ordinaire, me rendre clairement compte de quelle manière vous êtes en possession de cet objet ? Encore la galerie de votre oncle ? C'est une collection remarquable, monsieur !

Et le petit marchand pâle aux épaules voûtées se dressa presque sur la pointe des pieds, en regardant par-dessus ses lunettes d'or et en hochant la tête avec tous les signes de l'incrédulité. Markheim répondit à ce regard par un autre, d'infinie pitié mêlée d'horreur.

— Cette fois, dit-il, vous vous trompez. Je ne suis pas venu vendre, mais acheter. Je n'ai pas de curiosités disponibles ; la galerie de mon oncle est dépouillée jusqu'aux boiseries ; si même elle était encore intacte, comme j'ai gagné à la Bourse, j'y ajouterais des choses plutôt que d'en lâcher ; et ma démarche d'aujourd'hui est la simplicité même. Je cherche un cadeau de Christmas pour une dame, — continua-t-il en s'exprimant avec plus de facilité comme il entamait ce discours qu'il avait préparé ; — et je vous dois à coup sûr toutes mes excuses de vous déranger de la sorte pour une affaire si minime. Mais j'ai négligé la chose hier ;

je dois offrir mon petit présent au dîner ; et, vous le savez fort bien, un riche mariage n'est pas chose à négliger.

Il y eut une pause durant laquelle le marchand parut soupeser cette explication avec incrédulité. Le tic-tac de nombreuses horloges disséminées parmi le singulier capharnaüm de la boutique, et le vague roulement des cabs dans la rue voisine, occupèrent l'intervalle de silence.

— Soit, monsieur, dit le marchand. Vous êtes un vieux client, après tout ; et si, comme vous le dites, vous avez chance de faire un bon mariage, loin de moi l'idée d'y être un obstacle. Voici un joli objet pour une dame, ce miroir à main, xv siècle, garanti ; provient aussi d'une bonne collection ; mais je tais le nom, dans l'intérêt de mon client qui était juste comme vous, mon cher monsieur, le neveu et unique héritier d'un remarquable collectionneur.

Tout en débitant ces mots de sa voix sèche et mordante, le marchand s'était penché pour prendre l'objet à sa place ; et, cependant, une commotion avait traversé Markheim, ses mains et ses pieds avaient frémi, une foule de sensations tumultueuses lui avaient sauté au visage. Cela passa promptement comme c'était venu, sans laisser d'autres traces qu'un léger tremblement de la main qui recevait à présent le miroir.

— Un miroir, dit-il d'une voix rauque. Il fit une pause, et répéta plus distinctement : Un miroir ? Pour Christmas ? Sûrement non !

— Et pourquoi pas ? dit le marchand. Pourquoi pas un miroir ?

Markheim le regarda avec une expression indéfinissable.

— Vous me demandez pourquoi pas ? Eh bien, regardez ici…, regardez là-dedans… regardez-vous ! Aimez-vous de voir cela ? Non ! pas moi, ni personne.

Le petit homme avait sauté en arrière lorsque Markheim l'avait si soudainement confronté avec le miroir ; mais s'apercevant qu'il n'avait à la main rien de plus dangereux, il ricana.

— Votre future dame, monsieur, doit être bien peu favorisée.

— Je vous demande, dit Markheim, un présent de Christmas et vous me donnez ceci… ce memento d'années, de péchés et de folies, cette conscience à main ! Songiez-vous à cela ? Aviez-vous une arrière-pensée dans l'esprit ? Dites-le-moi. Cela vaudra mieux pour vous. Allons, parlez-moi de vous. Je me hasarderais à parier que vous êtes en secret un homme très charitable.

Le marchand regarda son compagnon avec attention. Chose étrange, Markheim n'avait pas l'air de plaisanter ; il avait sur le visage comme un vif éclat d'espoir, mais pas la moindre gaîté.

— Où voulez-vous en venir ? demanda le marchand.

— Pas charitable ? répliqua l'autre d'un air sombre. Ni charitable, ni pieux, ni scrupuleux, ni aimant, ni aimé ; une main pour recevoir l'argent, un coffre-fort pour le garder. Est-ce tout ? Bon Dieu, l'homme, est-ce tout ?

— Je vais vous dire…, commença le marchand avec une certaine vivacité qui se termina par un nouveau ricanement. Mais je vois que votre mariage est d'inclination et que vous avez bu à la santé de votre dame.

— Ah ! s'écria Markheim avec une bizarre curiosité. Avez-vous aimé ? Parlez-moi de cela.

— Moi ? Moi, aimer ! Je n'ai jamais eu le temps, et je n'ai pas aujourd'hui de temps pour toutes vos absurdités. Prenez-vous le miroir ?

— Qui vous presse ? Il est très agréable d'être ici à causer ; et la vie est si courte et si incertaine que je ne me hâterais de quitter aucun plaisir — non, pas même celui-ci. Nous devons plutôt nous cramponner à ce peu que nous pouvons saisir, comme un homme au bord d'un précipice. Chaque seconde est un précipice, si l'on y songe, — un précipice d'un mille de profondeur, — assez profond, si nous y tombons, pour abolir en nous tout aspect humain. Il vaut donc mieux causer gentiment. Causons l'un et l'autre : pourquoi garder le masque ? Soyons confidentiels. Qui sait ? Nous pourrions devenir amis.

— Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : ou bien faites votre achat, ou bien sortez de ma boutique.

— Tout à fait juste. Assez de bêtises. À notre affaire. Montrez-moi quelque chose d'autre.

Le marchand se baissa de nouveau, cette fois pour replacer le miroir sur le rayon, et en ce faisant ses cheveux blonds lui tombèrent sur les yeux. Markheim se rapprocha, une main dans la poche de son pardessus ; il se cambra et emplit ses poumons ; à cette minute, des émotions diverses se peignirent sur son visage, l'effroi, le dégoût et la résolution ; la fascination et une horreur physique ; et on voyait ses dents sous le retroussis hagard de sa lèvre supérieure.

— Ceci vous conviendra peut-être, déclara le marchand.

Il allait se relever, lorsque Markheim bondit sur le dos de sa victime. Un long poignard, une sorte de lardoire, brilla et retomba. Le marchand se débattit comme une poule, sa tempe cogna l'étagère et il roula comme une masse sur le parquet.

Le Temps avait dans cette boutique plusieurs douzaines de petites voix, les unes graves et lentes comme il convenait à leur grand âge ; les autres bavardes et pressées. Toutes comptaient les secondes en un chœur inextricable de tic-tac. Puis le pas d'un gamin courant sur la chaussée domina les voix les plus faibles et rappela Markheim à la conscience de ce qui l'entourait. Il regarda autour de lui avec frayeur. La flamme de la bougie brûlant sur le comptoir vacillait solennellement dans le courant d'air, et ce mouvement, insignifiant emplissait la salle d'un silencieux remue-ménage et la faisait onduler comme une mer : les hautes ombres hochaient la tête, les grosses masses de ténèbres se gonflaient et se contractaient comme par une respiration, les visages des portraits et des dieux de porcelaine se modifiaient et fluctuaient comme des images dans l'eau. La porte de l'arrière-boutique était entr'ouverte et projetait dans le camp des ombres une longue tranche de lumière pareille à un doigt tendu.

Après cette exploration qui l'emplit de peur, Markheim reporta les yeux sur le corps de sa victime qui gisait, à la fois bossu et étalé de son long, incroyablement réduit et singulièrement plus abject qu'en vie. Avec ses pauvres habits de misère, dans cette attitude disloquée, le marchand était comme un tas de sciure. Markheim avait craint de le regarder, et voilà que ce n'était rien. Et pourtant, comme il le contemplait, ce monceau de vieux habits et cette mare de sang trouvèrent des voix éloquentes. Il n'avait plus

qu'à gésir là ; personne n'était capable de remettre en action les subtils rouages, ou de réaliser le miracle de la locomotion, il resterait étendu là jusqu'à l'heure où il serait découvert. Découvert ! oui, et alors ? Alors cette chair morte susciterait un cri qui retentirait sur l'Angleterre et emplirait le monde des échos de la poursuite. Oui, mort ou non, c'était toujours l'ennemi. « Cet instant aussi me fut ennemi, où je lui cassai la tête, pensa-t-il. L'instant… le temps… » Le temps, maintenant que le crime était accompli, le temps, qui était révolu pour la victime, devenait pressant et précieux pour le meurtrier.

Il était encore occupé de cette pensée, lorsque, d'abord une, puis chacune à son tour, avec toutes les variétés d'allure et de voix, l'une grave comme une cloche de cathédrale, une autre modulant sur ses triples notes le prélude d'une valse, les horloges se mirent à sonner trois heures de l'après-midi.

La soudaine explosion de tous ces timbres dans cette chambre muette le fit sursauter. Il se mit à marcher, allant de-ci de-là avec la bougie, assiégé par les ombres mouvantes, ému jusqu'à l'âme par des reflets fortuits. Dans maints riches miroirs, les uns dus à l'art indigène, les autres de Venise ou d'Amsterdam, il vit se répéter et se répéter son visage, comme une armée d'espions ; ses propres yeux le rencontraient et le guettaient ; et le son de ses propres pas, si légers pourtant, troublait le calme environnant. Et puis, tandis qu'il continuait à remplir ses poches, il se reprochait avec de navrantes redites les mille défauts de son plan. Il aurait dû choisir une heure plus tranquille ; il aurait dû se ménager un alibi ; il n'aurait pas dû se servir d'un couteau ; il aurait dû prendre plus de précautions et seulement lier ou bâillonner le marchand, non le tuer ; il aurait dû être plus hardi et tuer aussi la

servante ; il aurait dû faire toutes choses autrement ; poignants regrets, travail harassant et incessant de l'esprit pour changer ce qui était inchangeable, pour faire des plans à présent inutiles, pour être l'architecte de l'irrévocable passé. Néanmoins, et derrière toute cette activité, des terreurs animales, pareilles à un trottinement de rats dans un grenier abandonné, emplissaient de tumulte les recoins les plus secrets de son cerveau : la main du policier s'abattait lourdement sur son épaule, et ses nerfs sursautaient comme un poisson pris ; ou bien il voyait défiler vertigineusement le banc des accusés, la prison, la potence et le cercueil noir.

La terreur des gens de la rue était installée devant son esprit comme une armée assiégeante. Il était impossible, croyait-il, qu'une rumeur de la lutte ne fût parvenue à leurs oreilles et n'eût éveillé leur curiosité ; et maintenant, dans toutes les maisons du voisinage, il les devinait, assis sans bouger et l'oreille tendue — gens solitaires condamnés à passer leur Christmas seuls avec les souvenirs du passé, et réveillés en sursaut de cette attendrissante méditation ; joyeuses parties de famille réduites au silence autour de la table, la mère tenant encore son doigt levé : gens de toute condition, de tout âge, de tout caractère, mais tous priant et aux écoutes, et filant au fond de leur cœur la corde qui devait le pendre. Parfois il lui semblait qu'il ne se mouvait pas assez doucement ; le tintement des hauts gobelets de Bohême résonnait aussi fort qu'une cloche ; et alarmé par le volume du tic-tac, il était tenté d'arrêter les horloges. Et puis, de nouveau, par une brusque volte de terreurs, le silence même de la pièce lui apparaissait comme une source de périls et capable de frapper d'horreur chaque passant ; et il marchait plus hardiment et remuait bruyamment le contenu de la boutique, imitant, par une bravade

délibérée, les mouvements d'un homme occupé sans nulle gêne dans sa propre maison.

Mais il était maintenant si tiraillé par ces diverses alarmes qu'une seule portion de son esprit demeurait vigilante et active, tandis que l'autre vacillait sur les limites de la folie. Une hallucination, en particulier, s'empara fortement de sa crédulité. Le voisin au visage livide guettant derrière sa fenêtre, le passant arrêté sur le trottoir par une horrible conjecture, — ceux-là pouvaient au pis-aller soupçonner, mais non savoir : à travers les murs de brique et les volets des fenêtres ne passaient que les sons. Mais ici, dans la maison, était-il seul ? Oui, il le savait ; il avait vu la servante sortir pour aller à un rendez-vous, dans ses pauvres habits des dimanches, et l'on pouvait lire sur chaque ruban et sur son sourire « dehors pour la journée ». Oui, il était seul, évidemment ; et toutefois, quelque part au-dessus de lui dans la maison vide, il entendait à coup sûr, un frôlement de pas légers, — il avait la sensation, sûre, inexplicable, d'une présence. Oui, sûrement ; dans chaque chambre, à chaque coin de la maison, il la suivait en imagination ; et tantôt c'était une chose sans visage et qui avait néanmoins des yeux pour voir ; ou bien c'était son propre fantôme ; ou encore elle offrait l'image du marchand mort, ranimé par la ruse et la haine.

Parfois, avec un grand effort, il regardait la porte ouverte qui semblait toujours repousser ses yeux. La maison était haute, le lanterneau étroit et sale, le jour obscurci de brouillard ; et la lumière qui filtrait jusqu'au rez-de-chaussée était excessivement faible et éclairait à peine le seuil de la boutique. Et pourtant, dans ce rai de clarté douteuse, n'entrevoyait-on pas remuer une ombre ?

Soudain, dans la rue, à l'extérieur, un très jovial gentleman se mit à frapper avec sa canne sur la porte du magasin, entremêlant ses coups d'appels et de railleries où revenait sans cesse le nom du marchand. Markheim, pétrifié, regarda le mort. Mais non ! il gisait tout à fait tranquille ; il s'était évadé bien loin de la portée de ces coups et de ces cris ; il avait sombré sous des mers de silence ; et son nom, qui aurait naguère attiré son attention parmi les hurlements d'une tempête, était devenu un son vide. À la fin, le jovial gentleman cessa de frapper et partit.

C'était là un avis bien net de hâter ce qui restait à faire, de fuir ce voisinage accusateur, de plonger dans le bain des multitudes de Londres et d'atteindre, sur l'autre rive du jour, ce port de sûreté et d'apparente innocence : son lit. Un visiteur était venu ; à tout moment un autre pouvait le suivre, qui serait plus obstiné. Avoir commis le crime et n'en pas retirer le profit, cet échec lui répugnerait trop. L'argent, c'était maintenant le souci de Markheim, et, pour y arriver, les clefs.

Il jeta par-dessus l'épaule un coup d'œil à la porte ouverte où l'ombre était encore à hésiter et à trembler ; et, sans répugnance consciente de l'esprit, mais avec un frisson du ventre, il s'approcha du corps de sa victime. Toute apparence humaine l'avait entièrement abandonné. Les membres, comme ceux d'un mannequin bourré de son, s'étalaient sur le plancher, et son tronc se repliait ; et néanmoins, cette chose le repoussait. Encore que si terne et insignifiante pour l'œil, il craignait de la trouver plus significative au toucher. Il prit le corps par les épaules et le retourna sur le dos. C'était étrangement léger et souple, et les membres, comme s'ils eussent été désossés, prenaient les poses les plus bizarres. Le visage était dépouillé de toute expression, mais il était

pâle comme cire et dégoûtamment taché de sang sur une tempe. C'était pour Markheim le seul détail désagréable. Elle le reporta, sur l'instant, à un certain jour de fête, dans un village de pêcheurs : un jour gris, un vent âpre, une foule dans la rue, l'éclat des cuivres, le roulement des tambours, la voix nasillarde d'un chanteur de complainte ; et un garçon allant çà et là, enseveli plus haut que la tête dans la foule, et partagé entre la curiosité et la crainte, jusqu'à ce que, débouchant sur la place principale, il aperçut une estrade et un grand panneau couvert de peintures au dessin maladroit, au coloris criard : Brownrigg avec son apprenti ; les Manning avec leur hôte assassiné ; Weare dans l'étreinte mortelle de Thurtell, et une douzaine d'autres crimes fameux. Ce souvenir avait la netteté d'une vision ; il était redevenu ce petit garçon ; il regardait de nouveau, avec la même sensation de révolte physique, ces sinistres tableaux ; il était encore assourdi par les roulements de tambour. Une mesure de la musique de ce jour lui revint à la mémoire ; et là-dessus, pour la première fois, un malaise le saisit, une velléité de nausée, une faiblesse soudaine aux articulations, qu'il lui fallait à l'instant combattre et surmonter.

Il jugea plus sage d'affronter ces considérations que de les fuir : il regarda plus hardiment la face du mort, il appliqua son esprit à concevoir la nature et la grandeur de son crime. Il y avait si peu de temps que ce visage se mouvait au gré de sentiments variés, que cette bouche pâle avait parlé, que ce corps était ardent d'énergies maniables ! Et maintenant, par son acte, cette vie avait été arrêtée, comme l'horloger, du bout du doigt, arrête le battement de l'horloge. Il raisonnait ainsi en vain ; nul remords ne s'éveillait en sa conscience ; le même cœur qui avait frissonné devant les images peintes du crime restait impassible devant sa réa-

lité. Tout au plus s'il ressentit une ombre de pitié pour celui qui avait été doué en vain de toutes ces facultés qui peuvent faire du monde un jardin de délices, celui qui n'avait jamais vécu et qui maintenant était mort. Mais de repentir, nulle trace.

Là-dessus, rejetant ces considérations, il découvrit les clefs et s'avança vers la porte ouverte de la boutique. Dehors, une pluie serrée s'était mise à tomber et le bruit de l'averse sur le toit avait banni le silence. Comme une caverne ruisselante, les chambres de la maison étaient hantées d'un continuel murmure qui emplissait l'oreille et se mêlait au tic-tac des horloges. Et, lorsque Markheim approcha de la porte, il crut ouïr, répondant à sa marche précautionneuse, le bruit d'un autre pas qui gravissait l'escalier. L'ombre fluctuait encore vaguement sur le seuil. Il fit peser sur ses muscles une résolution lourde d'une tonne, et tira la porte.

Un jour pâle et brumeux éclairait faiblement le plancher et l'escalier nus, les pièces polies de l'armure postée, hallebarde en main, sur le palier, les sombres bois sculptés et les tableaux encadrés suspendus contre les panneaux jaunes de la boiserie. Le roulement de la pluie emplissait la maison au point que l'oreille de Markheim commençait à y discerner des bruits divers. Pas, soupirs, piétinements lointains de régiments en marche, tintement de pièces que l'on compte, craquement de portes entr'ouvertes à la dérobée, semblaient se mêler au crépitement des gouttes sur le lanterneau et au ruissellement de l'eau dans les conduites. La sensation de n'être pas seul s'accrut en lui jusqu'aux limites de la folie. De tous côtés il était envahi et assiégé de présences. Il les entendait remuer dans les chambres supérieures ; de la boutique, il entendait le mort se dresser sur ses jambes ; et lorsqu'il se mit, par un suprême effort, à monter l'escalier, des pas subtils

fuyaient devant lui et le suivaient à la dérobée. Si au moins il eût pu être sourd, pensait-il, comme il aurait été en paisible possession de lui-même ! Puis, de nouveau, et en écoutant avec une nouvelle attention, il bénissait ce sens inquiet qui veillait sur sa vie comme une fidèle sentinelle. Sa tête virait continuellement sur son cou ; ses yeux, qui semblaient prêts à jaillir de leurs orbites, guettaient de tous côtés, et de tous côtés se trouvaient à demi-récompensés comme par l'entrevision de quelque présence innommable en train de disparaître. Les vingt-quatre marches du premier étage furent vingt-quatre agonies.

Àce premier étage, les portes étaient entr'ouvertes ; toutes trois semblaient trois embuscades et crispaient les nerfs comme trois gueules de canon. Il ne pourrait plus jamais, semblait-il, être suffisamment muré et fortifié contre les yeux inquisiteurs des hommes ; il aspirait à être chez lui, cuirassé de murs, enseveli dans ses draps et invisible à tous sauf à Dieu. Et, à cette pensée, il s'étonna un peu, se rappelant les histoires d'autres assassins, et la crainte dont les poursuivait, disait-on, la céleste vengeance. Il n'en était pas ainsi, en tout cas, pour lui. Il redoutait les lois de la nature et que, dans leur insensible et immuable enchaînement, elles gardassent quelque témoignage accablant de son crime. Il redoutait dix fois plus, avec une terreur abjectement superstitieuse, une lacune dans la continuité de l'expérience humaine, une illégalité volontaire de la nature. Il jouait un jeu d'adresse, observait les règles, calculait la cause et l'effet ; mais que faire, si la nature, comme le tyran battu renverse l'échiquier, interrompait leur suite régulière ? Cela était arrivé à Napoléon (disent les historiens) lorsque l'hiver changea l'époque de sa venue. Cela pouvait arriver à Markheim : les murs pouvaient, d'opaques, devenir transparents et révéler ses actions comme celles des

abeilles dans une ruche de verre ; les planches épaisses pouvaient céder sous ses pas comme des sables mouvants et le retenir dans leur étreinte ; même des accidents plus simples pouvaient le perdre si, par exemple, la maison s'écroulait et l'emprisonnait avec le corps de sa victime ; ou bien la maison voisine pouvait prendre feu et les pompiers envahiraient tout. Ces choses-là, il les redoutait ; et, dans un sens, ces choses pouvaient être appelées le doigt de Dieu dirigé contre le péché. Mais au sujet de Dieu lui-même, il était à l'aise ; son acte sans doute était exceptionnel, mais ses raisons l'étaient aussi et Dieu les connaissait ; c'était devant Lui, et non parmi les hommes, qu'il croyait à la justice.

Une fois en sûreté dans le salon, et la porte fermée derrière lui, ses angoisses firent trêve. La pièce était dans un complet désordre, dépourvue de tapis, encombrée de caisses d'emballage et de meubles hétéroclites : il y avait plusieurs grandes glaces où il se voyait sous divers angles, comme un acteur sur la scène ; des tableaux encadrés et sans cadres, retournés contre le mur ; un beau buffet Sheraton, un cabinet de marqueterie et un grand lit antique tendu de tapisseries. Les fenêtres s'ouvraient jusqu'au plancher ; mais, fort heureusement, la partie inférieure des persiennes avait été fermée, ce qui le cachait aux voisins. Ce fut là que Markheim, poussant une caisse devant le cabinet, se mit à chercher parmi les clefs. Il y en avait beaucoup et la besogne fut longue, et fastidieuse en outre, car, après tout, il pouvait n'y rien avoir dans le cabinet, et le temps était précieux. Mais cette occupation l'apaisa. Du coin de l'œil, il voyait la porte et même, de temps à autre, il la regardait directement, comme le gouverneur d'une place assiégée aime à vérifier le bon état de ses défenses. Mais au vrai il était en paix. La pluie tombant dans la rue faisait un bruit naturel et agréable. À cette heure, de l'autre côté, un pia-

no jouait la musique d'un hymne et de nombreuses voix d'enfants entonnaient l'air et les paroles. Comme cette mélodie était paisible et réconfortante ! Comme ces jeunes voix étaient fraîches ! Markheim prêtait l'oreille en souriant, tandis qu'il triait les clefs ; et son esprit s'emplissait d'idées et d'images correspondantes : enfants allant à l'église, et la grande voix des orgues ; enfants aux champs, se baignant dans la rivière, gambadant sur la bruyère, lançant des cerfs-volants dans le ciel venteux et nuageux ; puis, sur une autre cadence de l'hymne, de nouveau l'église et la somnolence des dimanches d'été, et la haute voix du curé, et les tombes jacobites, et les Dix Commandements inscrits dans le sanctuaire.

Et, tandis qu'il était ainsi à la fois affairé et absent, il sursauta et se dressa d'un bond. Un éclair de glace, un éclair de feu, une ruée de sang, le traversèrent, après quoi il demeura vibrant et médusé. Un pas montait l'escalier, lent et assuré, puis une main se posa sur la poignée, la serrure grinça, et la porte s'ouvrit.

La peur tint Markheim dans son étau. Il ne savait qu'attendre, si c'était la mort qui était en marche, ou les ministres de la justice humaine, ou quelque témoin survenu par hasard et aveuglément pour le mener au gibet. Mais un visage s'introduisit dans l'ouverture, examina la chambre à la ronde, le regarda, lui sourit avec un signe de tête amical, puis se retira ; et, tandis que la porte se refermait, Markheim ne put plus contenir sa peur, et un cri sauvage lui échappa. Au bruit, le visiteur revint.

— Vous m'appelez ? demanda-t-il d'un air aimable, en pénétrant dans la pièce et fermant la porte derrière lui.

Markheim le regardait de tous ses yeux. Peut-être avait-il une taie sur la vue, mais les contours du nouveau venu se modifiaient et ondulaient comme ceux des idoles de la boutique dans la lumière mouvante de la bougie. Tantôt il s'imaginait le reconnaître ; tantôt il lui trouvait une ressemblance avec lui-même ; et toujours, il gardait en son for, comme un bloc de vivante terreur, la conviction que cet être ne venait ni de la terre ni de Dieu.

Il avait cependant un singulier aspect de banalité ; d'abord il regarda Markheim en souriant, puis il dit, sur un ton de simple politesse :

— Vous cherchez après l'argent, je suppose ?

Markheim ne répondit pas.

— Je dois vous prévenir que la servante a quitté son amoureux plus tôt que d'habitude et qu'elle sera ici bientôt. Si M Markheim est découvert dans cette maison, je n'ai pas besoin de lui en décrire les conséquences.

— Vous me connaissez ? s'écria le meurtrier.

Le visiteur sourit.

— Vous êtes depuis longtemps mon favori, et j'ai attendu longtemps l'occasion de vous venir en aide.

— Qui êtes-vous ? le diable ?

— Qui je puis être n'a rien à voir avec le service que je me propose de vous rendre.

— Mais si, s'écria Markheim, mais si ! Être aidé par vous ? Non, jamais ; pas par vous ! Vous ne me connaissez pas encore ; grâce à Dieu, vous ne me connaissez pas !

— Je vous connais, répondit le visiteur, avec une sorte d'aimable sévérité, ou plutôt de fermeté. Je vous connais jusqu'au fond de l'âme.

— Me connaître ! Qui le peut ? Ma vie n'est qu'un travestissement et une dérision de moi-même. J'ai vécu pour mentir à ma nature. Tous les hommes en sont là ; tous les hommes sont meilleurs que ce déguisement qui les étouffe. Vous les voyez tous emportés par l'existence, comme celui que des bravi ont saisi et bâillonné dans un manteau. S'ils avaient leur direction propre, si vous pouviez voir leurs visages, ils seraient complètement différents, ils s'auréoleraient en héros et en saints ! Je suis pire que beaucoup ; mon moi est plus caché ; ce qui m'excuse est connu de moi seul et de Dieu. Mais, si j'en avais l'occasion, je me dévoilerais.

— À moi ?

— À vous avant tout. Je pensais que vous étiez intelligent. Je pensais — puisque vous existez — que vous vous montreriez un déchiffreur de cœurs. Et cependant vous vous proposez de me juger par mes actions ! Pensez-y : mes actions ! J'étais né et j'ai vécu sur une terre de géants ; des géants m'ont tiré par les poignets depuis que je suis né de ma mère, les géants des circonstances. Et vous me jugeriez par mes actions ! Mais ne pouvez-vous pas regarder à l'intérieur ? Ne pouvez-vous pas comprendre que le mal m'est haïssable ? Ne pouvez-vous pas voir au fond de moi le texte de la conscience, jamais biffé par nul sophisme, bien

que toujours négligé ? Ne pouvez-vous pas me connaître pour cette chose qui doit être aussi commune que l'humanité : le pécheur involontaire ?

— Tout ceci est exprimé avec beaucoup de sentiment, mais cela ne me regarde pas. Ces subtilités ne sont pas de mon ressort et peu m'importe quelle impulsion peut vous avoir mis en route, pourvu que vous soyez bien emporté dans la bonne direction. Mais le temps passe ; la servante s'attarde à regarder les visages de la foule et les tableaux des baraques ; mais cependant elle approche et, souvenez-vous-en, c'est comme si le gibet lui-même s'avançait vers vous à travers les rues de Christmas ! Vous aiderai-je, moi qui sais tout ? Vous dirai-je où trouver l'argent ?

— À quel prix ?

— Je vous offre ce service comme cadeau de Christmas.

Markheim ne put s'empêcher de sourire avec une espèce de triomphe amer.

— Non, dit-il, je n'accepte rien de vous : si je mourais de soif et que votre main tendît la cruche à mes lèvres, je trouverais le courage de refuser. Je suis peut-être crédule, mais je ne ferai rien pour m'abandonner au mal.

— Je n'ai pas d'objection contre le repentir au lit de mort, remarqua le visiteur.

— Parce que vous ne croyez pas à son efficacité !

— Je ne dis pas cela, mais je vois ces choses sous un aspect différent, et lorsque la vie est achevée elle perd tout intérêt pour moi. L'homme a vécu pour me servir, pour lancer de sombres re-

gards sous couleur de religion, ou pour semer de l'ivraie dans le champ de blé, comme vous faites, avec une faiblesse complaisante au désir. Puis, lorsqu'il arrive si près de sa délivrance, il ne peut rien faire d'autre que se repentir, mourir en souriant, et ainsi induire en confiance et en espoir les plus timorés de mes fidèles survivants. Je ne suis pas un si méchant maître. Essayez-moi. Acceptez mon secours. Complaisez-vous dans la vie comme vous avez fait jusqu'ici ; amusez-vous plus largement, étalez vos coudes sur la table ; et quand la nuit commencera à tomber et les rideaux à se tirer, je vous le dis pour votre plus grand réconfort, vous trouverez très facile de vous réconcilier avec votre conscience et de faire votre paix avec Dieu. J'arrive juste maintenant d'un tel lit de mort, et la chambre était pleine de gens sincèrement affligés, écoutant les derniers mots de l'homme ; et lorsque je regardai son visage, qui avait été dur comme un caillou contre la pitié, je le trouvai souriant d'espoir.

— Alors donc, vous me supposez une créature de cette espèce ? demanda Markheim. Pensez-vous que je n'aie pas de plus généreuses aspirations que pécher, pécher encore et toujours et, à la fin, me faufiler au ciel ? Le cœur me lève à cette pensée. Est-ce donc là votre expérience de l'humanité, ou est-ce parce que vous me trouvez avec les mains rouges que vous présumez une telle bassesse ? et ce crime de meurtre est-il en effet assez impie pour dessécher les sources mêmes du bien ?

— Le meurtre ne forme pas pour moi une catégorie spéciale, répondit l'autre. Tous les péchés sont des meurtres, de même que toute vie est guerre. Je conçois votre race comme des marins mourant de faim sur un radeau, qui arrachent les croûtes des mains de l'affamé et se nourrissent les uns des autres. Je suis les

péchés depuis le moment de leur exécution ; je trouve qu'en tout cela la dernière conséquence est la mort ; et à mes yeux, la jolie fille qui contrarie sa mère sur une question de bal ne se souille pas moins de sang humain qu'un meurtrier tel que vous. J'ai dit que je suivais les péchés ; je suis les vertus aussi ; elles n'en diffèrent pas de l'épaisseur d'un ongle, ils sont l'un et l'autre des glaives pour l'ange ravisseur de la Mort. Le Mal, pour lequel je vis, ne consiste pas dans l'action, mais dans le caractère. L'homme mauvais m'est cher, non l'acte mauvais, dont les fruits, si nous pouvions les suivre assez loin au long de la cascade des âges, pourraient se trouver encore plus heureux que ceux des plus rares vertus. Et ce n'est pas parce que vous avez tué un marchand, mais parce que vous êtes Markheim, que je vous offre de favoriser votre évasion.

— Je vais vous ouvrir mon cœur, répondit Markheim. Ce crime devant lequel vous me surprenez est mon dernier. En l'accomplissant, j'ai appris plusieurs choses : lui-même est une leçon, une terrible leçon. Jusqu'ici, j'ai été conduit malgré ma révolte à faire ce que je ne voulais pas ; j'étais un esclave mené sous le fouet de la pauvreté. Il y a des vertus robustes qui peuvent résister à ces tentations ; la mienne n'était pas de ce genre : j'avais soif de plaisir. Mais aujourd'hui, et par ce crime, je récolte à la fois un avertissement et la richesse : à la fois le pouvoir et une nouvelle résolution d'être moi-même. Je deviens en toutes choses un acteur libre dans le monde ; je me vois désormais entièrement changé, je vois dans ces mains les agents du bien, et ce cœur est en paix. Quelque chose revient en moi du passé ; quelque chose de ce que j'ai rêvé les soirs de dimanche au son des orgues de l'église, de ce que je pressentais en versant des larmes sur de nobles livres, ou en causant avec ma mère alors que j'étais un en-

fant innocent. Là se trouve ma vie ; j'ai erré des années, mais je revois maintenant la cité qui m'est destinée.

— Vous allez jouer cet argent à la Bourse, je crois ? remarqua le visiteur ; et c'est là, si je ne me trompe, que vous avez déjà perdu plusieurs milliers de livres ?

— Oui, mais cette fois, l'opération est sûre.

— Cette fois encore vous perdrez, repartit le visiteur avec tranquillité.

— Oui, mais je mets de côté la moitié !

— Vous la perdrez aussi !

La sueur perla sur le front de Markheim.

— Eh bien alors, qu'importe ? exclama-t-il. Mettons qu'elle soit perdue, mettons que je sois plongé de nouveau dans la pauvreté, est-ce qu'une portion de moi-même, et la pire, continuera jusqu'au bout à opprimer la meilleure ? Le mal et le bien circulent violemment en moi et m'appellent chacun après soi. Je n'aime pas une chose, je les aime toutes. Je puis concevoir des hauts faits, des renoncements, des martyres ; et j'ai beau être tombé jusqu'à un crime tel que ce meurtre, la pitié n'en est pas plus étrangère à mes pensées. J'ai pitié des pauvres ; qui connaît mieux que moi leurs épreuves ? J'ai pitié d'eux et je les secours ; j'estime l'amour, j'aime les joies honnêtes ; il n'est chose bonne ou vraie sur terre que je n'aime de tout mon cœur. Et mes vices doivent-ils seuls diriger ma vie, et mes vertus demeurer sans effet, comme un passif rebut de l'esprit ? Non pas : le bien aussi est une source d'actions.

Mais le visiteur leva le doigt.

— Depuis trente-six ans que vous êtes au monde, à travers bien des changements de fortune et des variations d'humeur, j'ai observé votre chute graduelle. Il y a quinze ans, vous auriez reculé devant un vol. Il y a trois ans, vous auriez pâli à l'idée du meurtre. Est-il un crime, est-il une cruauté ou une bassesse devant quoi vous reculerez encore ? Dans cinq ans d'ici, je vous prendrai sur le fait ! Plus bas, toujours plus bas, voilà notre vie ; rien que la mort ne peut vous arrêter.

— C'est vrai, dit âprement Markheim, j'ai à un certain degré consenti au mal. Mais il en est ainsi pour tous : les saints mêmes, par le simple fait de vivre, deviennent moins scrupuleux et prennent le ton de leur entourage.

— Je vous poserai une simple question, dit l'autre ; et selon votre réponse je tirerai votre horoscope moral. Vous vous êtes relâché sur beaucoup de points ; peut-être avez-vous bien fait ; et, en somme, il en est ainsi pour chacun. Mais ceci admis, êtes-vous en quelque chose particulière, si minime qu'elle soit, plus difficile à contenter sur votre propre conduite, ou est-ce en tout que vous avez lâché les rênes ?

— En quelque chose ? répéta Markheim, avec une attention anxieuse. Non, ajouta-t-il avec désespoir, en aucune ! Je me suis abaissé en tout !

— Alors, contentez-vous de ce que vous êtes, car vous ne changerez jamais, et votre destin est irrévocablement écrit.

Markheim demeura longtemps silencieux et ce fut le visiteur qui le premier rompit le silence.

— Puisqu'il en est ainsi, vous montrerai-je l'argent ?

— Et la grâce ?

— N'en avez-vous pas essayé ? Il y a deux ou trois ans, ne vous ai-je pas vu sur la plate-forme des meetings religieux, et votre voix n'était-elle pas la plus forte à chanter les hymnes ?

— C'est vrai, et je vois clairement ce qui me reste en fait de devoir. Je vous remercie du fond du cœur pour ces leçons ; mes yeux sont ouverts et je me tiens enfin pour ce que je suis.

Àce moment, la note stridente de la sonnette de la porte résonna dans la maison ; et le visiteur, comme si c'était là un signal concerté qu'il attendait, changea aussitôt d'allures.

— La servante ! s'écria-t-il. Elle est de retour, comme je vous en avais prévenu, et vous êtes maintenant dans une passe plus difficile. Son maître, devrez-vous dire, est malade ; vous la ferez entrer, avec une contenance assurée, mais un peu grave, pas de sourires, pas d'empressement, et je vous promets le succès ! Une fois la fille dedans, et la porte fermée, la même dextérité qui vous a déjà délivré du marchand débarrassera votre chemin de ce dernier danger. Ensuite, vous aurez la soirée entière — toute la nuit, s'il le faut — pour rafler les trésors de la maison et vous mettre en sûreté. C'est le secours qui vous arrive sous le masque du danger. Debout ! debout, ami ! votre vie ébranle l'escalier : debout, et agissez !

Markheim regarda fermement son conseiller.

— Si je dois être condamné pour de mauvaises actions, dit-il, il y a encore une porte ouverte sur la liberté : je puis abandonner l'action. Si ma vie est une mauvaise chose, je puis la quitter. Bien

que je sois, comme vous le dites avec justesse, aux ordres de la moindre tentation, je puis encore, par un geste décisif, me mettre hors de toutes leurs atteintes. Mon amour du bien est condamné à la stérilité, c'est possible, et tant pis ! Mais j'ai encore ma haine du mal ; et d'elle, à votre mortification, vous verrez que je puis tirer à la fois énergie et courage.

Les traits du visiteur subirent un merveilleux changement : ils s'illuminèrent et s'adoucirent d'un tendre triomphe et, tout en s'illuminant, s'effacèrent et disparurent. Mais Markheim ne s'arrêta pas à suivre ou comprendre la transformation. Il ouvrit la porte et descendit très lentement, en réfléchissant. Son passé lui revint, lucide, il le comprit tel qu'il était, affreux et désordonné comme un songe, une mêlée de hasard, une scène de défaite. La vie, qu'il revoyait ainsi, ne le tenta plus davantage ; mais de l'autre côté il aperçut un havre tranquille pour sa barque. Il s'arrêta dans le corridor et regarda dans la boutique où la bougie brûlait encore auprès du cadavre. La scène était étrangement silencieuse. Les souvenirs ondoyaient dans son esprit tandis qu'il demeurait en contemplation. Puis la sonnette fit retentir de nouveau un appel impatient.

Il eut une sorte de sourire en recevant la servante sur le seuil.

— Vous ferez bien d'aller chercher la police, dit-il : j'ai tué votre maître.

Janet la Revenante

Le Révérend Murdoch Soulis était depuis longtemps desservant de la paroisse de Balweary, dans la marécageuse vallée de la Dule. Ce vieillard à la mine sévère et glaciale, craint de ses auditeurs, passait les dernières années de sa vie, sans parent ni serviteur ni la moindre société humaine, dans le petit presbytère isolé que dominait le rocher de la Femme-Pendue. Malgré la rigidité de fer de ses traits, il avait l'œil hagard, effarouché, fuyant. Au cours de ses admonitions privées, lorsqu'il évoquait l'avenir du pécheur impénitent, on eût dit que son regard découvrait, au delà des orages du temps, les épouvantements de l'éternité. La jeunesse qu'il préparait à la sainte communion était redoutablement affectée par ses discours. Il avait composé un sermon sur ce texte de la première épître de saint Pierre, verset 8 : « Le démon est un lion rugissant » pour le dimanche qui suit le 7 août, et ne manquait pas de s'y surpasser grâce à la nature effrayante du sujet et à la terreur que répandait son attitude en chaire. Les enfants étaient pris de crises de nerfs et les vieux, plus auguraux que de coutume, débordaient, toute cette journée-là, des allusions qui faisaient ricaner Hamlet. Quant au presbytère, proche de la Dule, sous de grands arbres, dominé d'un côté par la Femme-Pendue, et ayant vue de l'autre sur des collines froides et marécageuses, — il avait commencé, très tôt sous le ministère de M. Soulis, d'être évité dès la brune par ceux qui se targuaient d'une certaine prudence, et les charretiers attablés au cabaret branlaient la tête à l'idée de passer trop tardivement dans ce sinistre voisinage. Pour être plus précis, cette terreur émanait surtout d'un point particulier. Le presbytère se trouvait situé entre la grand'route et la Dule, avec un pignon de chaque côté ; le derrière regardait la ville

de Balweary, distante d'un demi-mille à peu près ; devant, un jardin en friche clôturé d'épine occupait le terrain compris entre la rivière et la route. La maison avait deux étages qui comprenaient chacun deux vastes pièces. Elle ne donnait pas directement sur le jardin, mais sur un sentier surélevé, une sorte de digue aboutissant à la route d'une part, et se perdant de l'autre sous les saules et les bouleaux élevés qui bordaient le courant. C'était ce bout de digue qui jouissait d'une si déplorable réputation chez les jeunes paroissiens de Balweary. Le ministre s'y promenait souvent après le crépuscule, poussant parfois des plaintes inarticulées dont il entrecoupait ses prières ; et lorsqu'il était absent, et la porte du presbytère fermée à clef, les plus hardis d'entre les écoliers s'aventuraient, le cœur battant, à « suivre leur capitaine » sur ce chemin légendaire.

Qu'une telle atmosphère de terreur environnât ainsi un homme de Dieu d'un caractère et d'une orthodoxie sans tache, était une cause fréquente d'étonnement et un sujet de questions pour les rares étrangers que le hasard ou leurs affaires amenaient dans ce pays perdu. Mais dans la paroisse même, beaucoup ignoraient les singuliers événements qui avaient marqué la première année du ministère de M. Soulis ; et, des mieux informés, les uns étaient réservés par nature, les autres évitaient ce sujet de conversation. À de rares intervalles seulement, l'un des plus anciens prenait courage après son troisième petit verre et racontait l'origine des allures étranges et de la vie solitaire du ministre.

Il y a cinquante ans, lors de son arrivée à Balweary, M. Soulis était encore un jeune homme — un blanc-bec, disaient les gens — plein de la sagesse des livres et s'exprimant avec emphase, mais, comme il était naturel chez un aussi jeune homme, sans la

moindre expérience en matière de religion. La jeunesse était grandement séduite par ses talents et son éloquence, mais les vieux, les gens sérieux et graves, hommes et femmes, étaient presque tentés de prier, et pour ce jeune homme qui s'en faisait accroire, et pour la paroisse, si mal partagée. C'était avant l'époque des « modérés » — le diantre soit d'eux ; mais les bonnes choses sont comme les mauvaises, les unes et les autres viennent petit à petit, une bouchée à la fois ; et il y avait même alors des gens pour dire que le Seigneur avait abandonné à leurs lumières des professeurs de l'université, et que ceux qui allaient étudier sous eux auraient beaucoup mieux fait de rester assis dans un trou à tourbe, comme les « abstentionnistes », lors de la persécution, avec une bible sous le bras et la prière dans le cœur. En tout cas, il n'y avait pas de doute, M. Soulis était resté trop longtemps au collège. Il se préoccupait d'un tas de choses en dehors des seules nécessaires. Il avait apporté un tas de livres, — plus qu'on n'en vit jamais avant lui dans ce presbytère, et ils donnèrent un mal du diable au portefaix. C'étaient des livres de théologie, bien sûr, ou soi-disant tels ; mais les gens sérieux étaient d'avis qu'on n'en avait pas besoin d'autant, alors que la vraie Parole de Dieu tiendrait dans la poche. Puis il restait assis la moitié de la journée et de la nuit, ce qui n'était guère convenable, — à écrire, pas moins ; et d'abord on avait eu peur qu'il ne lût ses sermons ; mais ensuite on apprit qu'il écrivait un livre, ce qui n'était sûrement pas approprié à son âge et à son peu d'expérience.

En tout cas il eut le désir de prendre une vieille femme pour tenir son presbytère et préparer ses repas. On lui recommanda une vieille boiteuse — qui s'appelait Janet Mac Clour — et il lui fallut se décider. Beaucoup le mirent en garde contre cet avis, car Janet était plus que suspecte aux meilleures gens de Balweary.

Longtemps auparavant, elle avait eu un bébé d'un militaire ; elle ne s'était pas approchée de la Sainte-Table depuis au moins trente ans ; et des gamins l'avaient vue qui marmottait toute seule sur le Key Loan, au crépuscule, temps et lieu fort incongrus pour une femme craignant Dieu. Quoi qu'il en soit, c'était le laird lui-même qui avait le premier parlé de Janet au ministre ; et à cette époque celui-ci aurait fait beaucoup pour complaire au laird. Quand on vint lui raconter que Janet s'était vouée au diable, il traita la chose de superstition ; et quand on lui cita la Bible et la sibylle d'Endor, il répliqua que ces temps étaient passés et que le diable avait heureusement beaucoup perdu de son pouvoir.

Eh bien, quand on sut dans le village que Janet allait entrer comme servante chez le ministre, les gens s'en prirent à lui et à elle ensemble ; et quelques bonnes femmes n'eurent rien de plus pressé que d'aller attendre la boiteuse devant sa porte et de lui rappeler tout ce que l'on savait contre elle, depuis l'enfant du militaire jusqu'à son aventure avec John Tamson. Elle ne parlait guère, d'habitude ; les gens la laissaient passer son chemin, et elle le leur, sans bonjour ni bonsoir ; mais lorsqu'elle s'y mettait, elle avait une langue à damer le pion au meunier. Elle monta donc sur ses ergots, et il n'y eut pas un vieux cancan dans tout Balweary qu'elle ne déterrât ce jour-là ; et pour une chose qu'on lui disait, elle en répondait deux. À la fin, les bonnes femmes se fâchèrent et, sautant sur elle, lui arrachèrent ses jupes et l'entraînèrent pour la jeter dans la Dule en aval du village, afin de voir si elle était sorcière ou non, si elle surnageait ou irait au fond. La garce hurlait, à l'entendre de la Femme-Pendue, et elle se débattait comme dix : maintes bonnes femmes portèrent les marques de ses griffes durant plusieurs jours ; mais voilà qu'au beau mi-

lieu de ce grabuge arrive (pour ses péchés) rien moins que le nouveau ministre.

— Femmes, dit-il (et il avait une voix imposante), je vous adjure au nom du Seigneur de la laisser aller.

Janet courut à lui (elle était folle de terreur) et s'agrippa à lui, le priant, pour l'amour du Christ, de la sauver des commères ; et celles-ci, de leur côté, racontèrent au révérend tout ce qu'elles savaient, et voire davantage.

— Femme, dit-il, est-ce vrai ?

— Comme le Seigneur me voit, comme le Seigneur m'a créée, pas un seul mot ! À part l'enfant, j'ai été toute ma vie une femme rangée.

— Voulez-vous, dit M Soulis, au nom de Dieu et devant moi, Son très indigne ministre, renoncer au démon et à ses œuvres ?

Eh bien, il paraît que, lorsqu'il lui demanda cela, elle fit une grimace effroyable et qu'on entendit ses dents s'entre-choquer. Mais elle n'avait pas le choix ; elle leva donc la main et renonça au démon.

— Et maintenant, dit M Soulis aux bonnes femmes, rentrez chez vous, les unes et les autres, et priez Dieu qu'Il vous pardonne.

Et offrant son bras à Janet, bien qu'elle n'eût guère sur elle que sa chemise, il l'emmena à travers le village jusqu'à sa porte, comme une noble lady ; mais elle criait et riait, que c'en était un scandale.

Ce soir-là, beaucoup de gens sérieux restèrent tard à dire leurs prières ; mais le lendemain, une telle panique se répandit dans Balweary que les enfants se cachaient et que même les hommes ne passaient pas le seuil de leurs portes. Car Janet (Janet, ou son fantôme) descendit la rue d'un bout à l'autre, — et elle avait son cou tordu et sa tête toute d'un côté, comme celle d'un pendu, et sur son visage une grimace de déterré. Peu à peu on s'y habitua, et même on lui demanda ce qui lui était arrivé ; mais à partir de ce jour elle cessa de parler comme une chrétienne elle se contentait de faire cliquer ses dents comme une paire de ciseaux ; et à partir de ce jour le nom de Dieu ne passa plus jamais ses lèvres. Parfois elle tâchait de le prononcer, mais sans y parvenir. Les mieux renseignés étaient les moins bavards ; et ils ne donnèrent jamais à cet être le nom de Janet Mac Clour ; car l'ancienne Janet, à les entendre, était à présent au fin fond de l'enfer. Mais il fut impossible de convaincre le ministre ; il prêchait sans cesse sur la cruauté de celles qui avaient donné à sa servante une attaque de paralysie ; il réprimandait les gamins qui la poursuivaient ; et il l'avait du reste prise chez lui dès le premier soir, et il habitait avec elle sous la Femme-Pendue.

Or, le temps passa ; et les plus légers commencèrent à faire bon marché de cette sombre histoire. Le ministre avait bonne réputation ; il restait tard à écrire, on voyait sa chandelle briller, du côté de la Dule, jusque passé minuit ; et il avait l'air satisfait et alerte comme devant, bien que chacun pût s'apercevoir qu'il dépérissait. Quant à Janet, elle allait et venait ; si elle ne parlait guère autrefois, il était naturel qu'elle parlât désormais encore moins ; elle ne s'occupait de personne ; mais sa mine était si étrange que personne ne se serait compromis avec elle, pour toutes les terres de Balweary.

Vers la fin de juillet, il y eut des chaleurs comme on n'en avait jamais vu dans le pays : un temps lourd, brûlant, sans un souffle ; les troupeaux n'arrivaient plus à monter la Colline-Noire, les enfants étaient trop las pour jouer ; et avec cela, il faisait orageux, des coups de vent chauds balayaient les vallées et amenaient des bribes d'averses qui ne rafraîchissaient pas. On croyait toujours que l'orage éclaterait le lendemain ; mais le lendemain arrivait, et le surlendemain, et c'était toujours le même temps absurde, accablant les hommes et le bétail. De tous les habitants du pays, aucun ne souffrait comme M Soulis ; il ne pouvait plus dormir ni manger, disait-il ; et lorsqu'il n'était pas à écrire son sempiternel bouquin, il errait par les routes comme un possédé, aux heures où tout le monde était trop heureux de se tenir au frais dans les maisons.

Entre la Femme-Pendue et la Colline-Noire, il y a un bout de terrain, enclos par une grille de fer ; il paraît que ce fut jadis le cimetière de Balweary, consacré par les papistes avant que la vraie lumière brillât sur le royaume. M Soulis aimait beaucoup cet endroit, pour s'y asseoir et méditer ses sermons. Eh bien, un jour, en arrivant à l'extrémité ouest de la Colline-Noire, il vit d'abord deux, puis trois, puis sept corneilles qui s'élevaient en tournoyant au-dessus de l'ancien cimetière. Elles volaient lourdement et croassaient dans le ciel. M Soulis comprit que quelque chose d'insolite les avait effrayées. Il n'était pas poltron et il alla droit son chemin ; et que trouva-t-il ? un homme, ou la semblance d'un homme, assis à l'intérieur sur une tombe. Cet homme était de haute stature et noir comme l'enfer, avec des yeux étranges. M Soulis avait entendu parler d'hommes noirs, bien souvent ; mais cet homme noir-ci avait quelque chose de louche qui le

troublait. Malgré la chaleur, il sentit comme un frisson le glacer jusqu'aux moelles. Néanmoins, il parla, et dit :

— Mon ami, êtes-vous un étranger au pays ?

L'homme noir ne répondit pas ; il se leva et s'en alla vers l'autre bout de l'enclos, mais en regardant toujours le ministre ; et le ministre s'arrêta, le regardant aussi. Finalement, l'homme noir sortit du cimetière et prit sa course vers les bois. Alors M Soulis, sans savoir pourquoi, courut après lui ; mais il était éreinté par sa promenade et par le temps brûlant et malsain. Il eut beau courir, ce fut tout juste s'il entrevit l'homme noir derrière les hêtres, avant d'arriver au pied de la colline ; et là il l'aperçut encore une fois qui bondissait et galopait le long de la Dule vers le presbytère.

M Soulis était mécontent de voir ce redoutable individu prendre ces libertés avec le presbytère de Balweary ; il courut plus fort et, tout trempé, longea la rivière et remonta la digue. Mais du diable s'il revit l'homme noir ! Il s'avança jusque sur la route. — Personne. Il traversa le jardin : — pas d'homme noir. À la fin, et un peu effrayé comme il n'était que juste, il entra dans la maison ; et il vit Janet Mac Clour, avec son cou tordu, qui l'accueillit avec joie. Mais en jetant les yeux sur elle, il éprouva le même frisson glacé.

— Janet, dit-il, avez-vous vu l'homme noir ?

— L'homme noir ? Dieu garde ! Vous n'êtes pas dans votre bon sens, ministre. Il n'y a pas d'homme noir à Balweary.

Mais elle ne parlait pas distinctement, rappelez-vous ; elle mâchonnait comme un cheval qui a le mors dans la bouche.

— Eh bien, dit-il, s'il n'y a pas d'homme noir à Balweary, je viens de parler à l'Accusateur-des-Frères.

Et il s'assit, comme en proie à la fièvre, et ses dents claquaient.

— Fi ! dit-elle, vous n'avez pas honte, ministre !

Et elle lui donna à boire une goutte de l'eau-de-vie qu'elle tenait en réserve.

Ensuite, M Soulis alla dans son cabinet retrouver ses bouquins. C'est une pièce allongée, sombre, d'un froid mortel en hiver, et qui n'est pas bien sèche même au cœur de l'été, car le presbytère est voisin de la rivière. Il s'assit et réfléchit à tout ce qui s'était passé depuis son arrivée à Balweary ; il se rappela son pays, le temps de son enfance, alors qu'il allait jouer sur la bruyère ; et cet homme noir aussi lui revenait à l'esprit comme le refrain d'une chanson. Et plus il songeait, plus il songeait à l'homme noir. Il voulut prier, mais les paroles ne lui venaient pas. Il essaya de travailler à son livre, mais il ne le put pas non plus. Par moments, il se figurait que l'homme noir était à son côté, et la sueur l'inondait, froide comme eau de puits. À d'autres moments, il se rappelait son enfance chrétienne et ne pensait à rien d'autre.

Pour finir, il se mit à la fenêtre et considéra la Dule. Les arbres sont très touffus et l'eau est profonde et noire devant le presbytère ; et il vit Janet, les jupes relevées, qui lessivait du linge. Elle tournait le dos au ministre, et lui, de son côté, ne faisait pas attention à ce qu'il voyait. Mais elle fit volte-face et lui montra son visage. M Soulis ressentit le même frisson glacé que la veille, et il comprit ce que disaient les gens, que la vraie Janet était morte depuis longtemps, et que celle-ci n'était qu'un fantôme revêtu de

sa froide argile. Il se recula un peu et l'examina attentivement. Elle clopinait autour de sa lessive, en ronronnant tout bas ; mais, Dieu nous éclaire, son visage était bien singulier. Parfois, elle chantait à voix haute, mais nul vivant, homme ou femme, n'aurait pu dire quelles paroles elle chantait ; et parfois elle regardait à côté d'elle, mais il n'y avait là rien qu'elle pût regarder. Il sentit sa chair se recroqueviller sur ses os ; ce qui était un avertissement du ciel. Mais M Soulis se reprocha de mal penser d'une pauvre infirme qui n'avait d'autre ami que lui ; et il dit une petite prière pour lui et pour elle, et but un peu d'eau froide — car il n'avait pas le cœur à manger — et il s'alla coucher dans le crépuscule.

C'est une nuit qu'on n'a pas oubliée, à Balweary, la nuit du 17 août 1712. Il avait fait chaud auparavant, comme je l'ai dit, mais cette nuit-là, il fit plus chaud que jamais. Le soleil s'était couché dans des nuages d'un aspect insolite : il faisait noir comme dans un four : pas une étoile, pas un souffle d'air ; on ne voyait pas le bout de son nez, et même les vieux, tout haletants, rejetaient leurs couvertures. Avec toutes ses préoccupations, il y avait peu de chances pour que M Soulis pût dormir. Il resta donc à se retourner dans son lit ; les bons draps frais le brûlaient jusqu'aux os ; par instants, il s'endormait, puis il se réveillait ; parfois il écoutait la nuit, et parfois un chien hurlant à la mort, au loin ; ou bien il croyait entendre des remuements dans son grenier ; ou bien il voyait passer des ombres dans la chambre. Il se sentait, il se jugeait malade ; et il était malade en effet, — d'une façon qu'il ne soupçonnait guère.

Àla fin, il se fit une éclaircie dans son esprit et, s'asseyant au bord du lit dans l'obscurité, il repensa une fois de plus à l'homme

noir et à Janet. Il n'aurait su bien dire comment — peut-être fut-ce parce qu'il avait froid aux pieds, — mais il entrevit soudain une relation entre les deux, et il comprit que l'un ou l'autre, sinon tous les deux, étaient des fantômes. Au même moment, dans la chambre de Janet, qui était voisine de la sienne, il se fit un remue-ménage, comme si des gens se battaient, puis un grand choc ; et puis un coup de vent assaillit les quatre coins de la maison ; et puis tout fut à nouveau muet comme la tombe.

M Soulis ne craignait ni homme ni diable. Il battit le briquet, alluma une chandelle et fut en trois pas à la porte de Janet. La porte était entr'ouverte il la poussa et entra. La chambre était aussi vaste que celle du ministre et remplie de vieux meubles cossus, car il n'avait d'autre place où les mettre. Il y avait un lit à baldaquin de tapisserie, et un beau bahut de chêne rempli des livres de théologie du ministre, qui les avait mis là à l'abri de l'humidité. Quelques effets de Janet traînaient çà et là sur le plancher ; mais de Janet, point ! M Soulis s'avança (peu de gens l'auraient suivi), regarda tout autour de lui et prêta l'oreille. Mais on n'entendait aucun bruit, ni dans le presbytère, ni dans la paroisse de Balweary, et on ne voyait rien que les ombres mouvantes projetées par la chandelle. Tout à coup, le cœur du ministre battit violemment, puis s'arrêta ; et un souffle glacé passa sur sa face. Quel affreux spectacle s'offrait aux regards de l'infortuné ! Il avait devant lui Janet, pendue à un clou contre le vieux bahut de chêne : sa tête retombait sur son épaule, ses yeux faisaient saillie, la langue lui sortait de la bouche, et ses talons étaient à deux pieds au-dessus du plancher.

— Dieu nous pardonne à tous ! songea M Soulis. La pauvre Janet est morte.

Il fit un pas vers le cadavre ; et alors son cœur lui martela les côtes. Car, par un tour de force qu'il n'appartient pas à l'homme de juger, elle était pendue à un simple clou, par un simple fil à raccommoder les bas.

C'est une terrible chose que de se trouver tout seul, de nuit, au milieu de tels prodiges des ténèbres. Mais M Soulis était fort devant le Seigneur. Il quitta la chambre, fermant la porte à double tour, derrière lui ; et, marche à marche, il descendit l'escalier. Il ne pouvait prier ni réfléchir ; il ruisselait d'une sueur froide, et il n'entendait rien que les battements précipités de son cœur. Il était resté là, peut-être une heure, ou bien deux, sans le savoir, lorsque soudain il entendit un bruit singulier à l'étage : un pas arpentait la chambre où le cadavre était pendu ; puis la porte, qu'il se rappelait fort bien avoir fermée à clef, s'ouvrit ; et le pas s'avança sur le palier, et il crut voir le cadavre se pencher sur la rampe pour le regarder du haut en bas de la cage de l'escalier.

Il reprit la chandelle (car il n'aurait osé se passer de lumière) et, le plus doucement possible, sortit du presbytère et s'en alla, jusqu'à l'extrémité de la digue. Il faisait noir comme dans un four ; la flamme de la chandelle, lorsqu'il la déposa par terre, montait aussi droite que dans une chambre ; rien ne remuait, sauf les eaux murmurant et bondissant dans le lit de la Dule, et là-bas ce pas suspect et clopinant qui descendait l'escalier, à l'intérieur du presbytère. Il le reconnaissait bien, ce pas : c'était celui de Janet ! À mesure qu'il se rapprochait, une marche après l'autre, le froid pénétrait plus profondément dans son corps. Il recommanda son âme à son Créateur :

— Ô mon Dieu, dit-il, donne-moi cette nuit la force de combattre les puissances du Mal !

Cependant, le pas enfila le couloir menant à la porte ; M Soulis entendit une main tâtonner tout du long, comme si l'effroyable créature cherchait son chemin. Les branches s'agitèrent et s'entre-choquèrent, un soupir prolongé passa sur les hauteurs, la flamme de la chandelle se rabattit ; et M Soulis eut devant lui, sur le seuil du presbytère, le corps de Janet-la-Revenante, avec sa robe de camelot et sa mante noire, la tête sur l'épaule, et le rictus sur son visage renversé — vivante, aurait-on dit, — morte, savait bien M Soulis.

C'est une chose étrange comme l'âme de l'homme est chevillée à son corps périssable ; car le ministre put voir cela sans que son cœur éclatât.

Elle s'arrêta peu de temps sur le seuil ; elle se remit en marche et s'approcha de M Soulis. Celui-ci avait rassemblé toutes les énergies de son corps, toute la vigueur de son esprit, dans ses yeux. On eût dit qu'elle allait parler, mais les mots lui firent défaut et elle fit un signe de la main gauche. Il survint un coup de vent, comme un chat qui feule ; la chandelle s'éteignit ; les branches crièrent comme des gens, — et M Soulis comprit que, dût-il vivre ou mourir, le dénoûment arrivait.

— Sorcière, enchanteuse, démone ! s'écria-t-il. Je vous adjure, par la puissance divine, de vous en aller — si vous êtes défunte, à la tombe — si vous êtes damnée, en enfer !

Et, à ce moment, le doigt même de Dieu sortit des cieux et frappa l'Horreur sur place ; le cadavre maudit de la vieille sorcière morte, depuis si longtemps tenu loin de la tombe et manœuvré par les diables, s'aplatit comme un paquet d'amadou et se réduisit en cendres sur le sol ; le tonnerre éclata, à coups re-

doublés ; puis une pluie torrentielle ; et M Soulis, passant par une brèche de la haie du jardin, se mit à courir à toutes jambes vers le village.

Le matin suivant, John Christie vit l'homme noir passer le Grand Cairn, comme sonnaient six heures ; avant huit heures, il passa devant le cabaret de Knockdow ; et peu après, Sandy Mac Lellan le vit sur la bruyère, qui descendait de Kilmackerlie. Il n'est guère douteux que ce fut lui qui demeura si longtemps dans le corps de Janet ; mais il l'avait enfin quitté ; et depuis, le diable ne nous a plus tourmentés, à Balweary.

Mais ce fut une cruelle épreuve pour le ministre ; de longs jours il garda le lit, en proie au délire ; et dorénavant, il est resté tel que vous l'avez vu.

Olalla

Àprésent, dit le docteur, mon rôle est fini et, je puis le dire avec quelque vanité, bien fini. Il ne vous reste plus qu'à vous en aller loin de cette froide et funeste cité, passer deux mois à l'air pur et sans aucun souci. Ce dernier point vous regarde. Quant au premier, je crois avoir votre affaire. La rencontre, d'ailleurs, est assez curieuse : c'est d'hier seulement que le Padre est arrivé de la campagne ; et, comme nous sommes de vieux amis, malgré nos professions opposées, il est venu me consulter sur les misères de quelqu'un de mes paroissiens.

« Cette famille était… mais vous ignorez l'Espagne et les noms mêmes de nos grands vous sont presque inconnus. Sachez donc

seulement que cette famille, jadis considérable, est tombée aujourd'hui dans le dénuement le plus complet. Elle ne possède plus rien, en dehors de la residencia et de quelques lieues de collines pelées, où une chèvre même ne trouverait pas à se nourrir. Mais la maison est une belle demeure, ancienne, et très salubrement située dans la haute montagne.

« Mon ami ne m'eut pas plus tôt débité son histoire, que je pensai à vous. Je lui dis que j'avais un officier blessé, blessé pour la bonne cause, qui avait actuellement besoin de changer d'air, et lui proposai de vous faire prendre en pension par ses amis. Aussitôt le visage du Padre s'assombrit, comme je l'avais prévu non sans malice. C'était de toute impossibilité, me dit-il. Alors, qu'ils meurent de faim ! dis-je, car je n'ai pas de sympathie pour une fierté de gueux.

« Là-dessus, nous nous séparâmes, peu satisfaits l'un de l'autre ; mais hier, à mon étonnement, le Padre revint me faire sa soumission : la difficulté, me dit-il, se trouvait, renseignements pris, moindre qu'il ne l'avait craint ; ou, en d'autres termes, ces orgueilleux avaient mis leur orgueil dans leur poche. Je conclus l'affaire et, sous réserve de votre acceptation, je vous ai retenu un appartement à la residencia. L'air de ces montagnes vous renouvellera le sang ; et la vie tranquille que vous y mènerez vaut tous les médicaments de la terre.

— Docteur, dis-je, vous avez été mon bon ange en tout et votre conseil est un ordre. Mais dites-moi, s'il vous plaît, quelque chose de cette famille dans laquelle je vais demeurer.

— J'y arrive, répondit mon ami ; d'autant qu'il y a là une difficulté. Ces gueux sont, comme je vous l'ai dit, de très haute des-

cendance et gonflés de la plus chimérique vanité : ils ont vécu depuis plusieurs générations dans un isolement croissant, évitant aussi bien les riches, devenus trop hauts pour eux, que les pauvres, qu'ils s'obstinaient à regarder comme trop bas ; et même aujourd'hui que la pauvreté les force d'ouvrir leur porte à un hôte, ils ne peuvent s'empêcher d'y mettre une condition fort malgracieuse. Il vous faut, disent-ils, rester un étranger : ils seront à votre service, mais ils rejettent d'avance toute idée de la moindre intimité.

Je ne nierai pas que je fus piqué, et peut-être ce sentiment vint-il renforcer mon désir d'aller là-bas, car je me croyais capable de faire tomber cette barrière, si je le désirais.

— Une condition de ce genre, dis-je, n'a rien d'offensant ; et même, je sympathise avec le sentiment qui l'inspira.

— Il est vrai qu'ils ne vous ont jamais vu, répliqua poliment le docteur ; et s'ils savaient que vous êtes l'homme le plus digne et le plus aimable qui vint jamais d'Angleterre (où, dit-on, les hommes dignes abondent, à la différence des hommes aimables), ils vous accueilleraient sans doute de meilleure grâce. Mais puisque vous prenez la chose si bien, peu importe. À moi, en tout cas, cela me semble impoli. Mais c'est vous qui y gagnerez. La famille vous tentera peu. Une mère, un fils et une fille : une vieille femme que l'on dit à moitié folle, un rustaud, et une jeune fille de la campagne, très estimée de son confesseur et par conséquent (le médecin ricana) selon toute probabilité, simple. Il n'y a pas là grand'chose pour monter l'imagination d'un brillant officier.

— Et pourtant, vous dites qu'ils sont de haute naissance, objectai-je.

— Quant à cela, il faut distinguer. La mère l'est, mais pas les enfants. La mère était le dernier représentant d'une race princière, dégénérée à la fois en esprit et en fortune. Son père était non seulement pauvre, mais fou ; et, jusqu'à sa mort, sa fille courut la débauche aux environs de la residencia. Alors, comme la plus grande partie de la fortune avait disparu avec lui et que la famille était entièrement éteinte, la fille se dérangea plus que jamais, jusqu'à ce qu'enfin elle épousa, Dieu sait qui, un muletier disent les uns, un contrebandier selon d'autres ; certains disent qu'il n'y eut pas de mariage du tout et que Felipe et Olalla sont bâtards. Cette union, telle qu'elle soit, fut tragiquement rompue voici quelques années ; mais ils vivent dans un tel isolement, et il régnait à cette époque un tel désordre dans le pays, que la manière exacte dont mourut l'homme est connue du prêtre seul… et encore !

— Je commence à croire que je verrai des choses bizarres.

— À votre place, je ne me ferais pas de romans ; vous ne trouverez, j'en ai peur, qu'une réalité fort vulgaire et laide. Ce Felipe, par exemple, je l'ai vu. Et qu'en puis-je dire ? Il est très rustique, très rusé, très fruste, et je le qualifierais presque d'innocent. Les autres sont probablement assortis. Non non, senor comandante, c'est dans les grands spectacles de nos montagnes que vous devez chercher une société convenable ; et celle-là, du moins, si vous êtes quelque peu amoureux des œuvres de la nature, je vous promets que vous n'en serez pas déçu.

Le lendemain, Felipe vint me chercher dans une grossière charrette traînée par une mule ; et, un peu avant le coup de midi, après avoir dit adieu au docteur, à l'aubergiste et à quelques bonnes âmes qui m'avaient témoigné de l'amitié durant ma mala-

die, nous sortîmes de la ville par la porte de l'est et commençâmes à nous élever dans la Sierra. J'étais resté longtemps prisonnier, après qu'on m'eut laissé pour mort lors de la perte du convoi, et la seule odeur de la terre me fit sourire. Le pays que nous traversions était sauvage et rocheux, en partie couvert de bois incultes, ici de chênes-lièges, là de grands châtaigniers d'Espagne, et fréquemment coupé par les lits de torrents de montagne. Le soleil brillait, le vent bruissait joyeusement ; nous avions fait plusieurs milles, et la ville n'apparaissait plus derrière nous que comme un insignifiant monticule au milieu de la plaine, lorsque mon attention se fixa peu à peu sur mon compagnon de route.

Au premier coup d'œil, on ne voyait en lui qu'un garçon de la campagne, chétif, un peu lourdaud, tel que me l'avait dépeint le docteur, fort prompt et actif, mais dénué de toute culture ; et cette première impression était définitive chez la plupart des observateurs. Ce qui me frappa bientôt fut sa causerie familière, dont le babil contrastait singulièrement avec les conditions auxquelles on me recevait ; et sa prononciation défectueuse aussi bien que son incohérent sautillement d'un sujet à l'autre, le rendaient très difficile à suivre sans un effort d'esprit.

Àla vérité, j'avais déjà causé avec des gens de la même constitution mentale, qui semblaient vivre, comme lui, par les sens, et que l'objet visuel du moment saisissait et accaparait, sans qu'ils fussent capables d'en libérer leur esprit. Sa conversation, à laquelle je prêtais une oreille distraite, m'apparut de l'espèce propre aux voituriers, qui passent le meilleur de leur existence dans un grand vide intellectuel, à voir défiler les aspects d'un

pays familier. Mais ce n'était pas le cas de Felipe : il m'avoua spontanément qu'il était casanier :

— Je voudrais être arrivé, disait-il ; puis, apercevant un arbre au long de la route, il s'interrompit pour me conter qu'il avait une fois vu un corbeau dans ses branches.

— Un corbeau ? répétai-je, frappé par la niaiserie de la remarque, et croyant avoir mal entendu.

Mais il était déjà occupé d'une nouvelle idée ; écoutant avec une attention profonde, la tête penchée, les traits plissés, il me frappa rudement pour me faire tenir tranquille. Puis il sourit et hocha la tête.

— Qu'est-ce que vous écoutiez ? demandai-je.

— Oh, tout va bien, dit-il ; et il se mit à encourager sa mule par des cris que répercutèrent sauvagement les parois de la montagne.

Je l'examinai avec plus d'attention. Il était supérieurement bâti, léger, agile et vigoureux. Il avait de beaux traits ; ses yeux jaunes étaient très grands, quoique peut-être assez peu expressifs ; à tout prendre, c'était un garçon d'aspect agréable et je ne lui voyais d'autre défaut que d'être de teint sombre, et trop velu : deux traits caractéristiques qui me déplaisaient.

Ce qui m'intriguait, tout en m'attirant, c'était son esprit. L'expression du docteur — un innocent — me revint ; et je me demandais si c'était bien, après tout, le vrai qualificatif, lorsque le chemin se mit à dévaler le ravin encaissé et dénudé d'un torrent.

Les eaux grondaient tumultueusement au fond, et le bruit, le léger embrun, les bouffées de vent qui accompagnaient leur descente, emplissaient la gorge. Le spectacle était à coup sûr impressionnant ; mais la route était sur ce parcours protégée par un parapet ; la mule avançait d'un pas ferme ; et je m'étonnais de voir le visage de mon compagnon blême de terreur.

La voix de ces eaux sauvages était inconstante, s'abaissant parfois comme prise de lassitude, parfois redoublant de brutalités ; on eût dit que des crues passagères gonflaient leur volume et les emportaient au long des gorges, rugissant et tonnant contre les parois qui les encageaient ; et je vis que c'était spécialement à chacun de ces paroxysmes de la clameur que mon cocher frissonnait et pâlissait. Il me revint à l'esprit quelque chose des superstitions écossaises et des « esprits » de rivière ; je me demandai si par hasard cette contrée de l'Espagne en connaissait d'analogues ; et, me tournant vers Felipe, je cherchai à le sonder.

— Qu'y a-t-il, demandai-je.

— Oh ! j'ai peur.

— De quoi avez-vous peur ? Cet endroit paraît le plus sûr de cette route si périlleuse.

— Cela fait du bruit ! dit-il avec une ingénuité d'effroi qui dissipa mes doutes.

Le garçon n'était qu'un enfant, du côté de l'intelligence ; son esprit était comme son corps, actif et prompt, mais arrêté dans son développement. Je le considérai dès lors avec une sorte de pitié et j'écoutai, d'abord avec indulgence, puis avec presque du plaisir, son babil incohérent.

Vers quatre heures de l'après-midi, nous avions franchi la crête des montagnes et, disant adieu au soleil déjà bas, nous commençâmes à descendre l'autre versant, côtoyant des précipices et cheminant à l'ombre de bois ténébreux. De toutes parts s'élevait la voix des eaux ruisselantes, non plus rassemblées et farouches comme dans les gorges du torrent, mais dispersant de ravin en ravin leur joyeuse musique.

Les esprits de mon conducteur s'apaisèrent également et il se mit à chanter d'une haute voix de fausset, et avec un sens musical étrangement fruste, sans jamais s'attacher à une mélodie ni à un ton, mais s'en écartant à tout coup. L'effet produit, pourtant, était naturel et agréable, comme d'un chant d'oiseau. À mesure que l'obscurité s'accroissait, je tombais de plus en plus sous le charme de ce ramage naïf, qui décevait sans cesse mon attente d'un air articulé. Lorsqu'à la fin je lui demandai ce qu'il chantait.

— Oh, répondit-il, je chante, simplement.

J'étais surtout séduit par l'habitude qu'il avait de répéter invariablement la même note à de brefs intervalles ; ce n'était pas aussi monotone qu'on pourrait le croire ou, du moins, pas aussi désagréable ; et cela semblait respirer un merveilleux contentement de tout ce qui existe, tel qu'on aime à l'imaginer dans l'attitude des arbres, ou dans le recueillement d'un étang.

Il faisait nuit noire quand nous débouchâmes sur un plateau, pour nous arrêter peu après devant une masse de noirceur plus opaque où je devinai la residencia. Mon guide, sautant à bas de la carriole, héla et siffla longtemps en vain ; à la fin, un vieux paysan surgit des ténèbres environnantes et s'avança vers nous, une chandelle à la main. À cette lumière, je distinguai un grand

porche voûté, de caractère moresque : il était fermé par des portes à clous de fer ; et, dans l'un de leurs battants, Felipe ouvrit un guichet.

Le paysan emmena la carriole vers des communs, tandis que mon guide et moi franchissions le guichet, qui fut refermé derrière nous ; à la lueur de la chandelle, nous traversâmes une cour, montâmes un escalier de pierre, puis, par un bout de galerie couverte, et de nouveaux escaliers, nous arrivâmes enfin à la porte d'une grande pièce presque vide. Cette chambre, destinée à être la mienne, était percée de trois fenêtres et tendue de peaux d'animaux sauvages. Un grand feu brûlait dans la cheminée et répandait au loin sa lueur vacillante ; tout près du foyer, on avait dressé une table pour le souper ; et un lit m'attendait à l'autre extrémité. Je fus satisfait de ces préparatifs et le dis à Felipe ; et lui, avec la même simplicité d'esprit que j'avais déjà constatée, fit chaudement écho à mes éloges.

— Une belle chambre, dit-il ; une très belle chambre. Et du feu, aussi ; le feu est bon ; il fait couler le plaisir dans vos os. Et le lit — poursuivit-il, en levant la chandelle dans sa direction — voyez quels beaux draps, comme ils sont fins, comme ils sont doux, doux !

Il passa à plusieurs reprises sa main sur leur tissu, puis laissa tomber la tête et se frotta les joues dessus avec une joie grossière qui m'irrita un peu. Je lui pris la chandelle des mains (car je craignais qu'il ne mît le feu au lit) et retournai à la table où, avisant une mesure de vin, j'en versai un verre et l'appelai pour le lui faire boire. Il se releva aussitôt, et accourut vers moi avec une vive expression d'espoir ; mais lorsqu'il vit le vin, il frissonna visiblement.

— Oh non, dit-il ; pas cela : c'est pour vous. Je l'ai en horreur.

— Très bien, Senor, dis-je. Je vais donc boire à votre santé et à la prospérité de votre maison et de votre famille… À ce propos, ajoutai-je après avoir bu, n'aurai-je pas le plaisir de déposer en personne mes salutations aux pieds de la Senora votre mère ?

Mais, à ces mots, toute puérilité disparut de son visage, et y fut remplacée par un air indescriptible de ruse et de discrétion. En même temps, il se recula de moi, comme si j'avais été une bête fauve prête à bondir, ou quelque dangereux individu armé, et, arrivé près de la porte, il me lança de ses pupilles contractées un long regard malveillant.

— Non, dit-il enfin ; et, l'instant d'après, il s'était éclipsé sans bruit hors de la chambre. J'entendis le bruit de ses pas, aussi léger que celui de la pluie, descendre l'escalier et s'évanouir, et le silence à nouveau régna dans la maison.

Lorsque j'eus soupé, je tirai la table plus près du lit et me disposai à me coucher. Mais, grâce à cette nouvelle distribution de la lumière, la vue d'un tableau, au mur, me frappa. Il représentait une femme encore jeune. À en juger par son costume et par la patine uniformément répandue sur la toile, elle devait être morte depuis longtemps ; il y avait une telle vie dans l'attitude, les yeux et les traits, que l'on pouvait s'imaginer voir dans un miroir l'image de la vie. Son visage était fin et volontaire et d'harmonieuses proportions ; une chevelure rousse mettait sur son front comme une couronne ; le regard de ses yeux, d'un brun très doré, captivait mon regard ; mais le dessin de son visage, tout parfait qu'il fût, était gâté par une expression de sensualité cruelle et malveillante.

Quelque chose à la fois dans la physionomie et dans l'attitude, quelque chose d'excessivement subtil, comme l'écho d'un écho, rappelait les traits et les allures de mon guide ; et je restai un moment surpris et péniblement attiré par l'étrangeté de cette ressemblance. Le fond charnel commun à cette race, originairement destiné à de belles dames comme celle qui me regardait à présent du haut de la toile, avait déchu à de plus vils emplois, jusqu'à porter des vêtements rustiques, s'asseoir sur un brancard et tenir les rênes d'une charrette à mule, pour amener un pensionnaire à la maison. Peut-être il subsistait un lien effectif, peut-être un grain de la chair délicate, vêtue jadis du satin et du brocart de la dame défunte, frissonnait à présent au rude contact de la bure de Felipe.

Les premiers rayons du jour tombèrent en plein sur le portrait, et, à mon réveil, mes yeux se reposèrent dessus avec une complaisance croissante. Sa beauté captivait mon cœur insidieusement, elle faisait taire mes scrupules les uns après les autres ; et j'avais beau me dire qu'aimer une telle femme équivaudrait à signer un aveu formel de déchéance, je savais trop bien que, si elle eût été en vie, je l'aurais aimée.

De jour en jour, la conscience de sa perversité et de ma faiblesse devint plus claire. Elle en arrivait à être l'héroïne de maints rêves éveillés, où ses yeux me conseillaient, et récompensaient suffisamment, des crimes. Elle jetait une ombre noire sur mon imagination ; et, lorsque j'étais dehors à l'air libre du ciel, prenant un vigoureux et salutaire exercice qui renouvelait le cours de mon sang, l'idée venait souvent me réjouir, que les sortilèges de sa beauté fussent brisés, ses lèvres à jamais muettes, son philtre, détruit. Et pourtant, il me restait comme une vague ter-

reur qu'elle ne fût pas morte en réalité, mais qu'elle revécût dans le corps de quelque descendant.

Felipe me servait mes repas dans ma chambre, et sa ressemblance avec le portrait m'obsédait. À certaines heures, elle n'existait pas ; à d'autres, lors d'un changement d'attitude ou d'un éclair d'expression, elle surgissait devant moi comme un fantôme. C'était surtout dans ses accès d'humeur que l'analogie triomphait.

Il m'aimait certainement ; il était fier de mon attention, qu'il cherchait à attirer par maint simple et puéril stratagème ; il aimait s'asseoir tout près de mon feu, à dévider son incohérent babil, ou à chanter ses étranges et interminables chansons sans paroles ; et quelquefois, il posait sa main sur mes vêtements d'une façon affectueuse et caressante, ce qui ne manquait pas de me causer un embarras dont je rougissais.

Malgré tout cela, il lui arrivait aussi d'avoir des éclats de colère sans cause et des accès de bouderie obstinée. Sur un mot de réprimande, je l'ai vu renverser le plat dont j'allais manger, et cela non pas subrepticement, mais par défi et comme pour m'éprouver. Je n'étais pas démesurément curieux, vu ma situation en un lieu étranger et parmi des gens étranges ; mais à la moindre question, il se ramassait sur lui-même, l'air menaçant. C'était alors que, pour une fraction de seconde, ce fruste gars aurait pu être le frère de la dame au tableau. Mais ces foucades étaient promptes à passer et la ressemblance s'évanouissait avec elles.

Durant ces premiers jours, je ne vis personne autre que Felipe, à moins que l'on ne compte le portrait ; et comme le garçon était évidemment faible d'esprit et avait des accès de colère, on s'éton-

nera peut-être que je supportasse avec équanimité son dangereux voisinage. Positivement, ce fut d'abord fastidieux ; mais je ne fus pas longtemps à gagner sur lui une maîtrise assez complète pour apaiser mes inquiétudes.

Voici comment cela se produisit. Il était d'un naturel paresseux, et très vagabond, et malgré cela il restait à la maison, et non seulement veillait à mes besoins, mais travaillait chaque jour dans le jardin — une sorte de petite ferme — au sud de la residencia.

Il s'y retrouvait avec le paysan que j'avais vu le soir de mon arrivée et qui habitait à l'autre bout de l'enclos, à près d'un demi-mille, une mauvaise cahute ; mais il est évident pour moi que, des deux, c'était Felipe qui en faisait le plus ; et bien que je le visse parfois jeter sa bêche et s'endormir au milieu des cultures qu'il venait de fouir, je trouvais sa constance et son énergie admirables par elles-mêmes, d'autant que j'avais pu me convaincre qu'elles étaient étrangères à son caractère et provenaient d'un effort ingrat. Mais, tout en l'admirant, je me demandais ce qui pouvait bien avoir éveillé chez un garçon d'esprit aussi obtus ce sens permanent du devoir.

Comment se soutenait-il ? Et dans quelle mesure prévalait-il sur ses instincts ? Le prêtre était possiblement son inspirateur ? Mais le prêtre vint un jour à la residencia. Du monticule sur lequel j'étais en train de dessiner, je le vis arriver et repartir au bout d'environ une heure, et tout ce temps, Felipe ne cessa de travailler au jardin, sans se déranger.

Àla fin, dans une intention peu louable, je résolus de le détourner de ses bonnes résolutions et, l'arrêtant au passage devant

la porte, lui persuadai sans peine de venir avec moi faire un tour. C'était une belle journée et les bois où je l'emmenai étaient verts et délicieux, pleins de parfums et de bourdonnements d'insectes. Il se révéla sous un nouvel aspect, se haussant à des culminations de gaieté qui m'ébahissaient et déployant dans ses gestes une énergie et une grâce qui charmaient le regard. Il bondissait, il courait autour de moi, pour le plaisir ; il restait à regarder et écouter, et semblait absorber le monde comme un cordial ; et puis, il sautait, d'un bond, dans un arbre, se suspendait aux branches et s'y balançait, à l'aise vraiment comme chez lui.

Bien qu'il me dît peu de choses, et sans grand intérêt, j'ai rarement joui d'une société plus stimulante ; le voir s'amuser m'était une fête continuelle ; l'alacrité et la précision de ses mouvements me pénétraient de joie ; et j'aurais peut-être été assez méchamment inconsidéré pour nous faire une habitude de ces promenades, si le hasard n'avait réservé à mon plaisir une fin très brutale.

Par son adresse et son agilité, le garçon avait attrapé un écureuil au haut d'un arbre. Il était alors un peu en avant de moi, mais je le vis glisser jusqu'à terre, où il se tapit en criant de plaisir comme un enfant. Son accent éveilla ma sympathie par sa fraîcheur et son innocence ; mais, comme je me hâtais de le rejoindre, le cri de l'écureuil m'alla au cœur.

J'ai vu et entendu raconter maintes cruautés commises par des garçons, surtout de la campagne ; mais ce que j'aperçus alors me mit dans une violente colère. Je repoussai le garçon, lui arrachai des mains la pauvre bête que je me hâtai de tuer, par pitié. Puis, me tournant vers le bourreau, j'épanchai longuement la chaleur de mon indignation et lui dis des injures qui semblèrent

le toucher ; et, à la fin, lui montrant la direction de la residencia, lui ordonnai de partir et de me laisser, car je ne voulais me promener qu'avec des hommes, et non avec de la vermine. Il se jeta à genoux et, en un langage plus clair que de coutume, déversa un flot de touchantes supplications, me demandant par pitié de lui pardonner, d'oublier ce qu'il avait fait, en considération de l'avenir.

— Oh, je ferai tous mes efforts, dit-il ; oh, comandante, supportez cela de Felipe, pour cette seule fois ; il ne sera plus jamais brutal !

Beaucoup plus touché que je ne voulais le paraître, je consentis à me laisser persuader et finalement une poignée de main termina l'affaire. Mais, en guise de pénitence, je lui fis enterrer l'écureuil ; je parlai de la beauté de la pauvre bête, des souffrances qu'elle avait subies et de la vilenie que c'était d'abuser de sa force.

— Voyez, Felipe, dis-je, vous êtes fort, c'est vrai, mais entre mes mains vous ne pouvez pas plus que cette pauvre créature des bois. Mettez votre main dans la mienne. Impossible de la retirer. Maintenant, supposez que je sois cruel comme vous et prenne plaisir à la souffrance. Je n'ai qu'à resserrer mon étreinte, et voyez combien vous souffrez.

Il poussa un grand cri, son visage devint couleur de cendre et se pointilla de sueur ; et, lorsque je le libérai, il se laissa tomber à terre et se mit à dorloter sa main et à geindre dessus comme un bébé. Mais il prit la leçon en bonne part et, soit à cause de cela, soit à cause de ce que je lui avais dit ou de la plus haute idée qu'il

avait à présent de ma force physique, son affection première se changea en une fidélité canine et adoratrice.

Cependant, ma santé s'améliorait rapidement. La residencia se trouvait au sommet d'un plateau pierreux de tous côtés, les montagnes la cernaient ; du toit seulement, où se trouvait une échauguette, on apercevait entre deux pics un petit segment de plaine, bleui par l'extrême lointain.

L'air de ces hauteurs grandioses se mouvait librement ; de vastes nuages s'y rassemblaient, que le vent désagrégeait et dont les lambeaux restaient accrochés aux sommets ; un rauque et pourtant faible murmure de torrents s'élevait des alentours ; et l'on pouvait étudier là les rudes caractères de la nature d'autrefois, en un reste de leur force primordiale. Je fis mes délices, dès le premier jour, de ce puissant paysage et du temps capricieux, non moins que de la demeure antique et délabrée que j'habitais.

Elle consistait en un large parallélogramme flanqué aux deux coins opposés d'avancées en forme de bastions, dont l'une commandait la porte, toutes deux percées de meurtrières pour la mousqueterie. L'étage inférieur était en outre démuni de fenêtres, en sorte que le bâtiment, pourvu de sa garnison, n'eût pu être emporté sans artillerie. Il enfermait une cour plantée de grenadiers. De cette cour, un large escalier aux degrés de marbre, montait à une galerie ouverte courant tout autour et reposant sur de grêles piliers. Il en partait à nouveau plusieurs escaliers intérieurs menant aux autres étages de la maison, qui se trouvaient ainsi coupés en sections distinctes. Les fenêtres de l'intérieur comme celles de l'extérieur étaient munies de volets pleins ; quelques pierres dans le haut de la maçonnerie étaient tombées ; le toit, à un endroit, avait été saccagé par une des bourrasques de

vent fréquentes dans ces montagnes ; et toute la maison, sous le grand soleil, s'élevant au-dessus d'un bois de chênes-lièges rabougris chargés et blanchis d'une épaisse poussière, apparaissait comme le château de la Belle-au-Bois-dormant.

La cour, en particulier, semblait la vraie résidence du sommeil. Un rauque roucoulement de colombes hantait le bord du toit ; elle était à l'abri du vent, mais lorsqu'il soufflait au dehors, la poussière de la montagne y tombait dru comme pluie et voilait les fleurs rouges des grenadiers ; des volets clos, les portes fermées de nombreux celliers et les arcades vides de la galerie, l'enfermaient ; et tout le long du jour, le soleil dessinait des profils rompus sur les quatre côtés, et projetait en procession les ombres des piliers sur le carreau de la galerie.

Au rez-de-chaussée, il y avait encore un retrait garni de piliers, où certains signes révélaient une habitation humaine. Bien qu'il fût ouvert par-devant sur la cour, il était pourvu d'une cheminée où un feu de bois flambait continuellement ; et le sol carrelé était recouvert de peaux de bêtes.

Ce fut en ce lieu que je vis mon hôtesse pour la première fois. Elle avait tiré dehors une des peaux et s'y était assise au soleil, adossée contre un des piliers. Ce fut son costume qui me frappa d'abord, car il était riche et de couleurs vives qui brillaient dans cette cour poussiéreuse avec un éclat analogue à celui des grenadiers en fleurs. Au second coup d'œil, ce fut sa beauté personnelle qui me saisit. Nonchalamment assise, — à me regarder, pensai-je, bien que je ne pusse voir ses yeux, avec un air de satisfaction béate et presque imbécile, elle offrait une perfection de traits et une calme noblesse d'attitude qui surpassaient celle d'une statue. Je lui tirai mon chapeau en passant, et sa face se rida d'un soup-

çon, aussi prompt et léger qu'un étang se froisse sous la brise ; mais elle ne répondit point à ma politesse.

Je poursuivis sans goût ma promenade coutumière, car son impassibilité d'idole m'obsédait ; et lorsque je revins, quoiqu'elle fût toujours dans la même position, je fus assez surpris de voir qu'elle s'était reculée jusqu'au pilier voisin, pour suivre le soleil. Cette fois cependant elle m'adressa une salutation banale, assez civile, mais prononcée de la même voix grave et néanmoins indistincte et zézayante qui avait déjà gâté tout mon plaisir d'entendre parler son fils.

Je répondis un peu au hasard ; car non seulement je ne réussis pas à comprendre exactement ce qu'elle voulait dire, mais je fus troublé de la voir soudain ouvrir les yeux. Ils étaient extraordinairement grands, avec un iris doré comme celui de Felipe, mais leur pupille à ce moment était si dilatée qu'ils en paraissaient presque noirs ; et ce qui me frappa, ce fut moins leur grandeur que la singulière insignifiance de leur regard, — qui en était peut-être la conséquence. Jamais je n'ai rencontré un regard plus stupidement vide. Mes yeux s'abaissèrent devant lui tandis que je parlais, et je montai à ma chambre à la fois troublé et embarrassé. Lorsque j'y fus, et que je vis le portrait, il me rappela encore une fois le miracle de la descendance familiale. Mon hôtesse était, en vérité, plus âgée et plus pleine de corps ; ses yeux étaient d'une couleur différente ; son visage, en outre, n'était pas seulement dénué de la signification mauvaise qui me choquait et m'attirait à la fois dans la peinture ; il était dépourvu de toute signification, bonne ou mauvaise, — et son vide moral n'exprimait littéralement rien.

Et pourtant, il y avait une ressemblance, moins parlante que latente, moins située dans un trait déterminé que due à leur ensemble. On eût dit que, lorsque le maître apposa sa griffe sur cette toile funeste, il avait non seulement saisi l'image d'une femme souriante et à l'œil faux, mais exprimé la qualité essentielle d'une race.

Àpartir de ce jour, en passant ou repassant, je ne manquai plus de trouver la Senora assise au soleil contre un pilier ou étendue sur un tapis devant le feu ; parfois, seulement, elle changeait de place et allait sur le palier rond au haut de l'escalier de pierre, où elle s'étendait avec la même nonchalance au beau milieu de mon chemin.

Durant tous ces jours, je ne la vis pas une seule fois manifester la moindre bribe d'énergie, en dehors de celle qu'elle mettait à lisser et relisser sa copieuse chevelure cuivrée, ou à me zézayer, de sa voix riche et rauque, son paresseux salut coutumier. C'étaient là, je pense, ses deux grands plaisirs, en dehors de celui du simple repos.

Elle semblait toujours fière de ses remarques, comme de véritables traits d'esprit : et, de fait, bien qu'elles fussent passablement vides, à l'instar de la conversation de maintes respectables personnes, et bornées à un cercle de sujets fort étroit, elles n'étaient jamais dénuées de sens ni incohérentes ; même, elles avaient une certaine beauté à elles, qui provenait sans doute de son entière satisfaction. Elle parlait tantôt de la chaleur, qui lui faisait (comme à son fils) grand plaisir ; tantôt des fleurs des grenadiers, et tantôt des blanches colombes et des hirondelles aux longues ailes qui éventaient l'air de la cour.

Les oiseaux la passionnaient. Lorsqu'ils effleuraient le bord du toit de leur vol léger ou la frôlaient d'un souffle de vent, elle se remuait parfois, se relevait un peu et semblait s'éveiller de sa béate somnolence. Mais le reste de ses journées, elle le passait voluptueusement repliée sur elle-même, enfoncée dans les plaisirs de la paresse.

Son indicible contentement m'agaçait au début, mais j'en vins par degrés à trouver ce spectacle reposant et je pris enfin l'habitude de m'asseoir à côté d'elle quatre fois par jour, à l'aller et au retour, et de parler avec elle d'une façon endormie, sans presque savoir de quoi.

J'en étais venu à aimer son voisinage inerte et quasi animal ; sa beauté et sa stupidité m'apaisaient et m'étonnaient. Je découvrais dans ses remarques une espèce de bon sens supérieur, et son insondable bon naturel excitait mon admiration et mon envie.

Le goût était réciproque : semi-inconsciemment, elle aimait de m'avoir là, comme un homme plongé dans la méditation peut aimer le babillement d'un ruisseau. Je ne dirai pas qu'elle se réjouissait de mon arrivée, car une éternelle satisfaction était peinte sur son visage, comme sur la face niaise d'une statue ; mais je prenais conscience de son plaisir par une voie plus intime que la vue. Et un jour que j'étais assis à sa portée sur le degré de marbre, elle étendit subitement une de ses mains pour tapoter la mienne.

Elle n'eut pas plus tôt fait, qu'elle avait repris son attitude accoutumée, avant que je me fusse rendu compte de la caresse ; et lorsque je me tournai pour regarder son visage, il me fut impos-

sible d'y lire un sentiment correspondant. Il était clair qu'elle n'avait attaché à ce geste aucune importance et je me blâmai pour le malaise que j'en ressentais.

La vue, et (si je puis dire) la connaissance de la mère, confirmèrent l'idée que j'avais déjà prise du fils. Le sang de la famille s'était appauvri, peut-être par une longue suite d'unions consanguines, erreur commune, je le savais, dans les familles fières et exclusives. Nul déclin toutefois n'était perceptible au physique, dont la forme et la vigueur s'étaient transmises intactes ; et les faces d'aujourd'hui étaient frappées d'un balancier aussi net que cette face d'il y avait deux siècles, qui me souriait dans le portrait.

Mais l'intelligence (ce patrimoine plus précieux) avait dégénéré ; le trésor du souvenir ancestral s'épuisait ; et il avait fallu l'énergique et plébéien croisement d'un muletier ou d'un contrebandier des montagnes pour éveiller à la bizarre activité du fils ce qui, chez la mère, approchait de l'hébétude.

Et pourtant, des deux, c'était encore la mère que je préférais. En Felipe, rancunier et facile à apaiser, plein d'élans et de foucades, inconstant comme un lièvre, je pouvais voir à la rigueur une créature possiblement nuisible. La mère ne m'inspirait que des pensées bienveillantes. Et même, comme les spectateurs sont portés, du fait de leur ignorance, à prendre parti, je me mettais en quelque sorte d'un côté dans l'inimitié que je sentais couver entre eux.

Au vrai, cette inimitié apparaissait surtout chez la mère. Il lui arrivait parfois de retenir son souffle lorsqu'il approchait d'elle et les pupilles de ses yeux vides se contractaient d'horreur ou de crainte. Ses émotions, quelles qu'elles fussent, étaient très super-

ficielles et aisément partagées ; et cette répulsion latente m'occupait l'esprit, et je me demandais sur quoi elle était fondée et si vraiment le fils était en faute.

Il y avait dix jours que j'étais à la residencia, lorsqu'il s'éleva un grand vent âpre, entraînant des nuages de poussière. Il provenait du bas pays à malaria et avait passé sur les sierras neigeuses. Son souffle tendait les nerfs et les irritait ; on avait les yeux cuisants de poussière ; les jambes se dérobaient sous le fardeau du corps ; et le contact d'une main sur l'autre en arrivait à être odieux.

Le vent, de plus, s'abattait par les couloirs de la montagne sur la maison et l'assiégeait d'un vaste ronflement sourd et d'un sifflement qui fatiguaient les oreilles et accablaient horriblement l'esprit. Il soufflait, non par bourrasques, mais avec l'élan ininterrompu d'une chute d'eau, en sorte qu'il n'y avait nulle rémission de cet état pénible, tant qu'il soufflait. Mais plus haut dans la montagne, sa force, sans doute plus variable, avec des accès de furie car il nous arrivait parfois une plainte éloignée, infiniment triste ; et parfois, au plus haut des contreforts ou des terrasses, il jaillissait une colonne de poussière qui se dispersait ensuite comme la fumée d'une explosion.

Sitôt éveillé dans mon lit, j'eus conscience de la tension nerveuse et de la dépression atmosphérique dont l'effet s'accrut à mesure que la journée s'avançait. Ce fut en vain que je résistai ; en vain que je me mis en route ce matin-là pour ma promenade coutumière ; l'absurde et immuable furie de la tempête eut vite fait d'abattre mes forces et d'irriter mon humeur ; et je m'en revins à la residencia tout brûlant. d'aride chaleur et affolé par la grinçante poussière.

La cour avait un aspect abandonné ; de temps à autre un rayon de soleil la parcourait ; de temps à autre le vent s'abattait sur les grenadiers, en dispersait les fleurs et faisait battre les volets des fenêtres contre le mur. Dans son réduit, la Senora se promenait de long en large, la mine excitée et les yeux brillants ; il me sembla aussi qu'elle se parlait à elle-même, comme si elle était en colère. Mais, lorsque je la saluai selon ma coutume, elle ne me répondit que par un signe bref, sans cesser de marcher. Le temps avait désemparé jusqu'à cette impassible créature ; et en remontant chez moi je fus moins honteux de mon agitation.

Le vent dura toute la journée ; et je restai dans ma chambre à faire semblant de lire ou à me promener de long en large en écoutant le tumulte au-dessus de ma tête. La nuit vint, et je n'avais pas même de chandelle. Je commençai à désirer de la compagnie et m'en allai rôder par la cour. Elle était à cette heure plongée dans le bleu de la première obscurité ; mais le réduit était éclairé en rouge par le feu. Dans la cheminée s'empilait un haut tas de bois couronné d'une gerbe de flammes que le tirage faisait vaciller.

Dans cette vive et mobile clarté, la Senora se promenait toujours d'un mur à l'autre avec des gestes incohérents, se tordant les mains, s'étirant les bras, rejetant la tête en arrière comme pour en appeler au ciel. Dans ces mouvements désordonnés, la grâce et la beauté de cette femme se révélaient plus nettement ; mais il y avait dans son regard une lueur déplaisante qui me frappa ; et après l'avoir observée en silence durant quelques minutes, et d'apparence sans qu'elle m'eût remarqué, je m'en allai comme j'étais venu et regagnai ma chambre à tâtons.

Bientôt, Felipe m'apporta mon souper et de la lumière. J'avais les nerfs entièrement affolés ; et, si le garçon eût été comme j'avais l'habitude de le voir, je l'aurais fait rester (de force, au besoin) pour atténuer l'excès de ma déplaisante solitude. Mais sur Felipe aussi le vent avait exercé son influence. Il avait été fiévreux tout le jour ; depuis la venue de la nuit, il était tombé dans un affaissement inquiet qui réagit sur mes dispositions. La vue de son visage bouleversé, ses sursauts, ses pâleurs et ses soudaines tensions d'oreille, me démoralisèrent ; et quand il laissa tomber un plat qui se cassa, je faillis m'élancer de mon siège.

— Je pense que nous sommes tous fous aujourd'hui, dis-je, affectant de rire.

— C'est le vent noir, répondit-il plaintivement. On se sent comme si l'on devait faire quelque chose, et on ne sait pas quoi.

Je remarquai l'exactitude de sa description ; mais, en fait, Felipe avait parfois des termes singulièrement heureux pour exprimer les sensations physiques.

— Et votre mère aussi, dis-je, elle paraît fort éprouvée par ce temps. Ne craignez-vous pas qu'elle ne soit souffrante ?

Il me lança un regard fixe, puis répliqua :

— Non, presque avec défi ; et l'instant d'après, portant sa main à son front, il cria lamentablement que le vent et le bruit lui faisaient tourner la tête comme une roue de moulin. — Qui serait bien ? reprit-il ; et, en vérité, je ne pus que faire écho à sa question, car j'étais moi-même assez troublé.

Je me couchai tôt, fatigué par cette longue journée d'agitation ; mais le caractère funeste du vent et son rugissement

diabolique et ininterrompu ne me permirent pas de dormir. Je restai à me retourner, tous les nerfs et les sens hérissés. Parfois je sommeillais, faisant des rêves affreux, puis m'éveillais de nouveau ; et ces moments d'oubli me faisaient perdre la notion du temps. Mais il devait être tard dans la nuit, lorsque je fus soudain mis en émoi par une explosion lugubre de cris de détresse.

Je sautai à bas de mon lit, croyant que j'avais rêvé ; mais les cris ne cessaient d'emplir la maison, cris de douleur, pensais-je, mais certainement de rage aussi, et sauvages et discordants à révolter le cœur. Ce n'était pas une illusion ; un être vivant, un fou ou une bête sauvage, était cruellement torturé. Le souvenir de Felipe avec son écureuil me revint à l'esprit, et je courus à la porte, mais on l'avait fermée à clef de l'extérieur ; et j'eus beau la secouer, j'étais irrémédiablement prisonnier.

Les cris continuaient toujours. Parfois ils se réduisaient à un gémissement qui semblait articulé et alors j'étais assuré qu'ils provenaient d'un être humain ; puis ils éclataient à nouveau et emplissaient la maison de hurlements dignes de l'enfer. Je restai devant la porte à les écouter, jusqu'à leur cessation. Ils s'étaient tus depuis longtemps que je prêtais encore l'oreille et continuais de les entendre, mêlés en imagination à la tourmente du vent ; et ce fut avec un malaise mortel et le cœur plein d'une horreur noire que j'allai enfin me remettre au lit.

Rien d'étonnant à ce que je ne dormis plus. Pourquoi m'avait-on enfermé ? Que s'était-il passé ? Qui était l'auteur de ces cris indicibles et scandaleux ? Un être humain ? C'était inconcevable. Une bête ? Les cris n'étaient pas tout à fait bestiaux ; et quel animal, si ce n'est un lion ou un tigre, aurait pu ainsi ébranler les épaisses murailles de la residencia ?

Mais, tandis que je retournais ainsi les éléments du mystère, l'idée me vint que je n'avais pas encore jeté les yeux sur la fille de la maison. Quoi de plus probable que la fille de la Senora, et la sœur de Felipe, dût, elle aussi, être aliénée ? Ou, quoi de plus probable que ces gens ignorants et à demi-imbéciles dussent traiter par la violence une parente malade ?

C'était là une solution ; et toutefois, lorsque je me rappelais les cris (ce que je ne pouvais faire sans un frisson glacé), elle me semblait tout à fait insuffisante : la cruauté même ne pouvait arracher de pareils cris à la folie. Mais j'étais sûr de ceci : je ne pouvais vivre dans une maison où de telles horreurs étaient seulement concevables, et où l'on ne pût sonder l'affaire et au besoin intervenir.

Le lendemain arriva ; le vent était complètement tombé et il ne restait rien pour me faire souvenir des événements de la nuit. Felipe s'en vint à mon chevet avec une gaîté visible ; quand je traversai la cour, la Senora se soleillait dans son immobilité coutumière ; et lorsque je franchis la grand'porte, je vis toute la face de la nature souriant avec austérité, les cieux d'un bleu froid, parsemés de grandes îles de nuages, et les flancs des montagnes géographiés en provinces de lumière et d'ombre.

Une courte promenade me rendit à moi-même et renouvela en moi la résolution de sonder le mystère ; et, lorsque, de mon poste habituel sur le monticule, j'eus vu Felipe se rendre à ses travaux dans le jardin, je retournai aussitôt à la residencia pour mettre mon dessein à exécution. La Senora semblait faire un somme ; je restai un moment à l'observer, mais elle ne broncha pas ; même si mon projet était indiscret, j'avais peu à craindre d'un tel sur-

veillant ; je la laissai donc et, montant à la galerie, commençai mon exploration de la maison.

Toute la matinée, j'allai d'une porte à l'autre et pénétrai dans de vastes pièces désuètes, les unes aux volets hermétiquement clos, les autres recevant à plein la lumière du jour, toutes vides et inhabitables. C'était une riche demeure, sur laquelle le souffle flétrisseur du Temps avait répandu sa poussière et sa désillusion. L'araignée s'y balançait ; l'obèse tarentule s'enfuyait le long des corniches ; les fourmis avaient établi leurs grand'routes populeuses sur le parquet des salles d'audience ; la grosse et mauvaise mouche qui vit de charognes et qui est souvent une messagère de mort avait établi son nid dans les boiseries vermoulues, et son bourdonnement sourd emplissait les chambres. Çà et là, un ou deux tabourets, un canapé, un lit ou un grand fauteuil sculpté, restaient à l'abandon, comme des îlots sur les dalles nues, pour témoigner que l'homme avait jadis habité ces lieux ; et partout sur les murs s'étalaient les portraits des défunts.

Je pouvais juger, par ces images délabrées, quelle grande et noble race avait été celle dont je parcourais la demeure. La plupart des hommes portaient des ordres sur leurs poitrines et avaient des maintiens de grands dignitaires ; les femmes étaient toutes richement parées ; le plus grand nombre des toiles étaient signées d'artistes fameux. Mais ce n'étaient pas surtout ces témoignages de grandeur qui subjuguaient ma pensée, même par contraste avec l'abandon et la décadence actuels de cette grande maison. C'était plutôt le symbole de vie familiale que je lisais dans cette série de beaux visages et de corps harmonieux.

Jamais auparavant je n'avais aussi bien compris le miracle d'une race continue, la création et la re-création, les vacillations,

le changement et la transmission des éléments charnels. Qu'un enfant puisse naître de sa mère, qu'il puisse grandir et revêtir (nous ignorons comment) l'humanité, et assumer l'hérédité des traits, tourner la tête à la manière d'un de ses aïeux et tendre la main avec le geste d'un autre, sont des merveilles que leur répétition a émoussées pour nous. Mais dans l'unité originale de physionomie, dans les traits communs et le port commun de toutes ces générations peintes sur les murs de la residencia, le miracle devenait évident et me regardait en face. Et, un miroir ancien se trouvant opportunément sur mon chemin, je demeurai longtemps à déchiffrer mes traits, suivant de chaque côté le fil de la descendance, et les linéaments qui m'unissaient à ma famille.

Enfin, au cours de mes investigations, j'ouvris la porte d'une chambre évidemment habitée. Elle était de proportions considérables et orientée vers le nord, là où les montagnes avaient l'aspect le plus sauvage. Les tisons d'un feu se consumaient et fumaient dans l'âtre auprès duquel on avait tiré une chaise. Mais l'aspect de la chambre était d'une sévérité ascétique : la chaise n'avait pas de coussin ; le carreau et les murs étaient nus ; et à part les livres jetés çà et là en désordre il n'y avait nul instrument de travail ni de plaisir.

Voir des livres dans la maison d'une telle famille m'étonna extrêmement ; et ce fut en grande hâte, et avec la crainte d'être interrompu à tout moment, que j'allai de l'un à l'autre et les inspectai rapidement. Il y en avait de toutes sortes, dévotion, histoire et science, mais surtout des vieux et en latin. J'en remarquai un certain nombre qui portaient les traces d'une étude assidue ; d'autres avaient été déchirés et rejetés comme dans un accès de pétulante désapprobation. Enfin, tout en rôdant à travers cette

chambre vide, sur une table auprès de la fenêtre, j'aperçus quelques feuillets écrits au crayon. Une curiosité irréfléchie m'en fit prendre un. Il portait un brouillon de vers très grossièrement rythmés dans l'original espagnol et dont voici à peu près le sens :

Le plaisir s'approchait avec douleur et honte,
La douleur avec une gerbe de lis s'en vint,
Le plaisir brillait comme l'aimable soleil ;
Bien-aimé Jésus, quel doux éclat !
La douleur, elle, tendit sa main décharnée,
Bien-aimé Jésus, vers toi !

Aussitôt, la honte et la confusion m'envahirent ; et, reposant le papier, je battis en retraite hors de l'appartement. Ni Felipe ni sa mère n'auraient pu lire les livres ni écrire ces vers informes mais sentis. Nul doute : je m'étais introduit d'un pied sacrilège dans la chambre de la fille de la maison. Dieu sait si ma conscience me punit amèrement de mon indiscrétion. L'idée de m'être insinué subrepticement dans l'intimité d'une jeune fille aussi singulièrement placée, et la crainte qu'elle pût venir à l'apprendre, m'accablèrent comme si j'avais commis un crime.

Je me reprochai aussi mes soupçons de la nuit précédente ; je m'étonnai d'avoir jamais pu attribuer ces cris odieux à celle que je me figurais à présent comme une sainte à la mine spectrale, épuisée de macérations, attachée aux pratiques d'une dévotion machinale, et cohabitant dans un grand isolement d'âme avec ses incongrus parents ; et, comme j'étais penché sur la balustrade de la galerie à regarder dans la cour les éclatants grenadiers et la dormeuse aux habits clairs, qui s'étirait alors et se pourléchait délicatement les lèvres avec la vraie sensualité de la paresse, je

comparai mentalement cette scène avec la chambre glaciale où habitait la fille et sa vue au nord sur les montagnes.

Ce même après-midi, j'étais installé sur le monticule lorsque je vis le Padre franchir le portail de la residencia. La révélation du caractère de la fille s'était emparée de mon imagination et en effaçait presque les abominations de la nuit précédente ; mais, à la vue de ce digne homme, leur souvenir se raviva. Je descendis. alors du monticule et, faisant un détour parmi les bois, allai me poster au bord du chemin pour l'attendre au passage.

Dès qu'il fut en vue, je m'avançai vers lui et me présentai comme le pensionnaire de la residencia. Il avait l'air très sain et honnête, et il était aisé de suivre sur son visage les sentiments divers avec lesquels il me considérait, moi l'étranger, moi l'hérétique, mais aussi moi qui avais été blessé pour la bonne cause. Quant à la famille de la residencia, il en parla avec beaucoup de réserve, mais néanmoins avec respect. Je fis allusion à ce que je n'avais pas encore vu la jeune fille ; et il répondit que cela devait être ainsi, en me regardant un peu de travers. À la fin, je rassemblai mon courage pour l'entretenir des cris qui m'avaient réveillé dans la nuit. Il me laissa dire en silence, puis s'arrêta, se détournant à demi, comme pour marquer sans équivoque qu'il me congédiait.

— Prisez-vous ? demanda-t-il, m'offrant sa tabatière ; puis, lorsque j'eus refusé : — Je suis un vieillard, ajouta-t-il, et vous me permettrez de vous rappeler que vous êtes un hôte.

— J'ai donc votre autorisation, répliquai-je avec assez de fermeté, mais rougissant du reproche implicite, pour laisser les choses suivre leur cours et ne pas intervenir ?

Il me répondit : « Oui », et avec un salut embarrassé, fit volte-face et me laissa là. Mais ses paroles avaient eu deux résultats : de mettre ma conscience en repos et d'éveiller ma délicatesse. Je fis un grand effort, rejetai une fois de plus les souvenirs de la nuit et repris ma méditation sur ma sainte poétesse. Néanmoins, je ne pouvais tout à fait oublier mon incarcération, et le soir, quand Felipe m'apporta mon souper, je l'entrepris discrètement sur ces deux points intéressants.

— On ne voit jamais votre sœur, dis-je, d'un air indifférent.

— Oh non, répondit-il, c'est une bonne, bonne fille.

Et sa pensée prit aussitôt une autre direction.

— Votre sœur est pieuse, j'imagine ? demandai-je durant la pause qui suivit.

— Oh ! s'écria-t-il, en joignant les mains avec un élan de ferveur, une sainte ! c'est elle qui m'élève.

— Vous êtes bien heureux, dis-je, car la plupart de nous tous, j'en ai peur, et moi-même entre autres, s'abaissent plutôt.

— Senor, dit Felipe vivement, je ne voulais pas dire cela. Il ne faut pas tenter votre bon ange. Si l'on s'abaisse, où s'arrêtera-t-on ?

— Vraiment, Felipe, dis-je, je ne soupçonnais pas que vous étiez un prédicateur, et je puis dire un bon ; mais je suppose que c'est l'œuvre de votre sœur ?

Il me fit signe que oui, avec des yeux ronds.

— Eh bien alors, continuai-je, elle vous a sans doute repris pour votre péché de cruauté ?

— Douze fois ! s'écria-t-il ; car c'était au moyen de cette expression que la bizarre créature désignait la fréquence. — Et je lui ai dit que vous l'aviez fait aussi — je me rappelle, ajouta-t-il fièrement — et elle en fut contente.

— Alors, Felipe, dis-je, quels étaient ces cris que j'ai entendus la nuit dernière ? car sûrement c'étaient les cris d'un être qui souffre.

— Le vent, répliqua Felipe en regardant le feu.

Je pris sa main dans la mienne et, croyant à une caresse, il sourit avec un plaisir si ingénu que ma résolution en fut presque désarmée.

— Le vent ? répétai-je ; je croirais plutôt que c'était cette main-ci — et je la levai — qui m'avait d'abord enfermé.

Je vis le garçon trembler, mais il ne répondit mot.

— Eh bien, repris-je, je suis un étranger et un hôte. Ce n'est pas à moi de me mêler de vos affaires ni d'en juger. Vous n'avez qu'à demander à votre sœur un conseil : il ne peut manquer d'être excellent. Mais en ce qui me regarde personnellement, je refuse d'être le prisonnier de quiconque et je demande cette clef.

Une demi-heure plus tard, ma porte s'ouvrit tout à coup, et la clef rebondit sur le carreau.

Un jour ou deux après, je rentrais de promenade un peu avant midi. La Senora était allongée, tout engourdie, sur le seuil du réduit ; les pigeons reposaient sous les auvents du toit, comme des

boules de neige ; la maison était sous le charme profond de la sieste méridienne ; et, seul, un vent de la montagne, doux et intermittent, errait par les galeries, bruissait dans les grenadiers et remuait plaisamment les ombres.

Quelque chose dans cette paix m'incitait à suivre son exemple. Je traversai allègrement la cour et montai l'escalier de marbre. Je posais le pied sur la dernière marche, lorsqu'une porte s'ouvrit et je me trouvai face à face avec Olalla.

La surprise me transfixa ; sa beauté m'alla au cœur ; elle rayonnait dans l'ombre épaisse de la galerie comme une gemme de couleur ; ses yeux prirent contact avec les miens et s'y attachèrent pour nous lier ensemble comme des mains qui s'unissent ; et les instants où nous fûmes ainsi face à face, à nous boire l'un l'autre, furent sacramentels comme les épousailles de deux âmes.

Je ne sais combien de temps il se passa avant mon réveil de cette extase profonde. Alors, avec un salut hâtif, je passai dans l'escalier supérieur. Sans faire un mouvement, elle me suivit de ses grands yeux ardents ; et comme j'allais disparaître, je crus la voir pâlir et perdre connaissance.

Une fois dans ma chambre, j'ouvris la fenêtre et regardai au dehors, sans arriver à comprendre quelle métamorphose venait de se produire en cet austère panorama de montagnes, pour qu'il me semblât ainsi resplendir et s'élancer comme un chant au plus haut du ciel. Je l'avais vue, — Olalla ! Et les échos des précipices répétaient : Olalla ! et le muet et insondable azur répondait : Olalla !

La pâle sainte de mes rêves s'était évanouie pour toujours ; et à sa place je voyais cette jeune fille sur qui Dieu avait répandu les plus riches couleurs et les forces les plus exubérantes de la vie, qu'Il avait faite agile comme une biche, svelte comme un roseau, et dans les grands yeux de laquelle il avait allumé les flambeaux de l'âme. La vibration de son être juvénile, véhémente comme celle d'un animal sauvage, avait pénétré en moi ; la force d'âme qui émanait de ses regards avait captivé les miens, s'attardait en mon cœur et montait à mes lèvres comme un chant. Elle circulait dans mes veines elle ne faisait plus qu'un avec moi.

Je ne dirai pas que cet enthousiasme s'affaiblit, mais plutôt que mon âme s'enferma dans son extase comme dans un château-fort et y fut assiégée par des considérations froides et mélancoliques. Impossible de douter que je l'avais aimée à première vue et, sur l'instant, avec une ferveur exaltée que j'ignorais jusque-là. Mais qu'arriverait-il, ensuite ?

Elle était l'enfant d'une maison vouée au malheur, la fille de la Senora, la sœur de Felipe ; sa beauté même en témoignait. Vive comme une flèche, légère comme la rosée, elle avait l'agilité de l'une ; comme l'autre, elle resplendissait avec l'éclat des fleurs sur l'arrière-plan décoloré du monde. Je ne pouvais appeler mon frère ce garçon simple d'esprit, ni ma mère cette inerte et gracieuse créature de chair, dont les yeux stupides et le perpétuel sourire m'apparaissaient désormais odieux. Je ne pouvais l'épouser ; — et alors ?

La malheureuse était dépourvue de toute protection ; ses yeux, dans cet unique et long regard qui avait été tout notre entretien, avaient avoué une faiblesse égale à la mienne ; mais, dans le secret de mon cœur, je la connaissais pour l'étudiante de la froide

chambre du nord, pour l'auteur de ces vers mélancoliques ; et cela eût suffi à désarmer une bête brute. Fuir, je n'en aurais jamais le courage ; mais je fis vœu de me conduire avec la plus vigilante réserve.

Comme je me détournais de la fenêtre, mes yeux se posèrent sur le portrait. Telle une bougie après le lever du soleil, il avait perdu toute vie : il me suivait avec des yeux en peinture. Je le savais ressemblant, et la persistance du type, malgré le déclin de cette race, m'émerveillait ; mais la similitude se résorbait dans la dissemblance. Je me rappelais combien il m'avait paru la vie même, et plutôt une création du génie pictural que de la modeste nature ; et je m'étonnai de cette pensée, en exultant au souvenir d'Olalla. La beauté, je l'avais rencontrée auparavant, mais sans en être séduit, et j'avais été souvent attiré vers des femmes qui n'étaient belles que pour moi ; mais dans Olalla, je trouvais réuni tout ce que je désirais et ce que je n'avais pas même osé rêver.

Je ne la vis pas le lendemain, et mon cœur se serra et mes yeux la désirèrent, comme on désire le matin. Mais le surlendemain, comme je rentrais vers mon heure habituelle, elle était de nouveau dans la galerie, de nouveau nos regards se rencontrèrent et s'étreignirent. J'aurais voulu parler, j'aurais voulu l'attirer contre moi ; mais si fort qu'elle entraînât mon cœur, à l'instar d'un aimant, quelque chose de plus impérieux me retint ; je me contentai de m'incliner en passant ; et elle, sans répondre à mon salut, ne fit que me suivre de ses nobles yeux.

Je possédais à présent son image par cœur et il me semblait, en repassant ses traits dans ma mémoire, que je lisais au plus intime de sa pensée. Elle était vêtue avec quelque chose de la coquetterie de sa mère, et usait de couleurs voyantes. Sa robe,

qu'elle avait sans nul doute confectionnée de ses mains, flottait autour d'elle avec une souple grâce. Son corsage, à la mode du pays, était longuement fendu par le milieu, et dans cette échancrure, en dépit de la pauvreté de la maison, une pièce d'or suspendue à un ruban reposait sur son sein brun. C'étaient là des preuves, s'il en était besoin, de son amour inné de la vie et de sa coquetterie.

Aux profondeurs de ses yeux qui s'attachaient sur les miens, je discernais comme des couches successives de passion et de tristesse, les lueurs de la poésie et celles de l'espoir, les ombres du désespoir, et des pensées supraterrestres. Son corps était charmant, mais l'hôte, son âme, était plus que digne de cette demeure. Laisserais-je cette fleur sans égale se flétrir, ignorée, dans ces farouches montagnes ? Irais-je mépriser le don sublime que m'offrait le silence éloquent de ces yeux ? Il y avait là une âme emmurée ; ne devais-je pas la tirer de sa prison ?

Toute considération accessoire était négligeable ; eût-elle été la fille d'Hérode, je jurai qu'elle serait à moi ; et, le soir même, je me mis, tout en me reprochant ma duplicité, à séduire le frère. Peut-être le voyais-je d'un œil plus prévenu, ou bien si la pensée de sa sœur me faisait discerner surtout les qualités de cette âme rudimentaire ; mais jamais il ne m'avait paru aussi aimable, et sa ressemblance même avec Olalla, tout en m'étant pénible, me le rendait cher.

Un troisième jour — un désert d'heures vides — se passa en vain. Je ne voulais perdre aucune occasion. Je rôdai tout l'après-midi dans la cour et (pour me donner une contenance) causai plus qu'à l'ordinaire avec la Senora. Dieu sait l'intérêt très tendre et sincère que je mettais désormais à l'étudier, et l'indulgence

croissante que j'éprouvais aussi bien pour elle que pour Felipe. Mais elle m'étonnait toujours. Alors même que je lui parlais, elle se laissait aller à faire un petit somme dont elle se réveillait sans embarras ; et ce sans-gêne m'ébahissait. Ou bien, de la voir modifier sa pose de façon infinitésimale et se délecter et s'enfoncer dans le plaisir physique de ce mouvement, forçait mon admiration pour une telle profondeur de sensualité passive.

Elle vivait dans son corps ; et sa conscience, enlisée et dissoute en l'intimité de ses organes, jouissait de cette fusion délicieuse. Enfin, je ne pouvais m'habituer à ses yeux. Chaque fois qu'elle dirigeait sur moi leurs orbes magnifiques et inanes, grands ouverts au jour, mais fermés à tout intérêt humain, — chaque fois que j'avais occasion d'observer les modifications de ses prunelles qui se dilataient et se rétractaient en un clin d'œil, — j'ignore ce qui se passait en moi, je ne sais quel nom donner au sentiment confus de regret, de tristesse et de dégoût qui me parcourait les nerfs.

J'essayai avec elle une foule de sujets, tous en vain ; et, pour finir, je mis la conversation sur sa fille. Mais cela non plus ne la touchait point. Sa fille, dit-elle, était jolie (et ce mot exprimait, pour elle, comme pour les enfants, le summum de l'éloge) ; mais elle fut absolument incapable d'exprimer un jugement plus précis. Lorsque je lui eus dit qu'Olalla me semblait taciturne, elle me bâilla au nez et répondit simplement qu'il n'était guère utile de parler quand on n'avait rien à dire. — « Les gens parlent beaucoup, beaucoup trop », ajouta-t-elle, en me regardant de ses pupilles dilatées ; puis elle bâilla derechef, en me découvrant une bouche aussi nette qu'un joujou.

Cette fois, je compris et, la laissant à sa sieste, montai à ma chambre m'asseoir devant la fenêtre ouverte, regardant les montagnes sans les voir, perdu en des songes aux radieuses profondeurs où j'écoutais en imagination résonner une voix que je n'avais pas encore entendue.

Je m'éveillai le cinquième jour avec une acuité d'attente qui semblait provoquer le destin. J'étais sûr de moi, le cœur et le pied légers et résolu à mettre mon amour à l'épreuve immédiate de la réalité. Il n'avait que trop longtemps été le prisonnier du silence, muet, n'existant que par l'œil, comme l'amour des bêtes ; il allait à présent devenir spirituel et se hausser aux joies totales de l'intimité humaine. J'y songeais avec des espoirs fous, comme un explorateur d'El Dorado ; en ce pays inconnu et merveilleux de son âme, je ne tremblais plus de m'aventurer.

Néanmoins, lorsque je la rencontrai en effet, la même véhémence de passion s'abattit sur moi et submergea aussitôt mon âme ; la parole m'abandonna comme une habitude puérile ; et je m'avançai vers elle comme l'homme pris de vertige s'avance vers le bord d'un précipice. Elle recula un peu à mon approche ; mais ses yeux ne quittaient pas les miens et m'attiraient en avant. Lorsque je fus proche d'elle à la toucher, je m'arrêtai.

La parole m'était refusée ; un pas de plus, et je ne pouvais plus que la serrer muettement sur mon cœur ; et ce qu'il y avait encore en moi de raison intacte se révoltait à la pensée d'un tel accueil. Nous restâmes ainsi une seconde, toute notre vie dans nos regards échangeant des salves d'attirance auxquelles nous résistions cependant l'un et l'autre ; puis, par un suprême effort de volonté, et conscient néanmoins d'une soudaine amertume

désespérée, je me détournai d'elle et m'éloignai dans le même silence.

Quelle force me dominait, qui m'empêcha de parler ? Et elle, pourquoi resta-t-elle également silencieuse ? Pourquoi se retira-t-elle muettement devant moi, malgré ses yeux fascinés ? Était-ce de l'amour ? était-ce une attraction purement physique, sans âme et inéluctable, comme celle qu'exerce l'aimant sur l'acier ? Jamais nous ne nous étions parlé, nous étions de parfaits étrangers ; mais une influence, puissante comme la poigne d'un géant, nous balayait silencieusement l'un vers l'autre.

L'action sur moi de cette fatalité me fut insupportable ; et cependant, je le savais, elle était digne de mon amour : j'avais vu ses livres, lu ses vers, et donc, en un sens, pénétré l'âme de ma maîtresse. Mais cette même action, sur elle, me glaça presque d'effroi. De moi, elle ne connaissait rien que les attraits physiques ; elle était attirée vers moi comme les pierres tombent vers la terre ; les lois qui régissent la terre l'entraînaient, malgré elle, dans mes bras ; et la pensée de telles fiançailles m'effraya et je devins jaloux de moi-même. Ce n'était pas ainsi que je voulais être aimé.

Je fus pris ensuite d'une grande pitié pour la jeune fille elle-même. Je songeais à l'âpreté de la mortification qu'elle devait ressentir, elle, la studieuse, la recluse, la sainte monitrice de Felipe, d'avoir pu avouer ainsi une présomptueuse faiblesse envers un homme avec qui elle n'avait pas échangé une parole. Et cette onde de pitié balaya toutes autres considérations ; je n'eus plus qu'un désir : aller la consoler et la rassurer ; lui dire que je répondais pleinement à son amour et que son choix, tout aveugle qu'il fût, n'était pas déshonorant.

Le lendemain, il fit un temps radieux : des profondeurs superposées d'azur dominaient les montagnes ; le soleil resplendissait ; et le vent dans les arbres avec les multiples torrents des ravins emplissaient l'air d'une musique exquise et obsédante. Mais j'étais abattu de tristesse. Mon cœur sanglotait après la venue d'Olalla, comme un enfant pleure loin de sa mère. Je m'assis sur un rocher au bord des falaises basses qui limitent le plateau vers le nord. Ma vue plongeait de là dans la gorge boisée d'un torrent que nul pas ne foulait jamais. Dans mes dispositions, je trouvais une mélancolie nouvelle à posséder ces lieux sans partage ; il y manquait Olalla ; et je songeai au délice enchanteur d'une existence vécue tout entière avec elle dans cet air vif, parmi ces paysages farouches et bien-aimés, — d'abord avec tristesse, ensuite avec un telle véhémence de joie que je me parus croître en force et en stature, comme Samson.

Et alors, tout d'un coup, j'aperçus Olalla. Elle sortait d'un bois de chênes-lièges et s'en venait droit vers moi. Je l'attendis. Sa marche décelait une vivacité, un feu, une légèreté admirables ; et néanmoins elle s'avançait avec une paisible lenteur. Elle s'appliquait à cette lenteur de toute son énergie : sinon, je le sentais, elle aurait couru, elle aurait volé vers moi. Mais elle ne cessait de tenir ses yeux abaissés vers le sol ; et quand elle fut arrivée tout près de moi, ce fut sans un regard qu'elle m'adressa la parole.

Au premier son de sa voix, je tressaillis. C'était là que je l'attendais ; c'était la dernière épreuve de mon amour. Ô joie ! son élocution était nette et claire, et non pas bégayante et fruste comme celle de sa famille ; et sa voix même, quoique plus grave qu'il n'est habituel aux femmes, était à la fois juvénile et féminine. Elle parlait sur un ton vibrant ; les cordes d'or de son

contralto se mêlaient de raucité légère, comme les cheveux roux s'entremêlaient aux bruns sur sa tête. Et non seulement cette voix m'allait droit au cœur ; c'était d'elle qu'elle parlait. Mais ce qu'elle dit me replongea immédiatement dans le désespoir.

— Vous allez partir, me dit-elle, aujourd'hui.

Son exemple rompit les liens de ma parole ; je me sentis comme soulagé d'un poids, ou comme si un maléfice avait été conjuré. Je ne sais en quels termes je lui répondis ; mais, debout devant elle au bord des falaises, je déversai toute l'ardeur de mon amour ; je lui dis que je vivais de sa pensée, que je dormais uniquement pour rêver de sa beauté, que j'aurais volontiers renié mon pays, ma langue et mes amis, pour vivre toujours à ses côtés. Puis, d'un effort soudain me ressaisissant, je changeai de ton ; je la rassurai, je la réconfortai ; je lui dis que j'avais deviné en elle une âme pieuse et héroïque, avec qui j'étais digne de sympathiser et que j'aspirais à pénétrer et à éclairer.

— La nature, lui dis-je, est la voix de Dieu. On ne lui désobéit qu'à ses dépens. Si nous étions ainsi attirés muettement l'un vers l'autre, oui certes, ce prodige d'amour impliquait en nos âmes une conformité providentielle. Nous étions nécessairement faits l'un pour l'autre… Nous serions follement rebelles, follement rebelles contre Dieu, de ne pas obéir à cet instinct.

Elle secoua la tête.

— Vous allez partir aujourd'hui, répéta-t-elle. Puis, avec un geste, et d'un ton bref et déchirant : non, pas aujourd'hui, demain.

Mais à ce signe de faiblesse, la force me revint d'un coup. Je lui tendis les bras et l'appelai par son nom ; et elle s'élança vers moi et m'enlaça. Les montagnes vacillèrent autour de nous, la terre trembla ; une commotion soudain me traversa et je restai aveuglé et étourdi. L'instant d'après, elle m'avait brusquement repoussé de ses bras et s'enfuyait avec la rapidité d'un cerf parmi les chênes-lièges.

Je restai là, poussant des appels vers les montagnes ; puis je regagnai la residencia. J'étais aux nues. Elle m'avait renvoyé et pourtant je n'avais eu qu'à l'appeler par son nom pour qu'elle vînt à moi. Ce n'était là que faiblesse féminine dont même elle, la plus singulière de son sexe, n'était pas exempte. M'en aller ? Oh non ! Olalla ! — Ô pas moi, Olalla, mon Olalla !

Un oiseau chantait tout proche ; et, dans cette saison, les oiseaux étaient rares. J'y vis un heureux présage. Et une fois de plus, toute la face du monde, depuis les massives et stables montagnes jusqu'à la plus légère feuille et aux plus minuscules êtres ailés traversant l'ombre des bois, se mit à vibrer devant moi, vivante, et à revêtir un aspect de joie formidable. Le soleil dardait sur les pentes, avec l'énergie du marteau sur l'enclume, et les pentes en tremblaient ; la terre, sous cette véhémence solaire, émettait des senteurs entêtantes ; les bois fumaient dans la flambaison. Je sentais le frémissement d'un travail voluptueux parcourir la terre. Quelque chose d'élémentaire, quelque chose de rude, de violent, de sauvage, dans l'amour qui chantait en mon cœur, me livrait la clef des secrets de la nature ; et les pierres mêmes qui roulaient sous mes pieds me semblaient vivantes et familières.

Olalla ! Son contact m'avait avivé et renouvelé, rendu au degré primitif de l'accord avec la rude terre, à un épanouissement d'âme que les hommes apprennent à oublier dans leurs sociétés policées. L'amour brûlait en moi, comme une fureur ; la tendresse s'élargissait farouchement ; je la haïssais, je l'adorais, j'avais pitié d'elle, je la révérais avec extase. Je voyais en elle comme le chaînon qui me reliait d'une part aux choses inanimées et, de l'autre, à notre Dieu pur et pitoyable : — un être animal et divin, possédant à la fois l'innocence et les forces déchaînées de la nature.

Ainsi délirant, j'arrivai dans la cour de la residencia et la vue de la mère me frappa comme une révélation. Elle était étendue, livrée à toute son indolence satisfaite, clignant des yeux sous l'ardeur du soleil, consumée de jouissance passive, comme une créature à part, devant qui ma ferveur tomba, frappée de honte. Je m'arrêtai une minute et, affermissant autant que possible ma voix tremblante, je lui adressai quelques mots. Elle me regarda du fond de son insondable bienveillance ; elle me répliqua d'une voix vague, sortant du royaume de paix où elle sommeillait. Je conçus pour la première fois un certain respect envers une créature si uniment innocente et heureuse, et je m'éloignai, tout étonné de sentir qu'elle pût me troubler tellement.

Il y avait sur ma table une feuille du même papier jaune que j'avais vu dans la chambre du nord. Elle était écrite au crayon, de la même main, celle d'Olalla. Je la pris avec le soudain pressentiment d'un malheur, et lus : « Si vous avez quelque amitié pour Olalla, si vous avez quelque sentiment chevaleresque envers un être au cœur torturé, allez-vous-en d'ici aujourd'hui même. Par

pitié, pour votre honneur, pour l'amour de Celui qui est mort en croix, je vous supplie de partir ».

Je considérai un moment ces lignes, comme frappé de stupeur, puis je m'éveillai peu à peu à la lassitude et à l'horreur de la vie ; le soleil s'obscurcit au dehors sur les montagnes nues et je me pris à trembler comme un homme en proie à la terreur. Cette lacune ainsi soudainement béante dans ma vie me démoralisa comme un vide physique. Ce n'était pas mon cœur, ce n'était pas mon bonheur, c'était ma vie même dont il s'agissait. Je ne pouvais pas la perdre.

Je me le dis, et me le répétai. Et alors, comme en songe, je m'approchai de la fenêtre pour ouvrir la croisée, avançai la main et la passai au travers du carreau. Le sang jaillit de mon poignet ; et, recouvrant aussitôt la tranquille possession de moi-même, j'appuyai mon pouce sur la minuscule fontaine jaillissante et réfléchis à ce que je devais faire. Dans cette chambre vide il n'y avait rien qui pût me servir ; et néanmoins, je sentais que j'avais besoin d'assistance. Il me vint l'espoir qu'Olalla elle-même pourrait me secourir, et je descendis l'escalier tenant toujours mon pouce sur la blessure.

Il n'y avait pas trace d'Olalla ni de Felipe, et je me dirigeai vers le réduit où la Senora s'était maintenant étendue tout à fait et sommeillait tout contre le feu, car nul degré de chaleur ne lui semblait trop violent.

— Pardonnez-moi, dis-je, de vous déranger, mais j'ai besoin de votre aide.

Elle leva sur moi des yeux endormis et me demanda de quoi il s'agissait. Tandis qu'elle parlait, je crus la voir tirer son souffle en

élargissant les narines ; et elle me parut revenir soudain à la vie.

— Je me suis coupé, dis-je, et assez fort. Voyez.

Et je lui tendis mes deux mains d'où le sang coulait et dégouttait.

Ses grands yeux s'ouvrirent au large, ses pupilles se contractèrent jusqu'à n'être plus que des points ; un voile parut tomber de son visage qui se découvrit plein d'une expression vive mais impénétrable. Et comme je m'étonnais un peu de son trouble, elle se leva, prit ma main sur laquelle elle se pencha, et l'instant d'après elle avait porté ma main à sa bouche et m'avait mordu jusqu'à l'os.

La douleur, le soudain jaillissement du sang et la prodigieuse horreur de cette action, me frappèrent à la fois, et je la repoussai. Alors, elle se jeta sur moi à plusieurs reprises avec des cris bestiaux, des cris que je reconnus, ces cris qui m'avaient réveillé, la nuit du grand vent. Sa force était décuplée par la folie ; la mienne déclinait rapidement avec la perte du sang ; j'étais en outre étourdi par la répugnante horreur de l'agression et j'étais déjà presque acculé au mur, lorsque Olalla se précipita entre nous, suivie de Felipe qui, d'un bond, cloua sa mère sur le sol.

Une faiblesse léthargique s'empara de moi ; je voyais, j'entendais, je sentais, mais j'étais incapable de faire un mouvement. J'entendais les deux lutteurs se rouler çà et là sur le sol, les rugissements de ce cougouar femelle retentir jusqu'au ciel alors qu'elle s'efforçait de m'atteindre. Je sentis Olalla m'enlacer de ses bras, ses cheveux se répandre sur mon visage. Avec la force d'un homme, elle me souleva et, moitié me traînant, moitié me por-

tant par l'escalier jusqu'à ma chambre, elle me déposa sur mon lit.

Alors je la vis courir à la porte, la fermer à clé, et rester une minute à écouter les cris sauvages qui faisaient retentir la residencia. Puis, vive et légère comme la pensée, elle fut de nouveau à mon côté, bandant ma main, la tenant sur son sein, gémissant et pleurant dessus avec des plaintes de colombe.

Ce n'étaient pas des mots qui lui venaient, c'étaient des sons plus beaux que la parole, infiniment touchants, infiniment tendres ; mais, cependant, une pensée me frappa au cœur, une pensée me blessa comme un glaive, comme un ver dans la fleur, et profana la sainteté de mon amour. Oui, ces sons étaient beaux et inspirés par l'humaine tendresse ; mais leur beauté était-elle humaine ?

Je restai couché tout le jour. Longtemps les cris de cette innommable femelle, tandis qu'elle luttait avec son louveteau idiot, résonnèrent par la maison et me transpercèrent de chagrin désespéré et de dégoût. C'étaient les cris de mort de mon amour ; mon amour était assassiné ; non seulement il était mort, mais il se tournait en offense contre moi ; et toutefois j'avais beau penser et souffrir, il se gonflait encore en moi comme une tempête de délices, et mon cœur se fondait à ses regards et à son contact. Cette horreur qui avait surgi, ce doute qui planait sur Olalla, ce courant de sauvagerie, de bestialité, qui non seulement traversait toute sa famille, mais pénétrait jusqu'aux fondements l'histoire même de notre amour, — bien que tout cela m'épouvantât, me choquât, me dégoûtât, — rien de tout cela n'avait cependant le pouvoir de briser les nœuds de ma passion.

Lorsque les cris eurent cessé, un grattement à la porte m'apprit que Felipe était là dehors ; et Olalla s'en fut lui parler, — je ne sais de quoi. À part cet instant, elle ne quitta pas mon chevet, tantôt genouillée et priant avec ferveur, tantôt assise et ses yeux sur les miens. Ainsi donc, pendant ces six heures, j'absorbai sa beauté et lus muettement son histoire sur son visage. Je vis la pièce d'or onduler sur sa poitrine ; je vis s'assombrir et s'éclairer ses yeux qui, cependant, ne me parlaient d'autre langage que celui d'une tendresse infinie ; je vis son visage parfait et, à travers la robe, les lignes impeccables de son corps.

La nuit vint enfin, et dans l'obscurité croissante de la chambre ses formes s'évanouirent lentement ; mais le doux contact de sa main ne cessa de s'attacher à la mienne et de me parler. Rester ainsi dans une faiblesse mortelle, à boire les traits de la bien-aimée, suffirait à réveiller l'amour après n'importe quel heurt de désillusion. Je me raisonnai ; je fermai les yeux sur les abominations et je retrouvai toute ma hardiesse pour accepter le pire. Qu'importait, si cet impérieux sentiment survivait ? si ses yeux rayonnaient toujours, attachés sur moi ; si maintenant comme naguère chaque fibre de mon triste corps aspirait vers elle ? Tard dans la nuit un peu de force me revint et je parlai :

— Olalla, rien n'importe ; je ne demande rien ; je suis heureux ; je vous aime.

Elle s'agenouilla de nouveau pour prier et je respectai pieusement ses dévotions. La lune éclairait un côté de chacune des trois fenêtres et mettait dans la chambre une lueur confuse qui me laissait apercevoir indistinctement la jeune fille. En se relevant, elle fit le signe de la croix.

— C'est à moi de parler, dit-elle, et à vous d'écouter. Je sais, moi, et vous ne pouvez faire que des suppositions. J'ai prié, oh ! comme j'ai prié pour que vous quittiez ces lieux ! Je vous l'ai demandé, et je sais que vous m'auriez accordé même cela… Ou du moins, oh ! laissez-moi le croire ainsi.

— Je vous aime, dis-je.

— Et pourtant vous avez vécu dans le monde, dit-elle après une pause ; vous êtes un homme sérieux et je ne suis qu'une enfant. Pardonnez-moi si j'ai l'air de vous prêcher, moi qui suis aussi ignorante que les arbres des montagnes ; mais ceux qui apprennent beaucoup ne font qu'effleurer la surface de la connaissance ; ils saisissent les lois, ils conçoivent la grandeur du plan… l'horreur de la réalité s'efface de leur mémoire. C'est, je pense, à nous qui restons au foyer avec le malheur, de nous en souvenir, de prévoir et de compatir. Allez, je vous en prie, allez-vous-en, et ne m'oubliez pas. Ainsi je vivrai au plus cher de votre mémoire, d'une vie aussi mienne que celle du corps qui m'appartient.

— Je vous aime, dis-je encore une fois ; et, avançant ma main débile, je pris la sienne, que je portai à mes lèvres pour la baiser. Elle ne me résista point, mais tressaillit un peu et me regarda avec un froncement de sourcils moins rigoureux que triste et déçu. Puis, elle sembla faire appel à sa volonté ; elle attira ma main à elle, en se penchant un peu, et la posa sur son cœur.

— Tenez, dit-elle, sentez la palpitation de ma vie. Elle n'existe que pour vous ; elle est à vous. Est-elle encore à moi ? Elle n'est plus à moi que pour vous l'offrir, comme je pourrais prendre cette pièce à mon cou, comme je pourrais casser un rameau d'un arbre, et vous le donner. Mais non ! elle n'est même pas à moi !

Je réside, ou je crois résider (si j'existe du tout) quelque part ailleurs, prisonnière impuissante, emportée et assourdie par un tourbillon que je désavoue. Ce viscère, tel celui qui bat sous les flancs des bêtes, reconnaît en vous son maître : — il vous aime ! Mais mon âme, mon âme ! est-ce qu'elle vous aime ? Je ne crois pas ; je ne sais pas ; je redoute de l'interroger. Pourtant, lorsque vous me parliez, vos discours venaient de l'âme ; c'est mon âme que vous désirez, — c'est par mon âme seulement que vous voulez me prendre.

— Olalla, dis-je, l'âme et le corps ne font qu'un, et surtout en amour. Ce que veut le corps, l'âme aussi le désire ; où le corps s'attache, s'attache l'âme ; corps pour corps, âme pour âme, tous deux vont ensemble où Dieu les appelle, et la portion la plus basse (si l'on peut qualifier quelque chose de bas) forme simplement le piédestal et comme les fondations de la plus haute.

— Avez-vous, dit-elle, vu les portraits dans la maison de mes pères ? Avez-vous regardé ma mère et Felipe ? Avez-vous jeté les yeux sur ce tableau suspendu auprès de votre lit ? Celle qu'il représente est morte depuis des générations, et elle fit le mal, de son vivant. Mais regardez-y encore : c'est ma main jusqu'au dernier trait, ce sont mes yeux et mes cheveux. Qu'est-ce qui est mien, alors, et que suis-je ? S'il n'est pas une ligne de mon pauvre corps (que vous aimez et pour l'amour duquel vous rêvez éperdument que vous m'aimez), s'il n'est pas un des gestes que je puis ébaucher, pas une intonation de ma voix ni le moindre regard de mes yeux, non, pas même à présent que je parle à celui que j'aime — qui n'aient appartenu à d'autres ?

» D'autres, morts depuis des âges, ont regardé d'autres hommes avec mes yeux ; d'autres hommes ont ouï les aveux de

cette voix qui résonne ici à vos oreilles. Les mains des morts sont dans mon sein : elles me meuvent, elles m'entraînent, elles me guident ; je suis un fantoche à leur commandement ; et je ne fais que ressusciter des traits et des appas qui ont depuis longtemps cessé de nuire, dans le calme du tombeau.

» Est-ce moi que vous aimez, ô mon ami ? ou la race qui m'a faite ? Est-ce la femme qui n'est consciente ni responsable de la moindre partie d'elle-même ? ou bien cet influx dont elle est une onde transitoire, cet arbre dont elle est le fruit passager ? La race existe ; elle est vieille, et toujours jeune ; elle emporte dans son sein sa destinée éternelle ; sur elle, comme sur les flots de la mer, l'individu, que leurre une apparence de liberté, succède à l'individu ; mais l'individu n'est rien. Nous parlons de l'âme. Mais l'âme est dans la race.

— Vous allez à l'encontre de la loi commune, dis-je. Vous vous rebellez contre la voix de Dieu, qu'il a faite si dominatrice pour convaincre, si impérieuse pour commander. Écoutez-la, écoutez comme elle parle en nous ! Votre main s'attache à la mienne, votre cœur bondit à mon approche, les éléments inconnus dont nous sommes constitués s'éveillent et se précipitent l'un vers l'autre, sur un simple regard ; l'argile de la terre se rappelle sa vie autonome et elle aspire à nous joindre ; nous sommes entraînés par la même force qui fait graviter l'une vers l'autre les étoiles de l'espace, par la force qui fait monter et descendre la marée, par des puissances plus antiques et plus vastes que nous-mêmes.

— Hélas ! reprit-elle, que vous dirai-je ? Mes pères, il y a huit cents ans, possédaient toute la province ; ils étaient sages, grands, astucieux, et cruels ; mes pères étaient en Espagne une race d'élite ; leurs pennons marchaient les premiers, à la guerre

le roi les appelait ses cousins ; les gens du peuple, devant la potence apprêtée pour eux ou bien en retrouvant leurs logis en cendres, blasphémaient leur nom. Puis vint une transformation. L'homme s'est élevé ; s'il descend des bêtes, il peut retourner à leur niveau. Un souffle de lassitude passa sur ma lignée, relâchant ses fibres : la décadence commença pour elle ; les esprits s'obnubilèrent, les passions s'éveillèrent par accès, têtues et insensées comme le vent dans les gorges des montagnes ; la beauté fut encore transmise, mais non plus la volonté directrice ni le sentiment humain ; le germe se revêtait de chair, la chair couvrait les os, mais c'étaient des os et de la chair d'animaux, et leur âme était pareille à celle des insectes. Je vous parle à ma façon ; mais vous-même avez vu comment la roue de la fortune a régressé pour ma race condamnée. Je me trouve, pour ainsi dire, sur un petit relèvement de terrain de ce déval sans espoir, et je vois en avant et en arrière, à la fois ce que nous avons perdu et jusqu'où il nous faut encore descendre.

» Or, dois-je, moi qui habite à part dans cette maison des morts, mon corps, dont je sais les voies, — dois-je réitérer le maléfice ? Évoquerai-je un autre esprit, comme le mien reluctant, dans cette habitation maudite et battue de la tempête, où je souffre à présent ? Transmettrai-je ce néfaste réceptacle d'humanité, pour le charger d'une vie nouvelle comme d'un nouveau poison, et le lancer, tel un flambeau, à la face de la postérité ? Mais j'en ai formé le vœu : ma race disparaîtra de la terre. À cette heure, mon frère s'apprête ; bientôt son pas montera l'escalier ; et vous vous en irez avec lui, hors de ma vue à jamais. Pensez à moi quelquefois comme à celle qui apprit dans l'amertume la leçon de la vie, mais qui l'écouta bravement ; comme à celle qui vous aima en effet, mais qui se haïssait si profondément que son

amour lui était haïssable ; comme à celle qui vous renvoya et aurait cependant aspiré à vous garder toujours ; qui n'eut jamais de plus cher espoir que de vous oublier ni de plus grande crainte que d'être oubliée.

Tout en parlant, elle s'était dirigée vers la porte ; sa voix harmonieuse résonnait de plus en plus lointaine ; et sur ses derniers mots, elle disparut et je restai seul dans la chambre éclairée par la lune. Qu'aurais-je fait, si je n'avais été retenu par mon extrême faiblesse, je ne sais ; mais je demeurai accablé sous un énorme et vide désespoir. Peu après, la clarté rougeâtre d'une lanterne apparut à ma porte et Felipe entra. Sans un mot, il me chargea sur ses épaules, puis il me descendit jusqu'au portail où attendait la carriole. Au clair de lune, les montagnes se reliévaient en vigueur, comme si elles eussent été de carton-pâte ; sur le plateau faiblement éclairé, entre les arbres bas qui s'entrechoquaient et bruissaient dans le vent, le vaste cube noir de la residencia se dressait massivement, percé par la vague lueur de trois seules fenêtres, sur la face nord, au-dessus de la porte. C'étaient les fenêtres d'Olalla, et lorsque la carriole démarra, je gardai mes yeux fixés sur elles jusqu'à ce que la route s'enfonça dans une vallée et qu'elles furent perdues à mes yeux, pour toujours.

Felipe marchait en silence à côté du brancard, mais de temps en temps il excitait la mule et se retournait pour me regarder. Enfin il s'approcha de moi tout à fait et posa sa main sur ma tête. Il y avait une telle douceur dans ce geste, et une telle ingénuité animale, que des larmes jaillirent de moi comme l'éclatement d'une artère.

— Felipe, dis-je, emmenez-moi où on ne me posera pas de questions.

Sans un mot, il fit faire volte-face à sa mule, remonta une partie du chemin par où nous étions venus et, s'engageant dans un autre sentier, me transporta au village qui était, comme on dit en Écosse, la paroisse de ce district montagnard à la population clairsemée. Il ne me reste que des souvenirs confus du jour tombant sur la plaine, de la charrette s'arrêtant, des bras qui m'aidèrent à descendre, de la chambre nue où je fus porté, et de l'évanouissement qui s'abattit sur moi comme le sommeil.

Le lendemain et les autres jours, le vieux prêtre fut souvent à mon côté avec sa tabatière et son livre de prières et, après quelque temps, lorsque je commençai à recouvrer mes forces, il me dit que j'étais en bonne voie de guérison et que je devais, aussitôt que possible, songer à mon départ ; et puis, sans invoquer de raison, il prit une prise en me regardant de côté. Je n'affectai pas l'ignorance ; il devait avoir vu Olalla.

— Monsieur, dis-je, vous savez que je ne vous questionne pas au hasard. Qu'en est-il de la famille ?

Il me répondit qu'elle était très malheureuse, que la race semblait sur le déclin, et qu'ils étaient très pauvres et avaient été très négligés.

— Mais pas elle, dis-je. Grâce, sans doute, à vous, elle est instruite et sage plus qu'il n'est habituel aux femmes.

— Oui, dit-il ; la Senorita est instruite. Mais la famille a été négligée.

— La mère, demandai-je.

— Oui, la mère aussi, dit le Padre, en prenant une prise. Mais Felipe est un garçon bien intentionné.

— La mère est bizarre, fis-je.

— Très bizarre.

— Je pense, monsieur, que nous battons le buisson. Vous devez savoir de mes affaires plus que vous ne le montrez. Vous devez connaître mon désir d'être mis au courant sur plusieurs points. Ne voulez-vous pas être franc avec moi ?

— Mon fils, dit le vieillard, je serai très franc avec vous sur les matières de ma compétence ; sur celles dont je ne sais rien il ne me faut pas grande discrétion pour me taire. Je ne feindrai pas avec vous, je comprends parfaitement ce que vous voulez dire ; et ce que je puis affirmer est que vous êtes entre les mains de Dieu et que ses voies ne sont pas les nôtres. J'en ai même conféré avec mes supérieurs ecclésiastiques, mais eux aussi sont restés muets. C'est un vrai mystère.

— Est-elle folle ? demandai-je.

— Je vous répondrai selon ma pensée. Elle ne l'est pas, — ou du moins, elle ne l'était pas. Durant sa jeunesse — Dieu me pardonne, je crains d'avoir négligé cette brebis sauvage — elle était sûrement saine d'esprit ; et toutefois bien qu'elle n'en fût pas encore au point actuel, ses mêmes tendances étaient déjà visibles ; il en avait été de même avant elle, chez son père… oui, et avant lui, ce qui me porta sans doute à en juger trop légèrement. Mais ces prédispositions se développent non seulement chez l'individu, mais dans la race.

— Lorsqu'elle était jeune, demandai-je (et la voix me manqua un instant et il me fallut faire un grand effort pour ajouter :) était-elle comme Olalla ?

— Dieu me pardonne ! s'écria le Padre. À Dieu ne plaise que personne pense aussi inconsidérément de ma pénitente préférée. Non, non : la Senorita (sinon par sa beauté, que je souhaite très sincèrement voir moindre) n'a pas un seul trait de ressemblance avec ce que sa mère était au même âge. Il me serait pénible que vous le croyiez, et cependant Dieu sait s'il ne vaudrait pas mieux que vous le croyiez.

Là-dessus, je me redressai dans mon lit et ouvris mon cœur au vieillard, lui disant mon amour et la décision d'Olalla, avouant mes répugnances, mes imaginations passagères, mais lui disant que celles-ci avaient pris fin ; et j'en appelai à son jugement avec mieux qu'une soumission de pure forme.

Il m'écouta très patiemment et sans surprise. Lorsque j'eus achevé, il resta un moment silencieux. Puis il commença :

— L'Église… et aussitôt s'interrompit pour s'excuser : — J'oubliais, mon enfant, que vous n'êtes pas chrétien… Et d'ailleurs, sur un point tellement insolite, on ne peut dire que l'Église même ait décidé. Mais voulez-vous mon opinion ? La Senorita est, en la matière, le meilleur juge ; à votre place, je m'en remettrais à son avis.

Là-dessus, il se retira et fut dorénavant moins assidu auprès de moi. En effet, lorsque je commençai à me lever, il évita ostensiblement ma société et parut me fuir, non par antipathie, mais comme il eût fui l'énigme du Sphinx. Les villageois aussi m'évitaient : ils mettaient de la mauvaise volonté à me servir de guides dans la montagne. Je croyais voir qu'ils me regardaient de travers et j'étais certain que les plus superstitieux se signaient à mon approche.

D'abord, j'attribuai le fait à mes croyances hérétiques ; mais il m'apparut enfin que si j'étais ainsi redouté, c'était pour avoir habité à la residencia. Nous méprisons les lubies d'une pareille rusticité ; et néanmoins, je sentais comme une ombre glacée s'abattre sur mon amour et l'opprimer. Elle ne le diminuait pas, mais je ne puis nier qu'elle restreignait ma ferveur.

Quelques milles à l'est du village, il y avait dans la Sierra une brèche d'où l'œil plongeait directement sur la residencia. Je pris l'habitude quotidienne de m'y rendre. Un bois couronnait le sommet ; et juste à l'endroit où le sentier en débouchait, il était surplombé par une avancée de rocher qui portait à son tour un crucifix de grandeur nature et d'une exécution plus réaliste que de coutume. Ce fut là mon poste d'observation. De là, un jour après l'autre, je promenais mes regards sur le plateau, sur la grande vieille maison, et je voyais Felipe, moins gros qu'une mouche, aller de çà de là dans le jardin. Parfois, des brumes interceptaient la vue, qui se dissipaient ensuite chassées par les vents de la montagne ; parfois la plaine s'endormait au-dessous de moi sous un soleil radieux ; ou bien elle était cachée par un rideau de pluie.

Cette perspective lointaine, ces visions fugitives des lieux où mon existence avait subi une métamorphose aussi profonde, convenaient à mon humeur inquiète. Je passais là des jours entiers à débattre en moi-même les éléments divers de notre situation : tantôt cédant aux suggestions de l'amour, tantôt écoutant la voix de la sagesse et, à la fin, demeurant irrésolu entre les deux.

Un jour, comme j'étais assis sur mon rocher, arriva par le chemin un paysan maigre, drapé dans une cape. C'était un étranger, qui évidemment ne me connaissait pas, même de réputation ;

car, au lieu de passer au large, il s'approcha, vint s'asseoir auprès de moi, et nous entrâmes en conversation. Entre autres choses, il me dit qu'il avait été muletier, et qu'il avait, dans son jeune temps, beaucoup fréquenté ces montagnes ; plus tard, ayant suivi l'armée avec ses mules, il avait réalisé quelque bien et il vivait maintenant retiré dans sa famille.

— Connaissez-vous cette maison ? demandai-je à la fin, en désignant la residencia, — car j'étais vite las de toute conversation qui m'empêchait de songer à Olalla.

Il me regarda d'un œil sombre et se signa.

— Trop bien, dit-il. C'est là qu'un de mes camarades se vendit à Satan. Que la Vierge nous préserve de la tentation ! Il a payé pour son crime, et brûle à présent au plus rouge tréfond de l'enfer.

La crainte s'empara de moi et je ne trouvai rien à répondre. L'homme reprit, comme se parlant à lui-même :

— Oui, oh oui, je la connais. J'ai passé son seuil. La neige couvrait le sentier et le vent la chassait. Je le pris par le bras, Senor, et l'entraînai vers la grand'porte. Je le conjurai, au nom de tout ce qu'il aimait et vénérait, de partir avec moi. Je m'agenouillai devant lui dans la neige, et je vis que mes supplications l'émouvaient. Mais juste à ce moment, elle sortit de la galerie en l'appelant par son nom. Il se détourna, et elle restait là, une lampe à la main, l'attirant vers elle par son sourire. À haute voix j'appelai Dieu à mon aide et enlaçai étroitement mon ami. Mais il me repoussa et me laissa seul. Son choix était fait. — Que Dieu nous soit en aide ! — J'aurais voulu prier pour lui ; mais à quoi bon ? Il y a des péchés que le Pape même ne peut remettre.

— Et votre ami, demandai-je, qu'en advint-il ?

— Eh bien, Dieu le sait, dit le muletier. Si tout ce que l'on dit est vrai, sa fin fut, comme son péché, à faire dresser les cheveux.

— Voulez-vous dire qu'il fut tué ?

— Oui certes, il fut tué. Mais comment, oui, comment ! Ce sont là des choses dont c'est péché de parler.

— Les gens de cette maison… commençai-je.

Mais il m'interrompit avec un éclat sauvage.

— Les gens ? s'écria-t-il. Quelles gens ? Il n'y a ni hommes ni femmes dans cette maison de Satan. Comment ? vous avez vécu si longtemps ici sans jamais avoir su ?…

Et alors il approcha sa bouche de mon oreille et chuchota comme si ses paroles risquaient d'être entendues des oiseaux de la montagne et de les frapper d'horreur.

Ce qu'il me conta était faux, et pas même original. Ce n'était, en effet, qu'une version nouvelle (accommodée par l'ignorance villageoise et la superstition), d'histoires presque aussi vieilles que le monde. Ce fut plutôt son application qui me fit pâlir. Jadis, dit-il, l'Église aurait brûlé ce nid de basilics, mais le bras de l'Église était à présent trop court ; Miguel, son ami, avait été impuni chez les hommes et laissé au jugement redoutable d'un Dieu offensé. Mais cette injustice ne durerait pas toujours. Le Père se faisait vieux, le Père lui-même était ensorcelé. Mais les yeux de ses ouailles étaient maintenant dessillés au danger ; et quelque jour, oui, avant peu, la fumée de cette maison s'élèverait vers le ciel.

Il me laissa béant d'horreur et de crainte. Je ne savais de quel côté me tourner ; devais-je d'abord avertir le Père, ou porter mes mauvaises nouvelles tout droit aux habitants menacés de la residencia ? Le sort allait décider pour moi, car, pendant que j'hésitais toujours, j'aperçus dans le sentier une silhouette voilée de femme qui s'approchait de moi. Nul voile ne pouvait tromper ma perspicacité : chaque ligne et chaque mouvement me firent reconnaître Olalla ; et, restant dissimulé derrière un angle du rocher, je la laissai atteindre le sommet. Puis je m'avançai. Elle me vit, s'arrêta sans rien dire ; moi aussi je restai silencieux, et nous continuâmes à nous contempler l'un l'autre avec une tristesse passionnée.

— Je vous croyais parti, dit-elle enfin. C'est la seule chose que vous puissiez faire pour moi : — partir. C'est tout ce que je vous ai jamais demandé. Et vous êtes encore là. Mais savez-vous que chaque jour accumule un péril de mort, non seulement sur votre tête, mais sur les nôtres ? Un bruit court dans la montagne, on soupçonne que vous m'aimez, et les gens ne peuvent le supporter.

Je vis qu'elle était déjà informée du danger qu'elle courait, et je m'en réjouis.

— Olalla, lui dis-je, je suis prêt à partir aujourd'hui, à cette heure même, mais pas seul.

Elle fit un pas de côté, s'agenouilla pour prier, devant le crucifix, et je demeurai tour à tour à la regarder et à contempler l'objet de son adoration ; mes yeux allaient du visage vivant de la pénitente, à la figure sinistre et barbouillée, aux plaies peintes, et aux côtes saillantes de l'idole. Le silence n'était interrompu que par

les cris plaintifs de quelques grands oiseaux qui volaient en cercle, comme surpris ou alarmés, au sommet des collines. À ce moment, Olalla se releva, se tourna vers moi, écarta son voile et, toujours appuyée d'une main au bois du crucifix, me regarda, pâle et navrée.

— J'ai ma main sur le crucifix, dit-elle. Le Père dit que vous n'êtes pas chrétien ; mais suivez un instant mon regard et contemplez le visage de l'Homme des douleurs. Nous sommes tous pareils à lui, — les héritiers du Péché ; nous avons tous à supporter et à expier un passé qui ne fut pas le nôtre ; en nous tous oui, même en moi il y a une étincelle du divin. Aimez-Le, nous devons souffrir pendant un temps, jusqu'à ce que demain revienne apporter la paix. Laissez-moi passer seule mon chemin : c'est ainsi que je serai le moins solitaire, comptant pour mon ami Celui qui est l'ami de tous ceux qui souffrent ; c'est ainsi que je serai la plus heureuse, ayant dit adieu au bonheur terrestre et acceptant volontiers la souffrance pour mon lot.

Je considérai la face du crucifix et, bien que je n'aime pas les idoles et que je méprise cet art de grimaçante imitation dont j'avais là un exemple grossier, je perçus la signification du simulacre. La face me regardait d'en haut avec une contracture de mortelle angoisse ; mais les rais de gloire qui l'environnaient me rappelaient que le sacrifice était volontaire. Il était là, dominant le roc, tel qu'il est encore planté au bord de tant de routes, offrant en vain aux passants l'emblème de tristes et nobles vérités que le plaisir n'est pas une fin, mais un accident ; que la douleur est le choix des magnanimes ; qu'il vaut mieux souffrir toutes choses, et bien faire. Je m'éloignai sans rien dire et descendis la montagne ; et lorsque je regardai en arrière pour la dernière fois

avant de pénétrer dans la forêt, je vis Olalla toujours appuyée sur le crucifix.

Le Trésor de Franchard · 1

On avait envoyé chez le docteur de Bourron avant six heures. À huit, quelques villageois arrivèrent pour la représentation, et on les mit au courant des événements. Ils trouvèrent bien osé à un saltimbanque de tomber malade comme une personne naturelle, et s'en retournèrent furieux. À dix heures, Mme Tentaillon, tout à fait inquiète, envoya chercher le docteur Desprez, au bas de la rue.

Le docteur travaillait à ses manuscrits dans an coin de la petite salle à manger et sa femme était endormie auprès du feu lorsque le messager survint.

— Sapristi ! dit le docteur, vous auriez dû m'envoyer chercher plus tôt. C'était un cas d'urgence. Et il suivit le messager comme il était, avec ses pantoufles et sa calotte.

Il y avait trente mètres à peine jusqu'à l'auberge ; le messager ne s'y arrêta point : il entra par une porte, ressortit par une autre dans la cour, et prit à côté de l'écurie l'escalier de la soupente où gisait le saltimbanque malade.

Dût-il vivre mille ans, le docteur Desprez n'oublierait pas son arrivée dans cette chambre ; car non seulement la scène était pittoresque, mais elle data dans son existence. Nous comptons notre vie depuis l'heure maussade de notre première apparition dans la société, et je ne sais trop pourquoi, car jamais nul acteur

ne parut sur les planches avec plus mauvaise grâce. Sans remonter plus haut, ce qui semblerait trop bizarre, il y a par la suite dans la vie de chacun maints faits émouvants et décisifs qui détermineraient, aussi logiquement que la naissance, une période. Tel fut, par exemple, le cas du docteur Desprez. À quarante ans passés, après avoir ce qu'on appelle raté sa vie — et marié en outre — il inaugura un nouveau point de départ en ouvrant la porte du grenier au-dessus de l'écurie Tentaillon.

C'était une grande pièce, éclairée par une seule chandelle posée à même le plancher. Sur un grabat gisait le saltimbanque, homme robuste, au nez donquichottesque enluminé par la boisson. Mme Tentaillon, penchée sur lui, frottait ses pieds avec un liniment d'eau chaude et de moutarde ; et sur une chaise voisine était assis, les pieds ballants, un gamin de onze à douze ans. Ces trois personnages étaient, avec leurs ombres, les uniques occupants.

Mais ces ombres formaient à elles seules une compagnie ; l'étendue de la pièce les exagérait en formes gigantesques et, grâce à la position de la chandelle, la lumière dirigée de bas en haut produisait des raccourcis difformes. Le profil du saltimbanque s'étalait, caricatural, sur la muraille, et c'était chose étrange de voir son nez se raccourcir et s'allonger lorsque des courants d'air agitaient la flamme. Quant à Mme Tentaillon, son ombre n'était rien qu'une grosse masse d'épaules, surmontée de temps à autre par un hémisphère de tête. Les pieds de la chaise s'étiraient en échasses sur lesquelles le garçon était perché, comme un nuage, dans un coin du plafond.

Ce fut le garçon qui attira la sympathie du docteur. Il avait une large voûte crânienne, un front et des mains de musicien, et une

paire d'yeux inoubliables. Cet effet n'était pas dû simplement à leur grandeur, à leur sérieux, ou à la douceur de leur brun fauve. Leur regard avait un je ne sais quoi qui pénétra le docteur et le gêna presque. Il était certain d'avoir vu déjà un regard semblable, mais ne pouvait se rappeler ni où ni comment. On eût dit que ce garçon, un parfait étranger pour lui, avait les yeux d'un vieil ami ou d'un vieil ennemi. Le garçon, l'air profondément indifférent à ce qui se passait, détaché, plutôt, et dans une contemplation supérieure, battait doucement des pieds contre les barreaux de sa chaise et tenait ses mains croisées sur ses genoux. Mais, néanmoins, le regard fixe et pensif de ses yeux poursuivait le docteur à travers la chambre. Desprez n'aurait pu dire si c'était lui qui fascinait le garçon, ou bien le contraire.

Il s'occupa du malade, posa des questions, lui tâta le pouls, plaisanta, s'échauffa même un peu, et jura. Mais toujours, dès qu'il se détournait, il rencontrait les yeux bruns guettant les siens avec le même regard interrogateur et mélancolique.

Enfin le docteur trouva tout à coup la solution. Il se rappelait maintenant le regard. Le gamin, bien qu'il fût droit comme un I, avait les yeux qui accompagnent d'ordinaire un dos bossu ; il n'était en rien difforme, et l'on croyait cependant voir une personne difforme vous regarder de dessous ses sourcils. Le docteur respira longuement, tout soulagé d'avoir trouvé une théorie (car il aimait les théories), et satisfait son intérêt par une explication.

Néanmoins, il expédia le malade avec une hâte inaccoutumée et, restant avec un genou sur le plancher, il se tourna un peu vers le garçon afin de l'examiner à loisir. De son côté, le garçon, nullement troublé, regarda paisiblement le docteur.

— Est-ce que c'est votre père ? demanda Desprez.

— Oh, non, répondit le garçon ; mon maître.

— L'aimez-vous ? continua le docteur.

— Non, monsieur, dit le garçon.

Mme Tentaillon et Desprez échangèrent un regard significatif.

— C'est mal, mon ami, reprit le docteur avec une ombre de sévérité. On doit aimer les mourants, ou cacher ses sentiments, et votre maître est mourant. Si j'en veux à un oiseau tandis qu'il maraude mes cerises, je suis un rien déçu lorsque je le vois s'envoler par-dessus le mur de mon jardin et se diriger vers la forêt, puis disparaître. À bien plus forte raison une créature comme celle-ci, forte, industrieuse, douée de riches facultés. En songeant que, sous peu d'heures, il sera réduit au silence, son souffle éteint, son ombre même effacée de ce mur, moi qui ne l'avais jamais vu, et cette dame qui le connaissait seulement comme un hôte, nous éprouvons pour lui de l'affection.

Le garçon demeura silencieux un instant et parut réfléchir.

— Vous ne l'avez pas connu, répliqua-t-il enfin. C'était un méchant homme.

— C'est un petit païen, dit l'hôtesse. Sur ce point-là, ils sont tous les mêmes, ces saltimbanques, bateleurs, artistes, et le reste. Ils n'ont pas de sens moral.

Mais le docteur, les sourcils froncés et relevés, examinait toujours le petit païen.

— Quel est votre nom ? demanda-t-il.

— Jean-Marie.

Desprez, dans un de ses soudains transports d'intérêt, s'élança sur lui pour tâter son crâne au point de vue ethnologique.

— Celtique ! Celtique ! dit-il.

— Celtique ! s'écria Mme Tentaillon, qui confondait peut-être le mot avec hydrocéphale. Pauvre gamin ! est-ce dangereux ?

— Cela dépend, répliqua le docteur d'un air renfrogné. Puis, s'adressant derechef au garçon :

— Et que faites-vous pour vivre, Jean-Marie ? demanda-t-il.

— De l'acrobatie.

— De l'acrobatie ? Ce doit être sain. Je conjecture, madame Tentaillon, que l'acrobatie est une manière de vivre saine. Et n'avez-vous jamais fait autre chose que de l'acrobatie ?

— Avant d'apprendre cela, je volais, répondit gravement Jean-Marie.

— Ma parole ! s'écria le docteur. Vous êtes un gentil petit homme pour votre âge. Madame, lorsque mon confrère de Bourron sera venu, vous lui communiquerez mon opinion défavorable. Je remets le cas entre ses mains ; mais, bien entendu, au premier symptôme alarmant, et surtout s'il semblait se ranimer, n'hésitez pas à me réveiller. Je ne suis plus docteur, grâce à Dieu ; mais je l'ai été. Bonne nuit, madame. Dormez bien, Jean-Marie.

Le Trésor de Franchard · 2

Le docteur Desprez se levait toujours tôt. Avant qu'une fumée ne s'élevât, avant que le pont ne retentît sous le premier chariot en route vers le travail quotidien des champs, on pouvait le voir errer dans son jardin. Tantôt il cueillait une grappe de raisin ; ou bien il mangeait une grosse poire sous la treille ; tantôt, du bout de sa canne, il traçait sur l'allée toutes sortes de dessins capricieux ; ou encore il descendait, pour regarder couler la rivière indéfiniment, à l'estacade de bois où il amarrait son bateau. Il n'y avait pas, disait-il souvent, d'heure plus propice aux théories que le grand matin. « Je me lève plus tôt que n'importe qui du village, se vanta-t-il une fois. Par une juste conséquence, je sais davantage et souhaite moins employer mon savoir ».

Le docteur était un connaisseur en levers de soleil et il aimait un bon effet théâtral pour ouvrir la journée. Grâce à une sienne théorie de la rosée, il prédisait le temps. En fait, beaucoup de choses le renseignaient là-dessus : le bruit des cloches de tous les villages avoisinants, l'odeur de la forêt, les visites et les allures des oiseaux comme des poissons, l'aspect des plantes de son jardin, la disposition des nuages, la couleur de la lumière, et enfin un arsenal d'instruments météorologiques disposés sous un abri en manière de clocher au milieu de la pelouse.

Depuis son installation à Gretz, il était devenu de plus en plus le météorologiste local, l'inégalable champion du climat local. Il crut d'abord qu'il n'y avait pas d'endroit plus sain dans l'arrondissement. À la fin de la seconde année, il affirmait qu'il n'y en avait pas de plus salubre dans tout le département. Et un peu avant de rencontrer Jean-Marie, il se préparait à défier toute la

France et la plus grande partie de l'Europe de rivaliser avec ce point d'élection.

— Docteur, disait-il, docteur est un mot grossier. On ne devrait pas l'employer devant les dames. Il évoque la maladie. Je note, comme un vice de notre civilisation, que nous n'avons pas une horreur convenable de la maladie. Moi, pour ma part, je m'en lave les mains à présent ; j'ai renoncé à mes lauriers ; je ne suis plus docteur, je ne suis qu'un adorateur de la bonne déesse Hygie. Ah, croyez-moi, c'est elle qui a la palme ! Et c'est ici, dans cet exigu hameau, qu'elle a son sanctuaire ; c'est ici qu'elle habite et prodigue ses dons ; ici je me promène avec elle dans le grand matin, et elle me montre combien robustes elle a fait les paysans, combien fertiles elle a fait les champs, comme les arbres poussent hauts et avenants sous ses yeux, et comme les poissons de la rivière sont beaux et agiles en sa présence.

— Du rhumatisme ! s'écriait-il, à une impertinente interruption. Oh oui, je crois que nous avons un peu de rhumatisme. C'est à peu près inévitable, vous savez, sur une rivière. Et d'ailleurs, le pays se trouve un peu bas ; et les prairies sont marécageuses, il n'y a pas de doute. Mais, mon cher monsieur, voyez donc Bourron ! Bourron est élevé. Bourron est tout contre la forêt ; c'est plein d'ozone, là-bas, direz-vous. Eh. bien, comparé à Gretz, Bourron est un parfait abattoir.

Le lendemain du jour où il fut appelé auprès du saltimbanque mourant, le docteur visita l'embarcadère au fond de son jardin et longuement regarda l'eau couler. Il appelait cela sa prière ; mais adressait-il ses adorations à la déesse Hygie ou à une divinité plus orthodoxe ? Impossible de le savoir. Car il proférait des oracles ambigus, il déclarait tantôt qu'une rivière est le type de la

santé corporelle, et tantôt exaltait son haut enseignement moral, qui prêche sans cesse paix, assiduité et diligence à l'esprit inquiet de l'homme.

Après avoir regardé passer sous ses yeux deux ou trois kilomètres de cette eau claire, vu affleurer à la surface l'éclair d'argent de quatre ou cinq poissons, et admiré suffisamment les ombres des arbres qui du bord opposé s'étalaient jusqu'à mi-largeur de la rivière, alternant avec des flaques mouvantes de soleil, il remonta flânant par le jardin et traversa sa maison pour gagner la rue, frais et rajeuni.

Le bruit de ses pas sur la chaussée donna le signal du travail de la journée ; car le village dormait encore profondément. La tour de l'église s'élançait joyeuse dans la lumière ; les oiseaux qui tournoyaient alentour semblaient nager dans une atmosphère plus subtile que de coutume ; et le docteur, marchant parmi les longues ombres claires, gonflait amplement ses poumons, et se déclarait très satisfait du matin.

Sur une des bornes qui flanquaient la porte cochère de Tentaillon, il vit, perchée dans une attitude méditative, une petite forme sombre et reconnut aussitôt Jean-Marie.

— Ah ! ah ! plaisanta-t-il, arrêté devant lui avec une main sur chaque genou. Alors nous nous levons de grand matin ? Il me semble que nous avons tous les vices d'un philosophe.

Le garçon se mit debout et salua gravement.

— Et comment va notre patient ? demanda Desprez.

Le patient allait toujours de même.

— Et pourquoi vous levez-vous de grand matin ?

Jean-Marie, après un long silence, avoua qu'il n'en savait rien.

— Vous n'en savez rien ? répéta Desprez. Nous ne savons rien de rien, mon ami, jusqu'au jour où nous tâchons d'apprendre. Interrogez votre conscience. Allons, poussez-moi cette recherche à fond. Aimez-vous le matin ?

— Oui, dit le garçon avec lenteur ; oui, je l'aime.

— Et pourquoi l'aimez-vous ? (Nous suivons maintenant la méthode socratique.) Pourquoi l'aimez-vous ?

— Il fait tranquille, répondit Jean-Marie ; et je n'ai rien à faire ; et puis je me sens comme si j'étais bon.

Le docteur Desprez s'assit sur la borne du côté opposé. Il commençait à prendre intérêt à la conversation, car évidemment le garçon réfléchissait avant de parler et tâchait de répondre juste.

— Il semble que vous ayez plaisir à vous sentir bon, dit le docteur. Mais par là vous m'embarrassez à l'extrême, car vous avez dit, je crois que vous étiez un voleur ; et les deux sont incompatibles.

— Est-ce très mal de voler ? demanda Jean-Marie.

— C'est du moins l'opinion générale, petit garçon, répondit le docteur.

— Non, je veux dire comme je volais, expliqua l'autre. Car je n'avais pas le choix. Je pense qu'il est sûrement juste d'avoir du pain ; ce doit être juste d'avoir du pain, car on en a un besoin évident. Et puis ils me battaient cruellement lorsque je rentrais

sans rien. Je n'étais pas ignorant du bien et du mal, car auparavant j'avais été élevé par un prêtre qui était très bon pour moi. — (Le docteur fit une horrible grimace au mot « prêtre ».) — Mais il me semblait que, lorsque l'on n'avait rien à manger et que j'étais battu, c'était une affaire différente. Je n'aurais pas volé de gâteaux, je pense ; mais tout le monde peut voler le pain du boulanger.

— Et je suppose aussi, dit le docteur en ricanant, que vous priiez Dieu de vous pardonner et Lui expliquiez le cas en long et en large.

— Comment, monsieur ? demanda Jean-Marie. Je ne vois pas.

— Votre prêtre verrait, en tout cas.

— Il verrait ? demanda le garçon, troublé pour la première fois. J'aurais cru que Dieu savait.

— Eh ? grogna le docteur.

— J'aurais cru que Dieu me comprenait. Vous pas, je vois ; mais alors c'était Dieu qui me faisait penser ainsi, n'est-ce pas ?

— Petit garçon, petit garçon, je vous ai déjà dit que vous aviez les vices de la philosophie ; si vous en déployez aussi les vertus, j'abandonne. Je suis un étudiant des lois bénies de la santé, un observateur de la nature simple et tempérée dans son cours normal ; et je ne puis demeurer calme en présence d'un monstre. Comprenez-vous ?

— Non, monsieur.

— Je vous éclaircirai ma pensée. Regardez le ciel — derrière le clocher d'abord, où il est si pâle, puis de plus en plus haut, en le-

vant le menton, jusqu'au sommet de la voûte où il est déjà aussi bleu qu'à midi. N'est-ce pas une belle teinte ? Ne réjouit-elle pas le cœur ? Nous l'avons vue toute notre vie et elle imprègne nos pensées familières. Maintenant — (et il changea de ton) — supposez que le ciel devienne subitement d'un ambre vif de flamme, couleur de charbons ardents, se fonçant à l'écarlate dans les hauteurs. Je ne dis pas que ce serait en rien moins beau ; mais l'aimeriez-vous autant ?

— Je ne crois pas.

— Ni moi non plus, répliqua le docteur rudement. Je hais tous les gens bizarres et vous êtes le plus singulier petit garçon du monde.

Jean-Marie parut méditer un instant, puis releva la tête et regarda le docteur d'un air d'interrogation candide.

— Mais n'êtes-vous pas un très singulier monsieur ? demanda-t-il.

Le docteur jeta sa canne, bondit sur le garçon, le serra contre son cœur et l'embrassa sur les deux joues.

— Admirable, admirable démon ! s'écria-t-il, Quel matin, quelle heure pour un théoricien de quarante-deux ans ! Non, — poursuivit-il en apostrophant le ciel — j'ignorais qu'il existât des garçons semblables ; je ne savais pas qu'on en fît de tels ; j'avais douté de ma race ; et maintenant ! C'est comme — ajouta-t-il en ramassant sa canne — comme une rencontre d'amants. J'ai contusionné mon bâton favori dans ce moment d'enthousiasme. Mais la blessure n'est pas grave.

Il s'aperçut que le garçon le regardait visiblement étonné, embarrassé et inquiet.

— Allons ! dit-il, pourquoi me regarder comme cela ? Ma foi, je crois que le garçon me méprise. Me méprisez-vous, mon garçon ?

— Oh, non, seulement je ne comprends pas.

— Vous m'excuserez, monsieur, répliqua le docteur avec gravité ; je suis encore bien jeune… Oh ! va te faire pendre ! ajouta-t-il à part. Et il se rassit pour observer le garçon sardoniquement.

Il a gâché la paix de ma matinée, pensa-t-il. Je serai nerveux tout le jour et aurai une pointe de fièvre en digérant. Calmons-nous.

Il écarta ses préoccupations par un effort de volonté qu'il avait depuis longtemps étudié, et abandonna son âme à la contemplation du matin. Il aspira l'air, le dégustant avec critique comme un connaisseur déguste un crû, et prolongea l'expiration par un raffinement hygiénique. Il compta dans le ciel les petites flammèches des nuages. Il suivit autour du clocher de l'église les évolutions des oiseaux, décrivant de longues courbes, planant, ou virant selon les caprices de voltes joyeuses, et battant le vent d'ailes imaginaires.

Par ce moyen, il retrouva la paix de l'esprit et le sang-froid animal, conscient de ses membres, conscient de la vue de ses yeux, conscient que l'air avait un goût frais, comme un fruit, au haut de sa gorge ; et enfin, complètement distrait, il se mit à chanter. Le docteur ne savait qu'un air : Malbrouck s'en va-t-en guerre ; et se tenait même avec celui-là sur une réserve polie ; et

ses exploits musicaux étaient toujours consacrés aux moments où il était seul et entièrement heureux.

Il fut violemment rappelé à la réalité par l'expression pénible répandue sur le visage du garçon.

— Que dites-vous de mon chant ? interrogea-t-il en s'arrêtant au milieu d'une note ; puis, après avoir attendu un instant sans recevoir de réponse. — Que dites-vous de mon chant ? répéta-t-il impérieusement.

— Je ne l'aime pas, avoua Jean-Marie avec hésitation.

— Allons ! s'écria le docteur. Vous êtes sans doute vous-même un artiste ?

— Je chante mieux que cela.

Le docteur l'observa quelques secondes avec stupéfaction. Conscient d'être en colère, il rougit de lui-même, ce qui le mit encore plus en colère.

— Si c'est ainsi que vous parlez à votre maître ! dit-il enfin, en haussant les épaules et agitant les bras.

— Je ne lui parle pas du tout. Je ne l'aime pas.

— Alors vous m'aimez ? trancha Desprez avec une vivacité insolite.

— Je ne sais pas.

Le docteur se leva.

— Je vous souhaite le bonjour, dit-il. Vous êtes trop fort pour moi. Peut-être avez-vous dans les veines du sang, peut-être un

fluide céleste, ou peut-être n'y circule-t-il rien de plus grossier que de l'air respirable ; mais je suis invinciblement certain d'une chose : c'est que vous n'êtes pas un être humain. Non, mon garçon — et il brandit vers lui sa canne — vous n'êtes pas un être humain. Gravez, gravez cela dans votre mémoire : « Je ne suis pas un être humain, je n'y ai pas la moindre prétention, je suis une mouette, un songe, un ange, un acrostiche, une illusion, tout ce qu'il vous plaira, sauf un être humain ! » Agréez donc mes humbles salutations et mon adieu !

Et là-dessus, le docteur s'éloigna par la rue, assez agité, et le garçon resta, mentalement ébahi, où il l'avait quitté.

Le Trésor de Franchard · 3

Mme Desprez, qui répondait au prénom d'Anastasie, offrait un agréable spécimen de son sexe ; c'était une forte brune, excessivement saine d'aspect, aux joues fraîches et lisses, aux paisibles yeux noirs, aux mains que ni l'art ni la nature ne pouvaient embellir. Elle était de ces gens sur qui l'adversité passe comme un nuage d'été ; elle pouvait, lors des pires conjonctures, creuser entre ses sourcils une ride verticale d'un instant, mais celle-ci s'effaçait aussitôt. Elle avait beaucoup de la placidité d'une nonne satisfaite ; la piété en moins, toutefois ; car Anastasie était de nature très mondaine, raffolait des huîtres et du vieux vin, comme des plaisanteries un peu risquées, et se dévouait à son mari pour elle-même plutôt que pour lui.

Son imperturbable bon naturel ne concevait pas l'idée du sacrifice. Habiter une vieille maison agréable, avec un jardin vert

derrière et des fleurs aux couleurs vives sous sa fenêtre, manger et boire du meilleur, bavarder avec une voisine pendant un quart d'heure, ne porter jamais ni corset ni toilette, sauf pour aller courir les magasins de Fontainebleau, être fournie continuellement de nouvelles du terroir et, mariée au docteur Desprez, n'avoir nul motif de jalousie, emplissait jusqu'aux bords la coupe de sa félicité. Ceux qui avaient connu le docteur célibataire, alors qu'il mettait au jour presque autant de théories, mais d'un ordre différent, attribuaient son actuelle philosophie à l'étude d'Anastasie. C'étaient ses plaisirs incultes qu'il systématisait et imitait, peut-être en vain.

Mme Desprez était une artiste culinaire et faisait le café à la perfection. Sa manie de l'ordre et de la propreté avait gagné le docteur ; chaque chose était à sa place ; tout objet susceptible de poli brillait victorieusement, et la poussière était bannie de son empire. Aline, leur unique servante, n'avait rien autre à faire au monde que nettoyer et astiquer. Ainsi le docteur vivait dans sa maison comme un veau gras, bassiné et dorloté à souhait.

Le repas de midi fut excellent. Il y avait un melon bien mûr, un poisson de la rivière à une mémorable sauce béarnaise, une volaille grasse en fricassée et un plat d'asperges suivi de quelques fruits. Le docteur but une demi-bouteille plus un verre, sa femme une demi-bouteille moins la même quantité (qui était un privilège marital) d'un excellent côte-rôtie, âgé de sept ans. Puis, on servit le café, avec un flacon de chartreuse pour madame, car le docteur méprisait ces décoctions et s'en défiait ; et enfin Aline laissa le couple aux joies du souvenir et de la digestion.

— C'est une très heureuse circonstance, ma chérie, fit observer le docteur… ce café est adorable… une très heureuse circonstance

après tout… Anastasie, je vous en prie, abstenez-vous de ce poison pour aujourd'hui ; seulement un jour, et vous vous en trouverez bien, je vous le garantis.

— Quelle est cette heureuse circonstance, mon ami ? demanda Anastasie sans prendre garde à la protestation qui revenait chaque jour.

— Que nous n'ayons pas d'enfant, ma belle, répondit le docteur. J'y réfléchis davantage à mesure que les années passent, et avec une croissante gratitude envers le dieu qui dispense de telles calamités. Votre santé, ma mignonne, ma paix studieuse, nos petites chatteries culinaires, combien tout cela aurait été sacrifié ! Et pour quoi ? Les enfants sont le dernier mot de l'imperfection humaine. Leur aspect met la santé en fuite. Ils crient, ma chère ; ils posent des questions fâcheuses ; ils demandent à être nourris, à être lavés, à être éduqués, à être mouchés ; et puis le temps vient où ils vous brisent le cœur comme je brise ce morceau de sucre. Une paire d'égoïstes professionnels, comme vous et moi, doivent éviter la descendance, comme une infidélité.

— À coup sûr, dit-elle en riant. Mais c'est bien vous, de vous vanter d'une chose où vous ne pouvez rien.

— Ma chère, répliqua solennellement le docteur, nous aurions pu adopter.

— Jamais ! s'écria madame. Jamais, docteur, avec mon consentement. Un enfant de ma chair et de mon sang, je ne dis pas non. Quant à me mettre sur le dos l'imprudence d'une autre, mon cher ami, je suis trop sensée.

— Précisément. Nous le sommes tous deux. Et je suis d'autant plus content de notre sagesse que… que…

Et il la regarda fixement.

— Que quoi ? demanda-t-elle avec un obscur pressentiment de danger.

— Que j'ai trouvé la personne convenable, dit avec fermeté le docteur, et l'adopterai cet après-midi.

Anastasie le regarda comme à travers un brouillard.

— Vous avez perdu la raison, dit-elle ; et il y eut dans sa voix une intonation aiguë annonciatrice d'orage.

— Non pas, ma chérie, j'en garde le complet exercice. À preuve : sans essayer de déguiser mon incohérence, je l'ai mise fortement en relief, en manière de préparation. Vous reconnaissez là, je pense, le philosophe qui a le ravissement de vous appeler son épouse. Le fait est que j'avais considéré toute cette affaire en dehors d'un accident. Je ne pensais pas trouver jamais un fils de mon espèce. Eh bien, hier soir, j'en ai rencontré un. Ne vous alarmez pas sans nécessité, ma chère ; il n'a pas la moindre goutte de mon sang, que je sache. C'est son esprit, mon ange, son esprit qui appelle ma paternité.

— Son esprit ! répéta-t-elle avec un ricanement qui tenait du mépris et de la crise de nerfs. Son esprit, ma foi ! Henri, est-ce là une stupide plaisanterie, ou êtes-vous fou ? Son esprit Et qu'a-t-il, son esprit ?

— En vérité, répondit le docteur avec un haussement d'épaules, vous avez mis le doigt sur l'anicroche. Il sera toujours

violemment antipathique à ma toujours belle Anastasie. Elle ne le comprendra jamais ; il ne la comprendra jamais. Vous avez épousé le côté animal de ma nature, ma chère ; et c'est du côté spirituel que je découvre mon affinité pour Jean-Marie. Tant est que, pour être parfaitement franc, j'ai moi-même quelque crainte de lui. Vous concevrez sans peine que je vous annonce là une calamité pour vous. Non ! — interrompit-il sur un ton de réelle sollicitude — ne vous mettez pas à pleurer après un repas, Anastasie. Vous vous donneriez une indigestion.

Anastasie se contint.

— Vous savez combien je suis disposée à vous faire plaisir, dit-elle, en toutes choses raisonnables. Mais sur ce point…

— Mon cher amour, interrompit le docteur se hâtant de prévenir un refus, qui a souhaité quitter Paris ? qui m'a fait abandonner les cartes, et l'opéra, et le boulevard, et mes relations sociales, et tout ce qui était ma vie avant de vous connaître ? Ai-je été fidèle ? Ai-je été obéissant ? N'ai-je pas supporté mon sort avec joie ? En toute honnêteté, Anastasie, n'ai-je pas le droit de stipuler quelque chose de mon côté ? Je l'ai, et vous le savez. Je stipule mon fils.

Anastasie comprit sa défaite ; elle baissa pavillon aussitôt.

— Vous me brisez le cœur, soupira-t-elle.

— Pas le moins du monde. Vous sentirez un peu de gêne pendant un mois, juste comme moi lorsque je débarquai dans ce vil hameau ; puis votre admirable bon sens et votre tempérament prévaudront, et je vous vois déjà aussi contente que jamais, et rendant votre mari le plus heureux des hommes.

— Vous savez que je ne puis rien vous refuser, dit-elle avec une dernière velléité de résistance ; rien qui vous rende véritablement plus heureux. Mais ceci ? En êtes-vous sûr, mon cher mari ? Vous l'avez rencontré hier soir, dites-vous ! C'est peut-être le pire des farceurs.

— Je ne pense pas. Mais ne me supposez pas assez étourdi pour l'adopter sur-le-champ. Je suis, et je m'en flatte, un homme du monde accompli ; j'ai envisagé toutes les possibilités ; mon plan est combiné pour les embrasser toutes. Je prends l'enfant comme garçon d'écurie. S'il vole, s'il murmure, s'il désire changer, je verrai que je me suis trompé ; je ne le reconnaîtrai pas pour mon fils et l'enverrai promener.

— Vous ne ferez jamais cela une fois le moment venu, dit sa femme ; je connais votre bon cœur.

Avec un soupir, elle lui tendit la main ; le docteur sourit en la prenant et la porta à ses lèvres. Il avait gagné sa cause plus aisément qu'il n'eût osé l'espérer ; pour la vingtième fois peut-être il avait éprouvé l'efficacité de son fidèle argument, l'insinuation d'un retour à Paris. Six mois de séjour dans la capitale, avec les antécédents et les relations du docteur, n'impliquaient rien moins que la ruine totale. Anastasie avait sauvé les débris de sa fortune en le confinant strictement à la campagne. Le seul nom de Paris la jetait dans une peur bleue ; et elle aurait autorisé son mari à tenir une ménagerie dans le jardin, sans compter l'adoption d'un garçon d'écurie, plutôt que de permettre qu'on discutât même la question du retour.

Vers quatre heures de l'après-midi, le saltimbanque rendit l'âme sans avoir repris connaissance depuis son attaque. Le doc-

teur Desprez assista à ses derniers moments, et déclara la farce jouée. Puis il prit Jean-Marie par l'épaule et l'emmena dans le jardin de l'auberge où il y avait un banc propice, au bord de la rivière. Il s'assit et plaça le garçon à sa gauche.

— Jean-Marie, dit-il très gravement, ce monde est extrêmement vaste ; et même la France, qui en est un tout petit coin, est un grand endroit pour un petit garçon comme vous. Le malheur veut qu'elle soit pleine de gens avides qui s'y poussent de l'épaule, et il y a très peu de boulangeries pour tant de mangeurs.

» Votre maître est mort ; vous n'êtes pas capable de gagner votre vie ; vous ne voulez pas voler ? Non. Votre situation est-elle donc peu enviable ? Elle est, pour le moment, critique. D'autre part, vous voyez en moi un homme mûr, mais non pas vieux, jouissant encore de la jeunesse du cœur et de l'intelligence ; un homme instruit dans une situation aisée ; tenant une bonne table : un homme à ne pas mépriser comme ami ni comme hôte. Je vous offre la nourriture et le vêtement, et de vous donner le soir des leçons qui seront infiniment plus profitables à un garçon de votre trempe que celles de tous les prêtres d'Europe.

» Je ne vous offre pas de gages, mais si jamais l'envie vous prend de me quitter, la porte est ouverte, et je vous donnerai cent francs pour vos débuts dans le monde. En retour, j'ai un vieux cheval et un cabriolet que vous apprendrez bien vite à soigner et tenir en état. Ne vous hâtez pas de répondre, et acceptez ou refusez selon que vous le jugerez bon.

» Souvenez-vous seulement de ceci, que je ne suis pas une personne sentimentale ou charitable, mais un homme qui vit rigoureusement pour soi, et que si je vous fais cette proposition,

c'est à mes propres fins — c'est parce que j'y découvre un avantage pour moi-même. Et maintenant, réfléchissez.

— J'en serai fort aise. Je ne vois rien d'autre à faire. Je vous remercie très cordialement, monsieur, et tâcherai de me rendre utile, dit le garçon.

— Merci, dit le docteur chaleureusement.

Il se leva et s'essuya le front, car il avait souffert le martyre tant que la chose demeurait en suspens. Un refus, après la scène de ce midi, l'aurait placé vis-à-vis d'Anastasie sous un jour ridicule.

— Comme la soirée est chaude et lourde ! J'ai toujours eu l'envie d'être un poisson en été, Jean-Marie, dans ce Loing qui arrose Gretz. Je me reposerais sous un lis d'eau en écoutant les cloches dont le son doit être si délicat là-dessous. Ce serait là une vie… Ne pensez-vous pas ?

— Oui, dit Jean-Marie.

— Dieu merci ! vous avez de l'imagination ! s'écria le docteur, en embrassant le garçon avec sa chaude effusion habituelle, bien que ce procédé semblât déconcerter celui-ci presque autant que s'il eût été un écolier anglais de même âge. — Et maintenant, ajouta-t-il, je vais vous mener à ma femme.

Mme Desprez, en léger peignoir, était assise dans la salle à manger. Tous les stores étaient baissés et le carreau venait d'être arrosé ; ses yeux étaient à demi clos, mais elle affectait de lire un roman lorsqu'ils entrèrent. Bien qu'elle fût une femme remuante, elle aimait le repos par intervalles et avait pour le sommeil un appétit remarquable.

Le docteur employa une formule solennelle d'introduction, et ajouta, pour que tous deux en fissent leur profit :

— Vous tâcherez de vous aimer l'un l'autre pour me faire plaisir.

— Il est très gentil, dit Anastasie. Voulez-vous m'embrasser, mon gentil petit garçon ?

Le docteur, furieux, l'attira dans le corridor.

— Êtes-vous folle, Anastasie ? dit-il. Est-ce donc là ce tact féminin dont on parle ? Dieu sait si j'en ai jamais fait l'expérience ! Vous traitez mon petit philosophe comme s'il était un enfant. Il faut lui parler avec plus de respect, je vous le dis ; il ne faut pas l'embrasser et le cajoler comme un enfant ordinaire.

— Ma foi, je n'agissais ainsi que pour vous être agréable, répondit Anastasie ; mais je tâcherai de faire mieux.

Le docteur s'excusa de sa vivacité.

— Je désire, continua-t-il, qu'il se sente chez lui parmi nous. Et réellement votre conduite était si sotte, ma chérie, et si souverainement déplacée, qu'un saint eût été pardonnable de la désapprouver avec quelque véhémence. Essayez donc… s'il est possible à une femme de comprendre la jeunesse… mais c'est naturellement impossible, et je perds ma salive. Taisez-vous du moins le plus possible et observez de près ma conduite : elle vous servira de modèle.

Anastasie fit comme il le lui disait et observa la manière d'agir du docteur. Elle le vit embrasser le garçon trois fois dans le cours de la soirée, et réussir en général à confondre et décontenancer

l'enfant, au point de lui faire perdre la parole et l'appétit. Mais elle possédait pour les petites choses le véritable héroïsme féminin. Non seulement elle se refusa la facile vengeance de dévoiler au docteur ses propres errements, mais elle fit de son mieux pour effacer leur mauvais effet sur Jean-Marie. Quand Desprez sortit prendre l'air une dernière fois avant de se retirer pour la nuit, elle s'approcha du garçon et lui prit la main.

— Les manières de mon mari ne doivent ni vous surprendre ni vous effaroucher, dit-elle. C'est le plus aimable des hommes, mais il est si intelligent qu'il en est parfois difficile à comprendre. Vous serez vite habitué à lui, et alors vous l'aimerez, c'est inévitable. Quant à moi, soyez sûr que je tâcherai de vous rendre heureux et ne vous tracasserai en rien. Je pense que vous et moi ferons d'excellents amis. Je ne suis pas maligne, mais je suis d'un très bon naturel. Voulez-vous m'embrasser ?

Il leva la tête, et elle, l'ayant pris dans ses bras, se mit à pleurer. Elle avait parlé par complaisance, mais s'était échauffée à ses propres paroles, et l'attendrissement s'ensuivait. Le docteur, qui rentrait, les vit enlacés : il conclut que sa femme était en faute ; et il entamait juste d'une voix terrible : — Anastasie…, lorsqu'elle le regarda en souriant, avec un doigt levé ; et il resta sans mot dire, bouche bée, tandis qu'elle menait le garçon à sa mansarde.

Le Trésor de Franchard · 4

Ainsi s'effectua heureusement l'installation de l'adopté garçon d'écurie, et les rouages de la vie continuèrent à tourner doucement dans la maison du docteur. Le matin, Jean-Marie s'occupait

du cheval et de la voiture ; parfois il aidait aux travaux domestiques ; parfois il allait se promener avec le docteur, pour boire la sagesse à la fontaine de sa tête ; et le soir, il était initié aux sciences et aux langues mortes. Il conservait sa singulière placidité d'esprit et d'allures ; il était rarement en faute, mais il ne faisait dans ses études que des progrès très partiels, et restait presque étranger dans la famille.

Le docteur était un modèle de régularité. Il travaillait tout l'avant-midi à son grand livre, la Pharmacopée comparée, ou Dictionnaire historique de toutes les médecines, qui consistait encore principalement en feuilles de papier épinglées.

Une fois achevé, il formerait maints beaux volumes et combinerait l'intérêt archéologique avec l'utilité professionnelle. Mais le docteur avait le souci des ornements littéraires et du pittoresque : une anecdote, un trait de mœurs ou une épithète sonore, il ne manquait pas de les préférer à un fait de science ; pour un peu, il eût écrit en vers la Pharmacopée comparée.

L'article « momie », par exemple, était déjà complet, bien que le reste de l'ouvrage ne dépassât pas la lettre A. Il était excessivement copieux et intéressant, écrit avec élégance et couleur, exact, érudit, un vrai article littéraire ; mais un médecin pratiquant d'aujourd'hui n'en eût guère retiré de profit. Le bon sens féminin de son épouse lui avait fait remarquer la chose avec une impitoyable sincérité ; car le dictionnaire lui était dûment lu à haute voix, entre le sommeil et la veille, à mesure qu'il progressait vers un terme infiniment lointain ; et le docteur était un peu susceptible sur le chapitre des momies, et accueillait les allusions parfois avec âpreté.

Après le repas de midi et un laps convenable de digestion, il se promenait, soit seul, soit accompagné de Jean-Marie, car Madame eût préféré à la promenade n'importe quelle souffrance.

C'était, comme je l'ai dit, une personne très affairée, sans cesse occupée du confort matériel, et prompte à s'endormir sur un roman dès qu'elle était de loisir. Ceci n'avait pas le moindre inconvénient, car elle ne ronflait jamais et le sommeil ne compromettait pas son teint. Au contraire, elle semblait l'image même du repos voluptueux et appétissant, et s'éveillait sans secousse à l'entière possession de ses facultés. Elle n'était guère, j'en ai peur, qu'un animal, mais c'était un très joli animal à posséder chez soi.

Dans ces conditions, elle avait peu à faire avec Jean-Marie ; mais la sympathie établie entre eux le premier soir subsistait inaltérée ; ils avaient à l'occasion des entretiens, principalement sur les sujets du ménage ; à l'extrême dépit du docteur, on les voyait parfois sortir ensemble de ce sanctuaire de dégradante superstition, l'église du village ; deux fois par mois, Madame et lui, en habits du dimanche, allaient en voiture à Fontainebleau et rentraient chargés d'achats ; et en somme, bien que le docteur persistât à les regarder comme irréconciliablement antipathiques, leurs relations étaient aussi intimes, amicales et confidentielles que le permettaient leurs natures.

Je le crains, toutefois, dans son for intérieur, Madame avait pour le garçon un indulgent mépris mêlé de pitié. Elle ne pouvait admirer son genre de vertus ; elle eût aimé un de ces garçons actifs, polis, empressés, espiègles, casquette en main, légers à la course, soutenant le regard ; elle eût aimé la volubilité, le charme, un peu de vice — la promesse d'un autre docteur Des-

prez. Et c'était sa croyance irrévocable que Jean-Marie était imbécile.

— Pauvre cher garçon, dit-elle une fois, quel malheur qu'il soit si stupide !

Elle n'avait jamais répété cette réflexion, car le docteur s'était emporté comme un taureau sauvage, dénonçant sa brutale opacité d'esprit, déplorant son destin à lui d'être inégalement associé à une ânesse et, ce qui toucha davantage Anastasie, menaçant une porcelaine dans la furie de sa gesticulation. Mais elle s'attacha en silence à son opinion ; et lorsque Jean-Marie était assis, morne et vague, non malheureux toutefois, devant ses devoirs inachevés, elle saisissait l'occasion de l'absence du docteur, allait à lui, lui passait ses bras autour du cou, appuyait sa joue contre la sienne, et lui communiquait sa sympathie envers sa détresse.

— Ne vous inquiétez pas, disait-elle : moi non plus je ne suis pas du tout maligne, et je puis vous assurer que cela ne fait aucune différence dans la vie.

L'opinion du docteur était naturellement autre. Ce monsieur ne se lassait jamais du son de sa propre voix qui était, à vrai dire, assez agréable à entendre. Il avait maintenant un auditeur qui n'était pas aussi cyniquement indifférent qu'Anastasie et qui parfois excitait sa verve par les plus opportunes objections.

En outre, ne faisait-il pas l'éducation du garçon ? Et les philosophes s'accordent à considérer l'éducation comme le plus philosophique des devoirs. Quoi de plus céleste pour la pauvre humanité que de voir sa marotte devenir un devoir envers l'État ? Alors, certes, les chemins de la vie deviennent chemins d'agrément.

Jamais le docteur n'avait eu meilleure raison d'être satisfait de ses talents. La philosophie coulait placidement de ses lèvres. Il était si agile dialecticien qu'il pouvait au besoin rattacher une absurdité à une origine sensée, et prouver que c'était une manière de fioriture à son système. Il se glissait comme un poisson hors des antinomies et laissait son élève émerveillé de la profondeur du maître.

Néanmoins, dans le secret de son cœur, le docteur était désappointé du mauvais résultat de sa plus dogmatique éducation. Un garçon, choisi pour son aptitude par un observateur aussi subtil, et guidé sur le chemin de la connaissance par un instructeur si philosophique, devait forcément, de par la nature de l'univers, faire des progrès évidents et durables.

Or, Jean-Marie était lent en toutes choses, insensible à d'autres, et sa faculté d'oubli était largement au même niveau que sa faculté d'apprendre. Aussi le docteur s'attachait-il à ses conférences péripatétiques, où le garçon était attentif, qu'il paraissait goûter en général, et dont il profitait souvent.

Dans les maintes et maintes causeries qu'ils eurent ensemble, la santé et la modération formaient le sujet des divagations du docteur. Il y revenait avec amour.

— Je vous mène, disait-il, par les vertes prairies. Mon système, mes croyances, mes remèdes, se résument en une phrase : éviter l'excès. La sainte nature, la nature saine et tempérée, abhorre et élimine l'excès. La loi humaine en ces matières imite de bien loin sa prévoyance et il faut nous efforcer de suppléer aux lacunes de la loi. Oui, mon garçon, il nous faut être une loi pour nous-mêmes et pour nos voisins — lex armata — une loi armée, éner-

gique, tyrannique. Si vous voyez une crapuleuse ruine humaine priser, arrachez-lui sa tabatière ! Le juge, bien qu'il soit en quelque sorte une occasion de maladie, me paraît moins nuisible que le docteur ou le prêtre. Surtout le docteur, le docteur et les purulentes saletés de sa pharmacopée ! De l'air pur — dans le voisinage d'une pinède, à cause de la térébenthine — du vin non adultéré, et les réflexions d'un esprit non sophistiqué en présence des œuvres de la nature, — voilà, mon garçon, les meilleures ressources médicales et les meilleures consolations religieuses. Consacrez-vous-y.

» Tenez ! Voilà les cloches de Bourron (le vent est au nord, il fera beau). Que leur son est limpide et aérien ! Les nerfs en sont harmonisés et pacifiés ; l'esprit réduit au silence ; et observez comme les battements du cœur sont amples et réguliers ! Votre ignorant de docteur ne verrait rien dans ces sensations ; et pourtant vous concevez qu'elles sont un signe de santé. Vous rappelez-vous votre quinquina de ce matin ? Bien. Le quinquina est aussi une œuvre de la nature ; ce n'est, en somme, que l'écorce d'un arbre, et nous pourrions le récolter nous-mêmes si nous habitions dans le pays. Quel monde est celui-ci ! Tout en professant l'athéisme, je me délecte à rendre témoignage au monde. Voyez les remèdes gratuits et les plaisirs qui bordent notre chemin ! La rivière qui coule au fond du jardin est notre baignade, notre vivier, notre système naturel de drainage. Il y a dans la cour un puits qui nous envoie du cœur même de la terre une eau légère, pure, fraîche, très agréable mêlée d'un peu de vin. La salubrité de l'arrondissement est notoire ; le rhumatisme y est le seul ennui sérieux, et je n'en ai, pour ma part, jamais eu la moindre trace. Je vous le dis — et mon opinion est basée sur les plus froides et claires opérations de la raison — si moi, si vous, désirions quitter

cette demeure de plaisirs, notre meilleur ami aurait le devoir, le privilège, de nous en empêcher avec une balle de pistolet.

Par une belle journée de juin, ils étaient assis sur la colline en dehors du village. La rivière, aussi bleue que le ciel, brillait çà et là parmi les feuillages. Les oiseaux inlassablement tournaient et voletaient autour du clocher de Gretz. Un vent sain soufflait de dessus la forêt, et le bruit d'innombrables millions et millions de feuilles vertes s'étalait dans l'air et emplissait l'oreille de quelque chose tenant du chuchotement et du chant. Il semblait que chaque brin d'herbe cachât une cigale ; et leur musique résonnait joyeusement sur les champs, comme si tintaient de toutes parts les clochettes de la reine des fées.

De leur position élevée, l'œil embrassait d'un côté un vaste espace de plaines et de peupliers ; de l'autre la forêt et ses collines ondulées, et Gretz au milieu, comme une poignée de toits. Sous la voûte du ciel bleu, le village semblait réduit aux dimensions d'un jouet. Il paraissait incroyable que des gens y habitassent et pussent trouver la place de s'y retourner, ou de l'air à respirer dans un tel coin du monde. Cette idée pénétra le garçon, peut-être pour la première fois, et il l'exprima en ces mots :

— Comme cela semble petit !

Et il soupira.

— Oui, répliqua le docteur, assez petit aujourd'hui. Et pourtant, ce fut jadis une cité prospère, fortifiée, pleine de bourgeois à fourrures et d'hommes d'armes, bourdonnante d'affaires ; avec de hauts clochers, autant que je sache, et de puissantes tours le long des remparts. Un millier de cheminées cessaient de fumer à la sonnerie du couvre-feu. Il y avait à la porte des gibets serrés

comme des épouvantails. En temps de guerre, l'assaut grouillait contre elle avec des échelles, les flèches tombaient comme feuilles, les défenseurs faisaient sur le pont-levis de furieuses sorties, chaque parti poussait son cri de guerre en brandissant ses armes. Savez-vous que les murs s'étendaient jusqu'à la Commanderie ? La tradition le rapporte. Hélas ! que toute cette confusion est lointaine — rien n'en reste que le son de mes paisibles paroles à votre oreille — et la ville elle-même réduite à ce hameau là-bas sous nos pieds ! Alors survinrent les guerres anglaises — vous en saurez davantage sur les Anglais, un peuple stupide, qui a fait quelques bonnes choses sans le vouloir — et Gretz fut pris, saccagé et brûlé. C'est l'histoire de maintes villes, mais Gretz ne se releva jamais ; il ne fut jamais rebâti ; ses ruines devinrent une carrière servant à l'accroissement de ses rivales, et les pierres de Gretz sont encore debout le long des rues de Nemours. Cela me flatte que notre vieille maison fût la première rebâtie après la catastrophe ; lorsque c'en fut fait de la ville, elle inaugura le hameau.

— Moi aussi, j'en suis content, dit Jean-Marie.

— Elle devrait être le temple des plus humbles vertus, répondit le docteur avec finesse. Peut-être une des raisons pour lesquelles j'aime mon petit hameau est que nous avons une histoire semblable, lui et moi. Vous ai-je dit que j'avais jadis été riche ?

— Je ne pense pas, répondit Jean-Marie. Je ne pense pas que je l'aurais oublié. Je suis triste que vous ayez perdu votre fortune.

— Triste ? s'écria le docteur. Eh bien, je vois que j'ai à peine commencé votre éducation, somme toute. Écoutez-moi ! Préféreriez-vous vivre dans le vieux Gretz ou dans le nouveau à l'abri des

alarmes de la guerre, avec ce pays vert à votre porte, sans tracas, ni passeports, sans les exactions de la soldatesque, ni le couvre-feu pour nous envoyer coucher au crépuscule ?

— Il me semble que je préfère le nouveau.

— Précisément, et moi aussi. Et de même je préfère l'actuelle modération de ma fortune à ma richesse première. Médiocrité dorée ! s'écriaient les admirables Anciens ; et je souscris à leur enthousiasme. N'ai-je pas de bon vin, bonne nourriture, bon air, les champs et la forêt pour me promener, une maison, une femme admirable, un garçon que j'affirme chérir comme mon fils ? Au lieu que, si j'étais encore riche, je résiderais indubitablement à Paris — vous connaissez Paris — Paris et le Paradis ne sont pas synonymes. Cet agréable bruit du vent parmi les feuilles changé en la grinçante Babel de la rue, le niais éclat du plâtre substitué au calme dessin des verts et des gris, les nerfs excédés, la digestion faussée — imaginez la déchéance ! Vous en percevez déjà les suites : l'esprit est stimulé, le cœur bat une mesure différente, et l'on n'est plus soi-même. Je me suis passionnément étudié — c'est le véritable but de la philosophie. Je connais mon caractère comme le musicien connaît les trous de sa flûte. Si je retournais à Paris, je me ruinerais au jeu ; non, je dirai plus : je briserais le cœur de mon Anastasie par mes infidélités.

C'en était trop pour Jean-Marie. Qu'un lieu pût transformer à ce point le plus excellent des hommes dépassait sa croyance. Paris, protesta-t-il, était même un lieu agréable à habiter.

— Et lorsque je vivais dans cette ville, je ne sentais pas grande différence, déclara-t-il.

— Quoi ! s'écria le docteur. Ne voliez-vous pas, lorsque vous y étiez ?

Mais le garçon ne pouvait admettre qu'il eût rien fait de mal en volant. Le docteur non plus ne le croyait pas ; mais ce monsieur n'était pas très scrupuleux dans le choix de ses arguments.

— Eh bien, conclut-il, commencez-vous à comprendre ? Mes seuls amis étaient ceux qui m'ont ruiné. Gretz a été mon académie, mon sanatorium, mon paradis de plaisirs innocents. On m'offrirait des millions que je les repousserais : Retro, Satanas ! — Arrière ! Mauvais ! Attachez-vous à mon exemple. Méprisez les richesses, évitez l'influence avilissante des cités ! Hygiène, hygiène et médiocrité de fortune, que ce soit là votre mot d'ordre pour la vie.

Le système hygiénique du docteur concordait avec ses goûts de façon frappante ; et son tableau de la vie parfaite était une fidèle description de celle qu'il menait alors. Mais il est aisé de convaincre un garçon à qui vous fournissez tous les éléments de la discussion. Et en outre, il y avait dans la philosophie une chose admirable : l'enthousiasme du philosophe. Nul ne fut jamais plus résolument déterminé à être heureux ; et s'il n'était pas grand logicien et n'avait conséquemment pas le droit de convaincre la raison, il y avait à coup sûr du poète en lui, et il possédait le prestige qui séduit le cœur. Ce qu'il ne pouvait accomplir avec son humeur coutumière de radieuse admiration pour lui-même, il en venait parfois à bout dans ses crises de tristesse.

— Mon garçon, disait-il, évitez-moi aujourd'hui. Si j'étais superstitieux, je vous demanderais même de prier à mon intention. Je suis dans un accès noir ; le mauvais esprit du roi Saül, la truie

du marchand Abdullah, le démon personnel du moine médiéval, est avec moi — en moi. — (Et il se frappait la poitrine). — Les vices de ma nature ont maintenant le dessus ; les plaisirs innocents m'appellent en vain ; j'aspire à Paris, pour m'y vautrer dans la boue. Voyez, continuait-il, en tirant une poignée d'argent, je me dépouille — je ne me fie même pas à moi pour garder le prix du voyage. Prenez cela, gardez-le-moi, gaspillez-le en sucreries délétères, jetez-le au fond de la rivière, je vous approuve d'avance. Sauvez-moi de cette partie de moi-même que je renie. Si vous me voyez prêt à céder, n'hésitez pas ; si c'est nécessaire, faites dérailler le train ! Je parle bien entendu au figuré. N'importe quelle extrémité vaut mieux pour moi que d'arriver vivant à Paris.

Sans nul doute, le docteur prenait plaisir à ces petites scènes comme à une variante dans son rôle ; elles représentaient l'élément byronien dans la poésie un peu artificielle de son existence ; mais pour le garçon, bien qu'il sentît confusément leur théâtral, elles représentaient davantage. Le docteur donnait peut-être trop peu d'importance, et le garçon trop, à la réalité et à la gravité de ces tentations.

Un jour, une grande lumière brilla pour Jean-Marie.

— Ne pourrait-on bien employer les richesses ? demanda-t-il.

— En théorie, oui, répondit le docteur. Mais l'expérience prouve que nul n'y arrive. Tous les gens s'imaginent qu'ils seraient autrement que les autres, s'ils devenaient riches ; mais la possession est avilissante, de nouveaux désirs jaillissent, et le goût imbécile de l'ostentation empoisonne la joie.

— Alors, il vaudrait mieux que vous possédiez moins, dit le garçon.

— Certainement non, dit le docteur ; mais sa voix se troubla.

— Pourquoi ? demanda l'impitoyable innocence.

Le docteur Desprez vit en un instant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; le stable univers sembla près de chavirer avec lui.

— Parce que, dit-il, en affectant l'air délibéré après une pause convenable, parce que j'ai réglé ma vie sur mon revenu actuel. Il n'est pas bon pour un homme de mon âge de rompre violemment avec ses habitudes.

L'affaire avait été chaude. Le docteur respira, et devint taciturne pour l'après-midi. Quant au garçon, cette solution de ses doutes l'enchanta ; il s'étonna même de n'avoir pas prévu la réponse évidente et définitive. Sa foi dans le docteur était une marchandise bon teint.

Desprez fut porté à louvoyer au plus près à la fin du dîner, spécialement lors du vin du Rhin, son péché mignon. Il fit alors remarquer la chaleur de son affection envers Anastasie et, avec des joues enflammées et un sourire vague et un peu gris, discuta sur toutes sortes de sujets, et se montra faiblement et indiscrètement spirituel. Mais l'adopté garçon d'écurie ne se permit pas d'entretenir un doute qui sentît l'ingratitude. Il est bien vrai qu'un homme peut être pour vous un second père, et néanmoins s'adonner trop à la boisson ; mais les meilleures natures sont toujours lentes à accepter les vérités de ce genre.

Le docteur possédait entièrement son cœur, mais s'exagérait peut-être l'influence qu'il avait sur son esprit. Certes, Jean-Marie

adoptait diverses opinions de son maître, mais il n'en avait, que je sache, abandonné une seule des siennes. Les convictions existaient en lui de droit divin ; elles étaient vierges, non ouvrées, c'était le métal brut de la décision. Il pouvait à coup sûr leur en ajouter d'autres, mais non pas en retrancher ; et il ne se souciait pas de les faire parfaitement s'accorder entre elles ; ses plaisirs spirituels n'avaient rien à voir avec le fait de les examiner ou de les justifier en paroles. La parole était pour lui un art d'agrément, comme la danse.

Lorsqu'il était seul, ses plaisirs étaient presque végétatifs. Il s'enfonçait dans les bois vers Achères, et s'asseyait à l'entrée d'une grotte sous des bouleaux argentés. Son âme s'épanchait par les yeux, il ne bougeait ni ne pensait ; le soleil, les ombres légères agitées par le vent, le profil des sapins sur le ciel, occupaient et limitaient ses facultés. Il était l'unité pure, un esprit pleinement abstrait. Une seule disposition l'emplissait, à laquelle contribuaient tous les objets sensibles, comme les couleurs du spectre se fondent et disparaissent dans la lumière blanche.

Ainsi, tandis que le docteur s'enivrait de mots, l'adopté garçon d'écurie s'assoupissait de silence.

Le Trésor de Franchard · 5

La voiture du docteur était un cabriolet à deux roues, avec une capote : une espèce de véhicule très en faveur auprès des médecins de campagne. Sur combien de routes ne l'a-t-on pas vu, tout au loin entre les peupliers ! dans combien de rues de village, attaché à un poteau de barrière ! Cette espèce de char est affectée —

particulièrement au trot — d'une sorte de mouvement oscillatoire en avant et en arrière de l'essieu, qui lui donne bien droit au titre de Magot. La capote décrit un arc considérable sur le paysage, et paraît solennellement niaise au piéton qui la contemple. Monter semblable voiture ne peut être compté au nombre des choses qui font partie de la gloire ; mais je ne doute pas que ce puisse être utile dans les maladies de foie. D'où, peut-être, sa grande popularité chez les médecins.

Un matin, de bonne heure, Jean-Marie sortit le cabriolet du docteur, ouvrit la porte cochère et monta sur le siège. Le docteur suivit, vêtu des pieds à la tête de toile immaculée, armé d'une immense ombrelle couleur chair, et portant une boîte d'herborisation en bandoulière ; puis l'équipage se mit en route dans la brise créée par son propre mouvement. Ils devaient aller à Franchard recueillir des plantes en vue de la Pharmacopée comparée.

Après un temps de trot sur les routes découvertes, ils atteignirent les limites de la forêt où ils s'engagèrent par un sentier peu fréquenté ; le cabriolet cahota mollement sur le sable, dans un fouettement de ramilles. Les feuillages emmêlés formaient au-dessus de la tête une grande núée verte qui murmurait doucement. Sous les voûtes de la forêt, l'air gardait la fraîcheur de la nuit. Le port athlétique des arbres, élevant chacun sa montagne de feuilles, réjouissait l'esprit comme autant de statues ; et les lignes du tronc guidaient l'œil plein d'admiration jusqu'aux hauteurs où les feuilles extrêmes luisaient sur un champ d'azur. Les écureuils bondissaient à travers les airs. C'était un endroit convenable pour un dévot de la déesse Hygie.

— Avez-vous été à Franchard, Jean-Marie ? demanda le docteur. Je suppose que non.

— Jamais, répondit le garçon.

— C'est une ruine dans une gorge, continua Desprez, en prenant son ton didactique ; la ruine d'un ermitage et d'une chapelle. L'histoire nous en raconte beaucoup sur Franchard : comme quoi le reclus fut souvent tué par les brigands ; comment il vivait d'un régime très insuffisant ; et qu'il était destiné à passer ses jours en prières. On conserve une lettre, adressée à l'un de ces solitaires par le supérieur de son ordre, pleine d'admirables instructions hygiéniques, où il lui est ordonné de quitter son livre pour la prière, et réciproquement, pour varier, et lorsqu'il était las des deux, de parcourir son jardin en observant les mouches à miel. C'est aujourd'hui encore mon système. Vous devez avoir remarqué souvent que je quitte la « Pharmacopée » — voire même au beau milieu d'une phrase — pour sortir au soleil et à l'air. J'admire de tout mon cœur celui qui écrivit cette lettre ; c'était un homme de pensée sur les plus importants sujets. Mais d'ailleurs, si j'avais vécu au moyen âge (je suis fort aise du contraire), j'aurais été moi-même ermite, sinon bouffon professionnel. C'étaient les deux seules carrières philosophiques encore ouvertes : le rire ou la prière ; le ricanement, pourrait-on dire, et les larmes. Avant que se levât le soleil du Positif, le sage devait opter entre les deux.

— J'ai été un bouffon, c'est vrai, fit observer Jean-Marie.

— Je ne puis croire que vous ayez excellé dans votre profession, dit le docteur, en admirant la gravité du garçon. Riez-vous jamais ?

— Oh, oui ! Je ris souvent. J'aime beaucoup les farces.

— Être singulier ! dit Desprez. Mais je divague (je constate de mille façons que je me fais vieux). Franchard fut finalement dé-

truit au cours des guerres anglaises, les mêmes qui ruinèrent Gretz. Mais — voici l'intéressant — les ermites (car il y en avait déjà plus d'un), avaient prévu le danger et soigneusement caché les vases sacrés. Ces vases étaient d'une valeur énorme, Jean-Marie — d'une valeur énorme ! — sans prix, pourrait-on dire ; d'un travail exquis, d'une matière exquise. Or, remarquez-le, ils ne furent jamais retrouvés. Sous le règne de Louis XIV, quelques individus étaient à creuser auprès des ruines. Soudain — toc ! — la bêche rencontra un obstacle. Imaginez ces hommes s'entre-regardant ; imaginez comme leurs cœurs bondissaient, comme ils changeaient de couleur. C'était un coffre, et à Franchard, le lieu du trésor enterré ! Hélas ! ce n'était pas le trésor ; rien que des ornements sacerdotaux qui, au contact de l'air, s'effritèrent et se réduisirent en poussière. La sueur de ces braves gens se glaça sur eux, Jean-Marie. Je parierais ma réputation que s'il y avait quelque chose comme du vent, l'un ou l'autre attrapa une pneumonie pour sa peine.

— J'aurais aimé les voir tomber en poussière, dit Jean-Marie. À part cela, je ne m'en serais guère soucié.

— Vous n'avez pas d'imagination, s'écria le docteur. Représentez-vous la scène. Imaginez cette idée d'un grand trésor caché sous terre pendant des siècles : la matière inemployée d'une existence vertigineuse, riche, opulente ; des habits et des tableaux admirables encore invisibles ; des chevaux au triple galop arrêtés par un charme et ne bougeant pas un sabot ; des femmes douées de la belle faculté du sourire, et ne souriant pas ; cartes, dés, chants d'opéra, orchestres, châteaux, parcs et jardins, grands vaisseaux avec leur haute voilure, tout cela non encore né, gisant

dans un coffre — et les arbres stupides croissant par-dessus, dans le soleil, une année après l'autre. C'est une idée à rendre fou.

— Ce n'est rien que de l'argent, répliqua Jean-Marie. Cela ferait du mal.

— Oh ! allons ! s'écria Desprez, cela, c'est de la philosophie ; c'est très joli, mais ce n'est pas le moment. Et puis, ce n'est pas que de l'argent, comme vous dites ; il y a des objets d'art en jeu ; les vases étaient ciselés. Vous parlez comme un enfant. Vous m'agacez énormément, de citer mes paroles sans nul rapport logique, comme un perroquet.

— Et puis en tout cas nous n'avons rien à faire avec ce trésor, repartit le garçon d'un air soumis.

Ils atteignirent à ce moment la Route-Ronde ; et le soudain fracas des roues sur la chaussée, combiné avec l'irritation du docteur, le réduisirent au silence. Le cabriolet tanguait, les arbres défilaient, regardant en silence comme s'ils avaient quelque chose dans l'esprit. On dépassa le Quadrilatère ; puis ce fut Franchard. Ils laissèrent le cheval à la petite auberge solitaire, et se mirent à vaguer. La gorge était revêtue de bruyères épaisses ; les rochers et les hêtres se dressaient lumineusement au soleil. Un vaste murmure d'abeilles alentour des fleurs disposait Jean-Marie à dormir, et il s'installa contre une touffe de bruyère, tandis que le docteur allait activement de-ci de-là, avec de prompts détours, cueillir des simples.

Le garçon avait laissé retomber un peu sa tête, il avait fermé les yeux, ses doigts pendaient sur ses genoux, lorsqu'un cri soudain le mit sur pieds. Ce fut un son étrange, aigu et bref ; il s'arrêta court, et le silence se rétablit comme si rien n'était arrivé. Il

n'avait pas reconnu la voix du docteur ; mais comme ils étaient seuls dans le ravin, c'était évidemment le docteur qui avait poussé le cri. Il regarda de droite et de gauche et aperçut Desprez debout dans une niche entre deux rochers et tournant vers son fils adoptif un visage blanc comme du papier.

— Une vipère ! s'écria Jean-Marie, accourant vers lui. Une vipère ! Vous avez été mordu !

Le docteur sortit pesamment de la crevasse, et s'avança en silence à la rencontre du garçon, qu'il saisit rudement par l'épaule.

— Je l'ai trouvé, dit-il avec un soupir convulsif.

— Une plante ? demanda Jean-Marie.

Desprez eut un accès d'hilarité peu naturelle, que les rochers reprirent et imitèrent.

— Une plante ! répéta-t-il dédaigneusement. Eh bien — oui — une plante. Et voici, ajouta-t-il soudain, en tendant sa main droite, qu'il avait jusque-là cachée derrière son dos, voici un de ses bulbes.

Jean-Marie vit un plat sale, encroûté de terre.

— Cela ? dit-il. C'est une assiette !

— C'est une voiture et ses chevaux, s'écria le docteur. Mon garçon, poursuivit-il en s'échauffant, j'ai arraché d'entre ces deux rocs un gros tampon de mousse qui a découvert une crevasse ; et lorsque je regardai dedans, que supposez-vous que je vis ? Je vis une maison à Paris avec cour et jardin, je vis ma femme constellée de diamants, je me vis député, je vous vis — eh bien, oui — je

vis votre avenir, conclut-il plus faiblement. — Je viens de découvrir l'Amérique, ajouta-t-il.

— Mais qu'est-ce que c'est ? demanda le garçon.

— Le trésor de Franchard !

Et, jetant à terre son chapeau de paille brune, il bondit comme un Peau-Rouge, et s'élança sur Jean-Marie qu'il suffoqua d'embrassements et arrosa de larmes. Puis il se laissa tomber sur la bruyère, et recommença de rire, à faire retentir la vallée.

Mais le garçon avait maintenant un intérêt personnel à la chose, un intérêt d'enfant. Sitôt délivré de l'accolade du docteur, il courut aux rochers, sauta dans la niche et, enfonçant la main dans la crevasse, retira l'un après l'autre, encroûtés de la terre des siècles, les vases, les chandeliers, les patènes de l'ermitage de Franchard. Une cassette suivit, hermétiquement close et très lourde.

— Oh ! quelle farce ! s'écria-t-il.

Mais lorsqu'il se retourna vers le docteur, qui l'avait suivi de près et l'observait en silence, la parole expira sur ses lèvres. Desprez était redevenu couleur de cendre ; ses lèvres vibraient et tremblaient ; une sorte d'avidité bestiale le possédait.

— C'est enfantin, dit-il. Nous perdons un temps précieux. Retournez à l'auberge, attelez la charrette et amenez-la à ce talus là-bas. Courez comme si votre vie en dépendait, et souvenez-vous : pas un mot. Je reste ici en sentinelle.

Jean-Marie obéit, mais non sans surprise. Le cabriolet fut amené au lieu indiqué, et tous deux transportèrent le trésor de sa

cachette dans le coffre sous le siège. Une fois que tout fut en place, le docteur recouvra sa gaîté.

— Je présente mes devoirs de reconnaissance au génie de ce vallon, dit-il. Oh ! que n'ai-je des charbons ardents, une génisse et une jarre de vin du pays ! Je suis en veine de sacrifice, et de faire une superbe libation. Eh bien, pourquoi pas ? Nous sommes à Franchard. On peut avoir du pale ale anglais — non classique, il est vrai, mais excellent. Mon garçon, nous boirons de l'ale.

— Mais je croyais que c'était fort malsain, dit Jean-Marie, et aussi très cher ?

— Bagatelle ! exclama gaîment le docteur. À l'auberge !

Et il monta dans le cabriolet, agitant la tête avec une souplesse juvénile. On fit tourner le cheval et, quelques secondes plus tard, ils s'arrêtaient contre la clôture du jardin de l'auberge.

— Ici, dit Desprez, — ici, près de la table, de façon à pouvoir surveiller les choses.

Ils attachèrent le cheval et entrèrent dans le jardin. Le docteur chantait tantôt des notes fantastiquement élevées, tantôt poussait de la poitrine de profondes modulations. Il prit un siège, frappa fortement sur la table, cribla de traits d'esprit le garçon d'auberge, et lorsque la bouteille de Bass parut enfin, beaucoup plus chargée de gaz que le plus délirant champagne, il emplit de mousse une longue flûte qu'il poussa vers Jean-Marie.

— Buvez, dit-il, buvez à fond.

— J'aimerais mieux pas, dit en hésitant Jean-Marie, fidèle à son régime.

— Quoi ? tonna Desprez.

— Je crains, dit le garçon, que mon estomac…

— Prenez-le ou laissez-le, interrompit farouchement Desprez ; mais sachez ceci une fois pour toutes : rien n'est plus méprisable qu'un formaliste.

C'était une leçon nouvelle ! Le garçon demeura interdit, regardant le verre sans y goûter, tandis que le docteur vidait et remplissait le sien, d'abord avec un front sourcilleux, puis cédant par degrés à l'influence du soleil, du breuvage capiteux et pétillant, et à sa prédisposition à être heureux.

— Une fois par hasard, dit-il enfin, par manière de concession à l'attitude plus rigoriste du garçon, — une fois par hasard, et dans un moment si critique, cet ale est un nectar des dieux. L'habitude, certes, en est dégradante ; le vin, le jus de la vigne, est la vraie boisson du Français, comme j'ai souvent eu l'occasion de le faire ressortir ; et je ne sais pas si je puis vous blâmer de refuser ce stimulant exotique. Vous pouvez avoir du vin et des gâteaux. La bouteille est-elle vide ? Eh bien, nous ne serons pas fiers ; nous aurons pitié de votre verre.

La bière achevée, le docteur s'échauffa âcrement tandis que Jean-Marie finissait ses gâteaux.

— Je brûle d'être parti, dit-il en consultant sa montre. Bon Dieu ! comme vous mangez lentement.

Et cependant, manger lentement était sa prescription spéciale, le grand secret de la longévité.

Son martyre, néanmoins, prit fin ; le couple remonta dans le cabriolet, et Desprez, voluptueusement étendu en arrière, annonça son intention de se diriger sur Fontainebleau.

— Fontainebleau ? répéta Jean-Marie.

— Je mesure toujours mes paroles, dit le docteur. Allons !

Le docteur roulait parmi les délices du paradis ; l'air, la lumière, les feuilles luisantes, les mouvements mêmes du cabriolet semblaient battre la mesure de ses méditations dorées ; la tête rejetée en arrière, il évoquait une série de visions ensoleillées, tandis que l'ale et le plaisir dansaient dans ses veines. Enfin il parla.

— Je dois télégraphier à Casimir, dit-il. Ce brave Casimir ! C'est un garçon d'intelligence très inférieure, Jean-Marie, c'est net : ni créateur ni poétique ; il mérite cependant que vous l'étudiiez ; il possède une grosse fortune, entièrement due à ses efforts personnels. C'est le vrai garçon pour nous aider à nous débarrasser de nos bibelots, nous trouver une maison convenable à Paris et veiller aux détails de notre installation. Cet excellent Casimir, un de mes plus vieux camarades ! Ce fut sur ses avis, ajouterai-je, que j'ai placé ma petite fortune en obligations turques ; lorsque nous aurons ajouté ces dépouilles de l'Église médiévale à notre enjeu dans l'empire mahométan, petit garçon, nous roulerons positivement sur les doublons, positivement, nous y roulerons !

» Belle forêt, s'écria-t-il, adieu ! Je suis appelé à d'autres spectacles, mais je ne t'oublierai pas. Ton nom est gravé dans mon cœur. Sous l'influence de la prospérité, je deviens dithyrambique, Jean-Marie. Telle est la pente naturelle de l'âme ; telle fut la constitution de l'homme primitif. Et moi — non, je n'en refuserai

pas l'honneur — j'ai conservé ma jeunesse comme une virginité ; tout autre, qui aurait mené durant autant d'années la même existence somnolente et campagnarde, tout autre se serait rouillé stéréotypé ; mais moi, grâce à mon heureuse constitution, je conserve un printemps intact. La neuve opulence et une sphère nouvelle de devoirs me trouvent plein d'une ardeur toujours nouvelle et d'une âme simplement mûrie par la connaissance. Quant à ce changement de perspective, Jean-Marie, — il a dû vous troubler. Dites-le-moi, ne vous a-t-il pas frappé comme une inconséquence ? Confessez-le — il est inutile de dissimuler — il vous a peiné ?

— Oui, dit le garçon.

— Vous voyez ! répliqua le docteur, avec une fatuité sublime, je lis dans votre pensée ! Et je n'en suis pas surpris, votre éducation n'est pas complète encore ; les plus hauts devoirs de l'homme ne vous ont pas encore été pleinement exposés. Qu'il suffise — jusqu'à plus ample loisir — d'une indication. Maintenant que je suis de nouveau possesseur d'une modeste aisance, maintenant que je m'y suis préparé si longtemps dans le silence de la méditation, cela devient mon devoir supérieur de me rendre à Paris. Mon éducation scientifique, mon indéniable maîtrise de la parole, me désignent pour servir mon pays. La modestie en pareil cas serait un piège. Si le péché était une expression philosophique, j'appellerais cela un péché. Un homme ne doit pas renier ses capacités manifestes, car c'est se soustraire à ses obligations. Je dois être debout et agir ; je ne dois pas être un traînard dans la bataille de la vie.

Il bavardait ainsi, et huilait copieusement de mots le joint de son inconséquence ; et le garçon écoutait, muet, les yeux fixés sur

le cheval, l'esprit en ébullition. C'était de l'éloquence perdue ; nulle combinaison de mots ne pouvait renverser une croyance de Jean-Marie ; et il entra dans Fontainebleau, plein de pitié, d'horreur, d'indignation et de désespoir.

Dans la ville, Jean-Marie demeura sur le siège pour garder le trésor ; et le docteur, avec une légèreté de manières étrange et un peu ivre, entra dans des cafés, où il serrait la main aux officiers de la garnison, et confectionnait son absinthe avec l'habileté due à une vieille expérience ; dans des magasins, d'où il sortait chargé de fruits coûteux, de vraie tortue, d'une magnifique pièce de soie pour sa femme, et d'un képi à la dernière mode pour le garçon ; au bureau du télégraphe, pour envoyer sa dépêche, et où, trois heures plus tard, il reçut une réponse promettant une visite pour le lendemain. Bref, il promena dans Fontainebleau le premier et délicieux arôme de sa divine bonne humeur.

Le soleil était très bas lorsqu'ils repartirent : les ombres des arbres de la forêt s'étalaient en travers de la route blanche qui menait à la maison ; la pénétrante odeur vespérale des bois s'élevait déjà, comme un nuage d'encens, de ce vaste champ de cimes d'arbres ; et même dans les rues de la ville, où l'air avait été chauffé tout le jour entre des murs blancs, elle arrivait par bouffées comme une musique lointaine. À mi-chemin, le dernier rayon d'or s'évanouit derrière un gros chêne sur la gauche ; et lorsqu'ils eurent dépassé l'orée de la forêt, la plaine était ensevelie déjà dans une teinte gris-perle et une large lune pâle se balançait dans le ciel entre les peupliers.

Le docteur chantait, le docteur sifflait, le docteur parlait. Il parlait des bois, et des guerres, et du dépôt de la rosée ; il s'épanouissait et babillait sur Paris ; il se haussait à des phrases bour-

souflées et nuageuses sur les gloires de l'arène politique. Tout devait être changé ; ce jour finissant emportait avec lui les vestiges d'une existence révolue, et le soleil de demain en inaugurerait une nouvelle. « Assez ! cria-t-il, de cette vie de macération ! » Sa femme (encore belle, ou bien il était singulièrement partial), ne devait pas être enterrée plus longtemps ; elle brillerait désormais dans la société ; Jean-Marie trouverait le monde à ses pieds ; les routes ouvertes au succès, à la richesse, aux honneurs, et à la renommée posthume.

— Et surtout, entre parenthèses, dit-il, pour Dieu, tenez votre langue ! Vous êtes naturellement très silencieux ; c'est une qualité que je me plais à vous reconnaître, le silence, le silence d'or ! Mais c'est ici matière d'importance. Pas un mot ne doit transpirer au dehors : personne autre que le brave Casimir ne doit rien savoir ; nous nous déferons probablement des vases en Angleterre.

— Mais ne sont-ils même pas à nous ? dit le garçon, presque sanglotant, qui parlait pour la première fois.

— À nous dans ce sens qu'ils ne sont à personne d'autre, répondit le docteur. Mais l'État a des droits sur eux. S'ils étaient volés, par exemple, nous ne pourrions réclamer leur restitution ; nous n'aurions aucun titre ; nous ne pourrions même en parler à la police. Telles sont les dispositions iniques de la loi. C'est un exemple de ce qui reste à faire, des injustices qui doivent être redressées par un député ardent, actif et philosophe.

Jean-Marie mit sa confiance dans Mme Desprez, et en descendant la route au sortir de Bourron, entre les peupliers bruissants, il pria entre ses dents, et fouetta le cheval, qui prit un trot inac-

coutumé. À coup sûr, dès leur arrivée, Madame affirmerait son caractère et mettrait fin à ce cauchemar éveillé.

Leur entrée dans Gretz fut saluée et suivie des plus furieux aboiements ; tous les chiens du village semblaient flairer le trésor à l'intérieur du cabriolet. Mais il n'y avait personne dans la rue, sauf trois peintres paysagistes qui musaient devant chez Tentaillon. Jean-Marie ouvrit le portail vert et fit entrer le cheval et la voiture ; et presque au même moment Mme Desprez parut avec une lanterne sur le seuil de la cuisine, car la lune n'était pas encore assez haute pour éclairer les murs du jardin.

— Fermez les portes, Jean-Marie ! cria le docteur, en descendant avec un équilibre douteux. Anastasie, où est Aline ?

— Elle est allée à Montereau voir ses parents, dit Madame.

— Tout est pour le mieux ! exclama le docteur chaleureusement. Ici, vite, approchez ; je ne veux pas parler trop haut, continua-t-il. Ma chérie, nous sommes riches !

— Riches ! répéta l'épouse.

— J'ai trouvé le trésor de Franchard, répliqua son mari. Voyez, en voici les premiers fruits : un ananas, un costume pour ma toute belle — il lui conviendra — fiez-vous-en au goût d'un mari, d'un amoureux ! Embrassez-moi, chérie ! Ce terne épisode est passé ; le papillon déploie ses ailes peintes. Demain Casimir viendra ; dans une semaine nous pouvons être à Paris — heureux enfin ! Vous aurez des diamants. Jean-Marie, retirez le tout du coffre avec un soin religieux, et portez une pièce après l'autre dans la salle à manger. Quelle vaisselle nous aurons à table ! Ma chérie, hâtez-vous de préparer cette tortue ; ce sera un stimulant

— ce sera une adjonction à notre modeste ordinaire. J'irai moi-même à la cave. Nous boirons une bouteille du beaujolais que vous aimez, et finirons par l'ermitage ; il en reste encore trois bouteilles. C'est un vin digne d'une grande occasion.

— Mais, mon mari, vous me jetez dans un tourbillon, s'écria-t-elle. Je ne comprends pas.

— La tortue, mon adorée, la tortue ! cria le docteur ; et il la poussa dans la cuisine, lanterne et tout.

Jean-Marie resta pétrifié. Il s'était représenté une scène différente, une protestation plus immédiate, et son espoir commença sur-le-champ à s'amoindrir.

Le docteur était partout à la fois, un peu instable sur ses jambes peut-être, et de temps en temps donnant de l'épaule contre le mur, car il n'avait pris d'absinthe depuis longtemps, et il s'avisait à présent que l'absinthe avait été une erreur. Non qu'il regrettât l'excès, en un jour si glorieux, mais il prenait mentalement note de l'éviter ; il ne deviendrait pas une seconde fois la victime d'une habitude délétère.

Il eut, en un clin d'œil, remonté son vin de la cave ; il disposa les vases sacrés, les uns sur la nappe blanche, le autres, encore encroûtés de terre historique, sur le buffet. Il entra dans la cuisine pour servir le vermouth à Anastasie, l'échauffa par ses aperçus du futur, estima leur nouvelle fortune à un chiffre toujours plus élevé ; et avant qu'ils se fussent mis à table pour souper, la vertu de la dame s'était amollie au feu de son enthousiasme, et sa timidité avait disparu ; elle aussi commençait à parler de la vie à Gretz sur un ton méprisant ; et lorsqu'elle prit sa place et servit la soupe, ses yeux brillaient de l'éclat des diamants en perspective.

Tout le long du repas, elle fit et défit de beaux plans avec le docteur. Ils se levaient, se faisaient des révérences et se portaient des santés. Leurs visages s'épanouissaient en sourires ; leurs yeux étincelaient à la perspective des honneurs politiques du docteur et des succès salonniers de la dame.

— Mais vous ne serez pas un Rouge ! s'écria Anastasie.

— Je suis Centre-Gauche du fond du cœur, répliqua le docteur.

— Mme Castein nous présentera — nous nous trouverons bien oubliés, dit la dame.

— Jamais, protesta le docteur. La beauté et le talent laissent des traces.

— Je ne sais positivement plus m'habiller, soupira-t-elle.

— Ma chérie, vous me faites rougir, s'écria-t-il. J'ai commis un crime en vous épousant.

— Mais votre succès — vous serez apprécié, honoré, et votre nom dans les journaux, ce sera plus que du plaisir, ce sera le ciel ! s'écria-t-elle.

— Et une fois par semaine, dit le docteur en scandant les syllabes avec espièglerie, une fois par semaine, une bonne petite partie de baccarat ?

— Seulement une fois par semaine ? interrogea-t-elle, le menaçant du doigt.

— Je le jure sur mon honneur politique, s'écria-t-il.

— Je vous gâte, dit-elle en lui tendant la main.

Il la couvrit de baisers.

Jean-Marie s'échappa dans la nuit. La lune planait sur Gretz. Il descendit au fond du jardin et s'assit sur la jetée. La rivière coulait avec des remous d'argent huileux et une chanson basse et monotone. De légers voiles de brume se mouvaient dans les peupliers de l'autre rive. Les roseaux se balançaient doucement. Cent fois déjà le garçon s'était assis là par une nuit semblable, et avait suivi d'une rêverie introublée le cours de la rivière. Et cette fois serait peut-être la dernière. Il lui faudrait quitter ce hameau familier, ce pays vert et bruissant, ce cours d'eau clair et calme, pour aller dans la grande ville ; sa chère maîtresse promènerait ses atours dans les salons ; son bon et tendre bavard de maître deviendrait un député braillard ; et tous deux seraient perdus à jamais pour Jean-Marie et pour leur meilleur destin.

Il connaissait ses défauts ; il savait qu'il perdrait graduellement son importance dans le tourbillon de la vie citadine, et tomberait peu à peu du rang de fils à celui de domestique. Et il se mit à croire confusément aux prophéties de malheur du docteur. Il voyait déjà en tous deux un changement. Sa généreuse incrédulité lui faisait cette fois défaut ; un enfant aurait vu que l'ermitage avait complété l'œuvre commencée par l'absinthe. Si tel était le premier jour, que serait la suite ? — « Si c'est nécessaire, faites dérailler le train », pensa-t-il, en se rappelant l'allégorie du docteur. Il considéra l'aimable paysage, il aspira profondément l'air nocturne chargé de parfum des foins. — « Si c'est nécessaire, faites dérailler le train », répéta-t-il. Et il se leva pour retourner à la maison.

Le Trésor de Franchard · 6

Luelques lendemain matin, il y eut dans la maison du docteur un remue-ménage tout à fait inusité. Juste avant d'aller se coucher, le docteur avait enfermé les objets précieux dans le buffet de la salle à manger ; et voilà qu'en se levant, selon sa coutume, à quatre heures, il trouva le buffet forcé, et les objets précieux avaient disparu. Madame et Jean-Marie furent appelés de leurs chambres, et apparurent en toilette sommaire ; ils trouvèrent le docteur furieux, prenant à témoin le ciel, l'adjurant de venger son injure, arpentant la salle à manger, pieds nus, avec les pans de sa chemise voltigeant à chaque tour.

— Parties ! dit-il ; les choses sont parties, la fortune partie ! Nous voilà pauvres de nouveau. Mon garçon, que savez-vous là-dessus ? Parlez, monsieur, où sont-elles ? Qu'en savez-vous ?

Il l'avait pris par le bras, le secouant comme un sac, et les paroles du garçon, s'il en prononça, se perdirent en murmures inarticulés. Le docteur, revenu de sa violence, le reposa sur le sol. Il vit Anastasie en pleurs.

— Anastasie, dit-il d'une voix tout altérée, ressaisissez-vous, maîtrisez vos sentiments. Je ne veux pas que vous vous laissiez aller comme le vulgaire Ce… ce petit accident, nous y survivrons. Jean-Marie, apportez-moi ma pharmacie portative. Un laxatif léger est indiqué.

Et il médicamenta la famille à la ronde, lui-même en premier avec une double dose. La malheureuse Anastasie, qui n'avait jamais été malade dans tout le cours de son existence et qui abhorrait les remèdes, versa des flots de larmes en buvant, et frissonna,

et protesta ; mais il la poursuivit de menaces et de cris jusqu'à ce qu'elle bût de nouveau. Quant à Jean-Marie, il avala sa potion avec stoïcisme.

— Je lui en ai donné moins, fit observer le docteur, car sa jeunesse le met à l'abri des émotions. Et maintenant que nous avons paré aux conséquences morbides, raisonnons.

— J'ai si froid ! gémit Anastasie.

— Froid ! s'écria le docteur. Je rends grâces à Dieu que je sois fait d'une argile plus saine. Hé quoi, madame, un coup comme celui-ci mettrait une grenouille en transpiration. Si vous avez froid, retirez-vous ; et en même temps jetez-moi mon pantalon. Il fait frais aux jambes.

— Oh non ! protesta Anastasie, je resterai avec vous.

— Non, madame, vous ne souffrirez pas de votre dévouement, dit le docteur. Je vais moi-même vous chercher un châle.

Il monta, et revint moins légèrement vêtu, avec une brassée d'habits pour la grelottante Anastasie.

— Et maintenant, reprit-il, examinons ce crime. Procédons par induction. Anastasie, connaissez-vous rien qui puisse nous aider ?

Anastasie ne savait rien.

— Et vous, Jean-Marie ?

— Rien, répondit fermement Jean-Marie.

— Bon, répliqua le docteur. Tournons maintenant notre attention sur les évidences matérielles. (J'étais né pour être détective,

j'en ai le coup d'œil et l'esprit systématique.) Premièrement, on a usé de violence. On a forcé la porte ; et il est à remarquer, en passant, que j'ai payé cette serrure trop cher. À discuter avec M. Goguelat. Secondement, voici l'instrument employé, un de nos couteaux de table, un de nos meilleurs, ma chère : ce qui ne semble indiquer aucun préparatif de la part de la bande, — si bande il y eut. Troisièmement, je remarque que rien n'a été enlevé en dehors des plats de Franchard et de la cassette ; notre argent personnel a été scrupuleusement respecté. Ceci est malin, et dénote une intelligence, une connaissance du Code, un désir d'éviter les conséquences légales. Je conclus de ce fait que la bande compte des individus respectables — extérieurement, bien entendu, comme le prouve le vol. Mais je conclus, secondement, que nous avons dû être observés, à Franchard même, par quelque témoin caché, et espionnés tout le jour avec une habileté et une patience que j'ose qualifier de consommées. Ni un homme ordinaire ni un criminel d'occasion ne se seraient montrés capables de cette combinaison. Nous avons dans notre voisinage, selon toute probabilité, un bandit caché, d'une intelligence tout à fait supérieure.

— Ciel ! s'écria Anastasie avec effroi. Henri, comment pouvez-vous ?...

— Ma chérie, ceci est un procédé d'induction, dit le docteur. Si j'ai commis quelque faute, corrigez-moi. Vous vous taisez ? Alors, je vous en prie, ne soyez pas assez vulgairement illogique pour vous révolter contre ma conclusion. Nous avons maintenant, reprit-il, une certaine idée de la composition de la bande — car j'incline vers l'hypothèse qu'ils furent plusieurs — et nous quittons cette chambre pour n'y plus revenir, pour porter notre attention

sur la cour et le jardin. (Jean-Marie, j'espère que vous suivez attentivement mes démarches ; ceci est excellent pour votre éducation.) Venez avec moi jusqu'à la porte. Pas d'empreintes dans la cour ; il est regrettable que notre cour soit pavée. De quelles misères dépend l'issue de ces délicates investigations ! Hé ! Qu'y a-t-il ici ? Je vous ai conduit au bon endroit, dit-il en se reculant avec solennité et désignant la porte verte. Une escalade, vous pouvez vous en rendre compte, a eu lieu.

Àcoup sûr, la peinture verte était égratignée et écaillée en plusieurs places ; et l'un des panneaux gardait l'empreinte d'un soulier à clous. Cependant, comme le pied avait glissé, il était difficile d'estimer la pointure du soulier et impossible de distinguer le dessin des clous.

— Tout le vol, conclut le docteur, a été reconstitué pas à pas. La science inductive ne peut aller plus loin.

— C'est merveilleux, dit sa femme. Oui, vous auriez dû être détective, Henri. Je n'avais aucune idée de vos talents.

— Ma chère, répliqua Desprez avec condescendance, un homme d'imagination scientifique possède aussi les facultés inférieures ; il est détective juste comme il est publiciste ou général ; ce sont seulement des applications particulières de son talent spécial. Mais maintenant, continua-t-il, voulez-vous que je mette le doigt sur les coupables, ou plutôt, car je ne peux en promettre autant, que je vous désigne la maison même où ils se réunissent ? Ce peut être une satisfaction, du moins tout ce que nous pouvons obtenir, puisqu'il est interdit de recourir à la loi. Voici comment j'arrive à la phase suivante. Afin de remplir mon esquisse du vol, il me faut un homme qui ait pu être à se promener dans la forêt,

il me faut un homme d'éducation, il me faut un homme supérieur aux considérations morales. Les trois conditions sont toutes remplies par les pensionnaires de Tentaillon. Ce sont des peintres, donc ils sont continuellement à rôder dans la forêt. Ce sont des peintres, donc ils ont vraisemblablement quelque teinture d'éducation. En dernier lieu, étant peintres, ils sont probablement immoraux. Et ceci je le prouve de deux façons. Primo, la peinture est un art qui s'adresse uniquement à l'œil ; il n'exerce en rien le sens moral. Secundo, la peinture, semblablement aux autres arts, implique la dangereuse qualité de l'imagination. Un homme d'imagination n'est jamais moral ; il dépasse de son essor les démarcations littérales et envisage la vie sous trop de jours divers pour se contenter des haïssables distinctions de la loi.

— Mais vous avez toujours dit — du moins je le comprenais ainsi, dit Madame, que ces gens ne déployaient pas la moindre imagination.

— Ma chère, ils en ont déployé, de l'imagination, et d'une espèce très fantaisiste, répliqua le docteur, le jour où ils ont embrassé leur profession de va-nu-pieds. En outre — et c'est ici un argument qui convient précisément à votre niveau intellectuel — beaucoup d'entre eux sont Anglais ou Américains. Où pourrions-nous chercher notre voleur en dehors d'eux ? Et maintenant, vous ferez bien de préparer votre café. Parce que nous avons perdu un trésor, ce n'est pas une raison de mourir de faim. Pour ma part, je déjeunerai au vin blanc. Je ne sais pourquoi je me sens échauffé et altéré aujourd'hui. Je ne peux l'attribuer qu'à l'émotion de la découverte. Et cependant, vous en conviendrez, je l'ai supportée noblement.

Le docteur s'était remis à parler avec une égalité d'humeur admirable ; et, lorsqu'il s'assit sous la tonnelle pour absorber lentement une large rasade de vin blanc et grignoter un peu de pain et de fromage avec un appétit nullement impétueux, si le tiers de ses méditations eut trait à la perte du trésor, les deux autres tiers furent agréablement employés à remémorer son habileté de détective.

Vers onze heures, Casimir arriva. Il avait pris un train du matin jusqu'à Fontainebleau, et fait atteler pour gagner du temps ; sa voiture était remisée chez Tentaillon, et il déclara, en consultant sa montre, qu'il pouvait disposer d'une heure et demie. C'était le véritable homme d'affaires, parlant avec décision, accoutumé à froncer les sourcils d'un air de supériorité intellectuelle. Bien que frère d'Anastasie, il ne prodigua pas les sentiments à la dame, mais lui donna un baiser de famille à l'anglaise, et demanda à manger sans retard.

— Vous pouvez me raconter votre histoire à table, fit-il. Qu'avez-vous de bon aujourd'hui, Stasie ?

On lui promit quelque chose de bon. Le trio se mit sous la tonnelle, et Jean-Marie servit, tout en mangeant, tandis que le docteur racontait avec un grand luxe de détails narratifs ce qui était arrivé. Casimir l'écoutait avec de grands éclats de rire.

— Quel coup de bonheur pour vous, mon bon frère, dit-il, le récit terminé. Si vous étiez allé à Paris, vous auriez joué un jeu d'enfer et perdu en trois mois toute la cargaison. Votre bien propre aurait suivi ; et vous seriez venus à moi en procession comme la dernière fois. Mais je vous en avertis — Stasie peut pleurer et Henri ratiociner — cela ne réussira pas deux fois. Votre

prochaine ruine sera fatale. Je pensais vous l'avoir dit, Stasie ? Hein ? Vous ne vous rappelez pas ?

Le docteur cligna de l'œil en regardant à la dérobée Jean-Marie ; mais le garçon paraissait inattentif.

— Et encore une fois, exclama Casimir, quels enfants vous faites — des enfants vicieux, ma foi ! Comment pouvez-vous dire la valeur de cette trouvaille ? Cela pouvait valoir rien du tout, ou guère.

— Pardonnez-moi, dit le docteur. Vous avez votre abondance d'esprit habituelle, je le vois, mais non votre jugement. Je ne suis pas tout à fait ignorant en ces matières.

— Pas tout à fait ignorant de rien dont j'aie jamais entendu parler, interrompit Casimir en saluant et levant son verre avec une politesse impertinente.

— Du moins, reprit le docteur, ai-je tourné mon attention sur ce point — ce que vous voudrez bien croire — et j'estimais que notre capital eût été doublé.

Et il décrivit la nature de sa trouvaille.

— Ma parole d'honneur ! dit Casimir, je vous crois à moitié ! Mais cela dépendait surtout de la qualité de l'or.

— La qualité, mon cher Casimir, était…

Et le docteur, faute d'expression suffisante, se baisa le bout des doigts.

— Je ne vous en croirai pas sur parole, mon bon ami, rétorqua l'homme d'affaires. Vous voyez tout en rose. Mais ce vol, poursui-

vit-il, ce vol est une chose bizarre. Bien entendu, je ne m'arrête pas à vos absurdités concernant les bandes et les peintres paysagistes. Pour moi, c'est là un rêve. Qui était dans la maison, la nuit dernière ?

— Personne que nous-mêmes, répondit le docteur.

— Et ce jeune monsieur ? demanda Casimir, avec un signe de tête dans la direction de Jean-Marie.

— Lui aussi, acquiesça le docteur.

— Bien ; et si la question n'est pas indiscrète, qui est-ce ? poursuivit le beau-frère.

— Jean-Marie, répondit le docteur, cumule les fonctions de fils et de garçon d'écurie. Il a débuté en cette dernière qualité, mais il s'est élevé bientôt à un rang plus honorable dans nos affections. Il est, je puis dire, la plus grande joie de notre vie.

— Ha ! dit Casimir. Et avant de devenir l'un de vous ?

— Jean-Marie a vécu une existence remarquable : son existence a éminemment contribué à sa formation, répondit Desprez. Si j'avais dû choisir une éducation pour mon fils, j'aurais choisi toute autre que celle-là. Ayant débuté dans la vie avec des saltimbanques et des voleurs, pour passer ensuite dans la société et l'amitié des philosophes, on peut dire qu'il a cueilli la fleur de la vie humaine.

— Des voleurs ? répéta le beau-frère, d'un air méditatif.

Le docteur se mordit la langue. Il prévit ce qui allait suivre, et se prépara pour une défense vigoureuse.

— Avez-vous jamais volé vous-même ? demanda Casimir en se tournant soudain vers Jean-Marie et employant pour la première fois le monocle qui pendait à son cou.

— Oui, monsieur, répondit Jean-Marie en rougissant fortement.

Casimir pinça les lèvres, se retourna vers les autres et leur fit un geste significatif.

— Hein ? dit-il : qu'est-ce que c'est ?

— Jean-Marie dit toujours la vérité, répliqua le docteur en redressant le buste.

— Il n'a jamais dit un mensonge, ajouta madame. C'est le meilleur des garçons.

— Il n'a jamais dit un mensonge, réfléchit Casimir. Étrange, très étrange. Prêtez-moi votre attention, mon jeune ami, continua-t-il. Vous saviez quelque chose de ce trésor ?

— Il a aidé à le ramener ici, intervint le docteur.

— Desprez, je ne vous demande rien que de vous taire, reprit Casimir. Je veux questionner votre garçon d'écurie, et si vous êtes si sûr de son innocence, vous pouvez bien le laisser répondre lui-même. Maintenant, monsieur, reprit-il, en pointant son monocle droit sur Jean-Marie, vous saviez qu'on pouvait voler ce trésor avec impunité ? Vous saviez que vous ne pouviez être poursuivi ? Allons ! Le saviez-vous, ou non ?

— Je le savais, répondit Jean-Marie dans un soupir.

Il restait sur place, changeant de couleur comme un phare tournant, se tordant les doigts avec nervosité, déglutissant l'air, le vrai portrait du coupable.

— Et vous saviez où il était déposé ? reprit l'inquisiteur.

— Oui, dit Jean-Marie.

— Vous dites que vous avez été autrefois un voleur, continua Casimir. Maintenant, comment puis-je savoir que vous n'en êtes plus un ? Je suppose que vous sauriez passer par-dessus la porte verte ?

— Oui, dit le coupable, encore plus bas.

— Eh bien, alors, c'est vous qui avez volé ces choses. Vous le savez, et n'osez le nier. Regardez-moi en face ! Levez vos yeux de sournois, et répondez !

Mais au lieu de rien faire de ce genre, Jean-Marie poussa un hurlement désespéré et s'enfuit de la tonnelle. Anastasie, en s'élançant pour capturer et rassurer la victime, eut le temps d'envoyer sa flèche du Parthe :

— Casimir, vous êtes une bête !

— Mon frère, dit Desprez avec la plus grande dignité, vous prenez sur vous une liberté…

— Desprez, interrompit Casimir, au nom du ciel, soyez un homme. Vous me télégraphiez de quitter mes affaires et de venir ici chez vous. Je viens, je demande de quoi il s'agit ; vous me dites : — Trouvez-moi ce voleur ! — Bien. Je le trouve ; je dis : — Le voilà ! — Cela ne vous plaît peut-être pas, mais vous n'avez aucunement le droit de vous formaliser.

— Soit, répondit le docteur, je vous l'accorde ; je vous remercie même pour votre zèle mal entendu. Mais votre hypothèse était si extravagante et monstrueuse…

— Voyons, interrompit Casimir ; est-ce vous ou Stasie ?

— Certainement pas, répondit le docteur.

— Très bien ; alors c'est le garçon. N'en parlons plus, dit le beau-frère en tirant son porte-cigares.

— Je dirai encore ceci, reprit Desprez : — Ce garçon viendrait me le dire lui-même, que je ne le croirais pas ; ou si je le croyais, ma confiance est si entière que je conclurais qu'il a agi pour le mieux.

— Bien, bien, dit Casimir avec indulgence. Avez-vous une allumette ? Je dois m'en aller. Et entre parenthèses, je voudrais que vous me disiez de vendre vos turcs. Je vous ai déjà prévenu : la catastrophe est imminente. Je vous le répète encore. Du reste, c'est en partie cela qui m'a fait venir. Vous ne m'accusez jamais réception de mes lettres, habitude tout à fait impardonnable.

— Mon bon frère, dit doucement le docteur, je n'ai jamais nié votre habileté en affaires ; mais je perçois vos limites.

— Parbleu, mon ami, je puis vous rendre le compliment, dit l'homme d'affaires. Votre limite est d'être absolument irrationnel.

— Observez nos situations relatives, repartit le docteur en souriant. C'est votre rôle de croire à tort et à travers au jugement d'un seul homme, — au vôtre. Je suis du même avis, mais avec

critique, et les yeux ouverts. Qu'est-ce qui est le plus irrationnel ? Je m'en rapporte à vous.

— Oh mon cher ami ! s'écria Casimir, obstinez-vous sur vos turcs, obstinez-vous sur votre garçon d'écurie, allez au diable en général à votre guise, et restez-y. Mais ne ratiocinez pas avec moi : je ne puis le supporter. Et voilà. J'aurais pu aussi bien ne pas venir, pour ce que j'ai fait de bon. Dites au revoir pour moi à Stasie, et à ce sinistre pendard de garçon d'écurie, si vous y tenez. Je m'en vais.

Et Casimir partit. Le docteur, ce soir-là, disséqua son caractère en présence d'Anastasie.

— Une chose, ma belle, dit-il, il a appris une chose dans ses relations, sa vie durant, avec votre mari : le mot ratiociner. Il brille dans son vocabulaire comme un bijou sur le fumier. Et d'ailleurs, il l'emploie continuellement à faux. Car, vous avez dû le remarquer, il fait de ce terme une espèce de péjoratif, avec le sens d'ergoter, et y met, pour ainsi dire — le pauvre cher ami ! — une tendance au sophisme. Quant à sa cruauté envers Jean-Marie, il faut la lui pardonner, ce n'est pas sa faute, c'est celle de sa vie. Un homme qui touche à l'argent, ma chère, est un homme perdu.

Avec Jean-Marie, les progrès de la réconciliation avaient été plutôt lents. D'abord, il fut inconsolable, insistant pour quitter la famille, passant d'une crise de larmes à l'autre et ce fut seulement après qu'Anastasie se fut chambrée une heure seule avec lui, qu'elle sortit chercher le docteur et, les larmes aux yeux, le mit au courant de ce qui s'était passé.

— Au début, mon ami, il ne voulait rien entendre, dit-elle. Imaginez ! s'il nous avait quittés ! que serait le trésor en compa-

raison ? Horrible trésor, qui a amené tout cela ! Enfin, après avoir sangloté tout son saoul, il consent à rester à une condition — nous ne devons plus faire allusion à la chose, à cet infâme soupçon, ni même au vol. À cette condition seulement, le pauvre et cruel garçon consent à rester avec ses amis.

— Mais cette prohibition, dit le docteur, cet embargo, il ne peut s'appliquer à moi ?

— À nous tous, lui assura Anastasie.

— Ma chérie, protesta Desprez, vous devez avoir mal compris. Cela ne peut s'appliquer à moi. Il doit venir naturellement me trouver.

— Henri, dit-elle, cela s'applique à vous ; je vous jure que si.

— C'est une pénible, une très pénible circonstance, dit le docteur, s'assombrissant un peu. Je ne puis faire en sorte de n'être un peu blessé à juste titre. Je le ressens, ma chère femme, vivement.

— Je le savais, dit-elle. Mais si vous aviez vu sa détresse ! Nous devons faire des concessions, nous devons sacrifier notre amour-propre.

— J'espère, ma chère, que vous ne m'avez jamais vu refuser les sacrifices, riposta le docteur très froid.

— Vous allez m'envoyer lui dire que vous acceptez ? Ce sera conforme à votre noble nature, s'écria-t-elle.

— Oui, ce serait, admit-il, ce serait conforme à sa noble nature !

Il se rasséréna, triomphant à cette idée.

— Allez, ma chérie, dit-il avec noblesse, rassurez-le. L'affaire est enterrée ; et même — je fais un effort, j'ai accoutumé ma volonté à ces exercices — elle est oubliée.

Peu après, mais les yeux encore gonflés de larmes et l'air tout penaud, Jean-Marie reparut et se mit à son ouvrage avec ostentation. Il était le seul membre de la famille qui fût malheureux ce soir-là en se mettant à table. Quant au docteur, il était radieux. Il chanta ainsi le requiem du trésor :

— Ç'a été, tout compte fait, un épisode très amusant. Nous ne sommes pas d'un sou plus pauvres, — non, nous avons immensément gagné. Notre philosophie a été mise à l'épreuve. Il reste encore un peu de tortue, — la plus saine des friandises ; j'ai ma canne ; Anastasie a sa nouvelle robe ; Jean-Marie est le fier possesseur d'un képi à la mode. En outre, nous avons eu hier soir un verre d'ermitage ; son arôme remplit encore ma mémoire. J'étais devenu positivement ladre avec cet ermitage, positivement ladre. Je veux en prendre note : nous avons eu une bouteille pour célébrer l'apparition de notre fortune visionnaire : buvons-en une seconde pour nous consoler de son éclipse. Quant à la troisième, je la destine au repas de noces de Jean-Marie.

Le Trésor de Franchard · 7

La maison du docteur n'a pas encore eu l'honneur d'une description, et il est grand temps de combler cette lacune, car cette maison est elle-même un personnage de l'histoire et son rôle est

presque fini. Haute de deux étages, des murs d'un jaune chaud et des tuiles d'un ancien brun rougeâtre parsemés de mousse et de lichen, elle élevait sur la rue l'un de ses murs, à l'angle de la propriété du docteur. Elle était spacieuse, pleine de courants d'air et inconfortable. Ses grosses poutres étaient gravées çà et là de signes et de dessins ; dans la rampe de l'escalier étaient sculptées des arabesques rustiques ; une forte poutre, qui soutenait le plafond de la salle à manger, portait sur son côté le plus sombre de mystérieux caractères, des runes, selon le docteur ; et il ne manquait pas, lorsqu'il racontait l'histoire légendaire de la maison et de ses possesseurs, de s'étendre sur l'étudiant scandinave qui les avait laissés derrière lui. Planchers, portes et entretoises, formaient des angles très variés ; chaque pièce avait son inclinaison particulière ; le pignon s'était incliné vers le jardin, à la manière d'une tour penchée, et l'un des précédents propriétaires avait étançonné le bâtiment de ce côté avec un grand étai de bois pareil au mât d'une grue.

Dans l'ensemble elle présentait de multiples symptômes de ruine ; c'était une maison à déserter par les rats ; et il fallait une excellente propreté — ses vitres polies et brillantes, sa peinture bien lavée, ses cuivres reluisants, son étançon même revêtu de plantes grimpantes — il fallait son air de vétéran bien soigné et souriant, assis avec sa béquille dans un coin de jardin ensoleillé, pour en faire une maison habitable par des gens à l'aise. Sous le régime de la pauvreté ou de la négligence, elle fût promptement tombée au plus sinistre état de décrépitude.

Telle quelle, la famille l'aimait, et le docteur n'était jamais mieux inspiré qu'en narrant son histoire imaginaire et en esquissant le caractère de ses maîtres successifs, depuis le marchand

juif qui avait réédifié ses murs après le sac de la ville, en passant par le mystérieux graveur de ses runes, jusqu'au paysan à longue tête et à mains sales de qui lui-même l'avait acquise à un prix abusif. Quant à la moindre crainte au sujet de sa solidité, l'idée ne s'en était jamais présentée. Ce qui avait tenu quatre siècles pouvait bien durer encore un peu.

D'ailleurs, cet hiver-là, après la trouvaille et la perte du trésor, les Desprez avaient un souci d'ordre très différent qui leur tenait à cœur. Jean-Marie n'était évidemment plus lui-même. Il avait des accès d'activité fébrile où il faisait des efforts inusités pour plaire, parlait beaucoup et vite, et redoublait d'attention à ses leçons. Mais celles-ci étaient interrompues par des crises de mélancolie et de silence obstiné, durant lesquelles le garçon était pour ainsi dire insupportable.

— Le silence, moralisait le docteur, vous voyez, Anastasie, ce qui résulte du silence. Si le garçon s'était convenablement soulagé, la petite déception du trésor, le petit ennui de l'incivilité de Casimir, seraient depuis longtemps oubliés. Tandis qu'ainsi, cela pèse sur lui comme une maladie. Il maigrit, son appétit est variable et, tout compte fait, il s'affaiblit. Je le mets au régime le plus sévère, emploie les plus puissants toniques ; le tout en vain.

— Ne croyez-vous pas que vous le droguez trop ? demanda Madame, qui ne put réprimer un frisson.

— Droguer ? s'écria le docteur ; moi, droguer ? Anastasie, vous êtes folle !

Cependant, la santé du garçon continuait à décliner peu à peu. Le docteur en accusa le temps, qui était froid et venteux. Il fit venir son confrère de Bourron, le prit en amitié, vanta ses capaci-

tés, et fut bientôt lui-même à se traiter, sans trop savoir pour quelle maladie. Jean-Marie et lui devaient prendre leurs potions à différentes heures du jour. Le docteur avait coutume d'attendre, montre en main, l'instant précis. « Il n'y a rien de tel que la régularité », disait-il en versant les doses et en vantant les vertus du produit ; et, si l'état du garçon ne semblait pas s'améliorer, le docteur ne s'en portait pas plus mal.

Le jour des Poudres, le garçon était particulièrement bas. Le temps était orageux et menaçant. De vastes bataillons de nuages en déroute fuyaient rapidement dans le ciel ; d'obliques rais de soleil balayaient le village, avec des intervalles d'obscurité et de pluie battante. Par moments le vent élevait sa voix mugissante. Les arbres se flagellaient les uns les autres au long des prairies, et leurs dernières feuilles tourbillonnaient comme de la poussière.

Le docteur, à s'occuper du garçon et du temps, était à son affaire : il avait une théorie à établir. Il était assis, montre en main, devant un baromètre, et attendait les rafales en vue de noter leur effet sur le pouls humain.

— Pour le vrai philosophe, remarquait-il avec délices, chaque fait de la nature est un jouet.

On lui apporta une lettre ; mais, comme son arrivée coïncidait avec la venue d'une nouvelle rafale, il la fourra simplement dans sa poche, donna le signal à Jean-Marie, et l'instant d'après, ils étaient tous deux à compter leurs pulsations comme s'il s'agissait d'un pari.

Àla tombée de la nuit, le vent tourna à la tempête. Il assiégeait le hameau, on eût dit, de toutes parts comme avec des batteries de canon ; les maisons tremblaient et gémissaient ; des tisons en-

flammés étaient projetés sur le plancher. Cette nuit-là, le fracas terrifiant tint longtemps éveillés les gens, pâles et aux écoutes. Il était minuit lorsque la famille Desprez alla se mettre au lit.

Àune heure et demie, la tempête avait déjà dépassé son paroxysme lorsque le docteur s'éveilla d'une somnolence agitée et se mit sur son séant. Un bruit tintait encore à ses oreilles, mais provenait-il de ce monde ou du monde des songes, il n'eût pu le dire. Un autre coup de vent survint. Il fut suivi d'un sinistre ébranlement de la maison entière et, durant l'accalmie suivante, Desprez entendit les tuiles se déverser en cascade dans le grenier au-dessus de sa tête. Il arracha Anastasie hors du lit.

— Vite ! s'écrie-t-il en lui jetant quelques effets dans les mains ; la maison s'écroule ! Au jardin !

Elle ne se le fit pas dire deux fois et fut au bas de l'escalier en un instant. Elle ne s'était jamais crue auparavant douée d'une telle agilité. Le docteur, cependant, avec la prestesse d'une scène de pantomime, et sans souci de se cogner les tibias, procéda à l'expulsion de Jean-Marie, arracha Aline à son sommeil virginal, la saisit par la main, et se précipita dans l'escalier et dans le jardin avec la fille dégringolant derrière lui encore à moitié endormie.

Les fugitifs, par un instinct commun, se retrouvèrent sous la tonnelle. Puis il s'ouvrit dans les nuages une lueur en œil-de-bœuf, et le clair de lune montra leurs quatre formes en un groupe confus et s'abritant du vent sous quelques draperies flottantes, et en grand besoin d'un surplus. À cet humiliant spectacle, Anastasie serra désespérément sa robe de nuit autour d'elle et fondit en larmes. Le docteur s'élança pour la consoler ; mais elle le repous-

sa du coude. Elle soupçonnait chacun d'être le public en général et croyait l'obscurité peuplée d'yeux.

Une autre éclaircie et une autre violente rafale survinrent à la fois ; on vit la maison osciller sur ses fondations et, juste au moment où la lumière s'éclipsait de nouveau, un craquement qui domina la clameur du vent proclama sa chute, et durant un instant une volée de tuiles et de briques emplit le jardin. Un de ces projectiles frôla l'oreille du docteur ; un autre tomba sur le pied nu d'Aline, qui fit aussitôt retentir la nuit de hurlements affreux.

L'alarme se répandit alors dans le hameau, des lumières brillèrent aux fenêtres, des appels leur parvinrent, et le docteur y répondit, luttant noblement contre Aline et la tempête. Mais la perspective du secours ne fit qu'éveiller chez Anastasie une terreur plus intense.

— Henri, les gens vont venir ! cria-t-elle à l'oreille de son mari.

— Je l'espère bien, répondit-il.

— Il ne faut pas. J'aimerais mieux mourir, gémit-elle.

— Ma chère, dit le docteur avec reproche, vous vous exaltez. Je vous avais donné des vêtements. Qu'en avez vous fait ?

— Oh, je ne sais, je dois les avoir jetés ! Où sont-ils ? sanglota-t-elle.

Desprez tâtonna dans les ténèbres.

— Parfait ! déclara-t-il ; mon pantalon de velours gris ! Voilà juste ce qui vous convient.

— Donnez-le-moi ! cria-t-elle violemment ; mais aussitôt qu'elle l'eut en main, son attitude changea, elle demeura silencieuse un instant, puis le rendit au docteur. — Donnez-le à Aline, dit-elle, la pauvre fille !

— Absurde ! dit le docteur. Aline ne sait pas où elle en est. Aline est éperdue de terreur ; et en tout cas ce n'est qu'une paysanne. Mais je suis vraiment peiné de ce scandale pour une personne de votre situation ; ma sollicitude et votre extravagante modestie exigent toutes deux le même remède : le pantalon.

Et il le lui tendit.

— Cela ne se peut. Vous ne comprenez pas, dit-elle avec dignité.

Àce moment, le secours arrivait. On avait jugé impossible d'entrer du côté de la rue, car la grand porte était bloquée par les décombres et la ruine branlante menaçait de nouvelles avalanches. Mais entre le jardin du docteur et celui de droite il y avait cette combinaison très pittoresque d'un puits mitoyen ; la porte, du côté du docteur, n'était heureusement pas verrouillée, et sous l'arcade parut le visage barbu d'un homme, et un bras tenant une lanterne s'introduisit dans le monde de ténèbres venteuses où Anastasie cachait ses malheurs. La lumière frappait çà et là les branches agitées des pommiers, elle brillait sur le gazon ; mais la lanterne et le visage éclairé devenaient le centre du monde. Anastasie se recula devant l'intrusion.

— Par ici ! cria l'homme. Êtes-vous tous saufs ?

Aline, toujours hurlante, courut au nouveau venu, et fut aussitôt passée la tête la première de l'autre côté du mur.

— Anastasie, allons, venez ; c'est votre tour, dit son mari.

— Je ne puis, répondit-elle.

— Allons-nous tous mourir de honte, madame ? tonna le docteur Desprez.

— Vous pouvez aller ! s'écria-t-elle. Oh ! allez, allez-vous-en ! Je resterai ici ; j'ai bien assez chaud.

Le docteur, en jurant, la prit par les épaules.

— Arrêtez ! hurla-t-elle. Je vais le mettre.

Elle reprit en main le vêtement odieux ; mais sa répulsion fut plus forte que la honte.

— Jamais ! s'écria-t-elle en frissonnant et en le rejetant au loin dans la nuit.

Un instant plus tard, le docteur l'avait entraînée vers le mur. L'homme était là avec sa lanterne : Anastasie ferma les yeux et se crut sur le point de mourir. Comment elle fut transportée sous l'arcade, elle ne le sut pas ; mais une fois de l'autre côté, elle fut recueillie par la femme du voisin et charitablement enveloppée dans une couverture.

On prépara des lits pour les deux femmes, et des habits de taille différente pour le docteur et Jean-Marie ; et le reste de la nuit, tandis que Madame s'assoupissait par à-coups, et frôlait la crise de nerfs, son mari, assis au coin du feu, fit l'admiration des voisins. Il leur exposa tout au long les causes de l'accident ; depuis des années, expliqua-t-il, la catastrophe imminait, les signes précurseurs s'en étaient succédé, des fissures s'ouvraient, le plâtre se craquelait, les vieux murs faisaient ventre vers l'inté-

rieur ; enfin, il y avait moins de trois semaines que la porte de la cave avait commencé de tourner sur ses gonds avec difficulté.

— La cave ! dit-il en hochant gravement la tête sur son verre de vin chaud. Cela me fait songer à mes pauvres vins. Par une providence manifeste, l'ermitage touchait à sa fin. Une bouteille — je n'ai perdu qu'une bouteille de cet incomparable crû. Je l'avais réservée pour le mariage de Jean-Marie. Eh bien, je vais en faire rentrer d'autre ; ce sera un intérêt dans la vie. Je suis néanmoins un homme quelque peu avancé en âge. Mon grand œuvre est enseveli sous la chute de mon humble toit ; je ne l'achèverai jamais… mon nom aura été écrit sur l'eau. Et cependant vous me voyez calme — je dirai presque gai. Votre prêtre ferait-il mieux ?

Aux premières lueurs du jour, on quitta le coin du feu pour la rue. Le vent était tombé, mais charriait encore un monde de nuages tourmentés ; l'air glacé mordait ; et la société, en contemplant les ruines sous le crépuscule du matin pluvieux, se battait les flancs et soufflait dans ses doigts pour se réchauffer. La maison s'était entièrement écroulée, les murs vers le dehors, le toit au milieu ; ce n'était plus qu'un amas de décombres d'où dépassait çà et là comme une lance abandonnée de poutre brisée. On plaça une sentinelle sur les ruines pour protéger la propriété, et la compagnie entra chez Tentaillon pour déjeuner aux frais du docteur. La bouteille circula librement ; et avant qu'on quittât la table, il avait commencé à neiger.

Pendant trois jours, la neige tomba, et les sentinelles, furent laissées intactes. Les Desprez s'étaient mis en pension chez Tentaillon. Madame passait son temps à la cuisine, confectionnant des douceurs, avec l'aide admirative de Mme Tentaillon, ou as-

sise au coin du feu dans une rêverie pensive. La chute de la maison l'affectait étonnamment peu ; ce coup avait été compensé par un autre, et elle ne cessait de revivre en imagination la scène du pantalon. Avait-elle bien fait ? Avait-elle mal fait ? Et parfois elle s'applaudissait de sa détermination ; mais tout aussitôt, dans un accès affreux de stérile repentir, elle regrettait le pantalon. Nulle conjoncture de sa vie n'avait autant exercé son jugement.

Cependant le docteur prenait à sa situation un plaisir croissant. Deux des pensionnaires de l'été s'attardaient après les autres, prisonniers en l'attente de rentrées ; c'étaient deux Anglais, mais l'un d'eux, qui parlait français très correctement, était un garçon plaisant et d'esprit alerte, avec qui le docteur pouvait raisonner pendant des heures, certain d'être compris. Nombreux furent les verres vidés, nombreux les sujets discutés par eux.

— Anastasie, dit le docteur le troisième matin, prenez exemple sur votre époux, sur Jean-Marie ! L'émotion a plus fait pour le garçon que tous mes toniques : il prend son tour de faction avec un entrain véritable. Quant à moi, vous me voyez, j'ai fait amitié avec les Égyptiens ; et mon pharaon est, je le jure, un très agréable compagnon. Vous seule êtes triste. Pour une maison ? quelques toilettes ? Qu'est cela en comparaison de la Pharmacopée, le travail de plusieurs années qui gît enterré sous des pierres et des charpentes dans ce hameau déprimant ?

» La neige tombe ; je secoue mon manteau Imitez-moi. Notre revenu sera diminué, je l'accorde, puisque nous devrons rebâtir ; mais la modération, la patience et la philosophie se réuniront au foyer. En attendant, les Tentaillon sont obligeants ; la table, avec vos additions, est passable ; le vin seul est exécrable, eh bien, j'en enverrai chercher aujourd'hui. Mon pharaon sera heureux de

boire un verre décent ; aha ! et je verrai s'il possède ce summum d'organisation — un palais. S'il a un palais, il est parfait.

— Henri, dit-elle en secouant la tête, vous êtes un homme ; vous ne pouvez comprendre ce que je ressens ; aucune femme ne pourrait perdre le souvenir d'une humiliation aussi publique.

Le docteur ne put retenir un ricanement.

— Pardonnez-moi, ma chérie, dit-il ; mais réellement, pour une intelligence philosophique, cet incident paraît une bien mince bagatelle. Vous aviez extrêmement bonne mine…

— Henri ! s'écria-t-elle.

— Bien, bien, je me tais, répondit-il. Quoique, à dire vrai, si vous aviez consenti à revêtir… À propos, s'interrompit-il, et mon pantalon ? Il est resté sous la neige, mon pantalon favori !

Et il se mit en quête de Jean-Marie.

Deux heures plus tard, le garçon rentrait à l'auberge avec une bêche sous un bras, et sous l'autre un paquet singulièrement trempé.

Le docteur s'en saisit avec tristesse.

— Il a été, dit-il. Son temps est passé. Excellent pantalon, tu n'es plus ! Attendez, il y a quelque chose dans la poche. Et il en tira un morceau de papier. Une lettre oui, maintenant, je me souviens : elle est arrivée le matin de la tempête, alors que j'étais absorbé dans des investigations délicates. Elle est encore lisible. De ce pauvre cher Casimir ! Heureusement, gloussa-t-il, que je l'ai habitué à la patience. Pauvre Casimir, avec sa correspondance — sa correspondance infinitésimale, timorée, idiote !

Il avait en même temps déplié avec soin la lettre humide ; mais lorsqu'il se pencha pour en déchiffrer le texte, un nuage se répandit sur son front.

— Bigre ! s'écria-t-il avec un sursaut électrique.

Et la lettre fut jetée au feu, et le bonnet du docteur fut sur sa tête en un tour de main.

— Dix minutes ! Je puis l'attraper en courant, s'écria-t-il. Il est toujours en retard. Je vais à Paris. Je télégraphierai.

— Henri, qu'est-ce qui se passe ? demanda son épouse.

— Les obligations ottomanes ! lança le docteur en disparaissant.

Et Anastasie et Jean-Marie demeurèrent face à face avec le pantalon mouillé.

Desprez s'en allait à Paris pour la deuxième fois en sept ans ; il s'en allait à Paris avec une paire de sabots, un spencer froncé, une blouse noire, un bonnet de nuit de paysan, et vingt francs dans sa poche. La chute de la maison n'était plus qu'une merveille secondaire : le monde entier se serait écroulé qu'il aurait laissé sa famille à peine plus pétrifiée.

Le Trésor de Franchard · 8

Le lendemain matin, le docteur, qui n'était plus que l'ombre de lui-même, fut ramené sous la conduite de Casimir. Ils trouvèrent Anastasie et le garçon assis ensemble au coin du feu ; et Desprez,

qui avait échangé sa toilette contre un complet de mauvaise étoffe, salua de la main en entrant, et tomba sans un mot sur la chaise la plus voisine. Madame s'adressa à Casimir.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'écria-t-elle.

— Eh bien, répondit Casimir, que vous avais-je toujours dit ? C'est arrivé. Vous êtes ratiboisés, cette fois ; aussi, tâchez de supporter le coup et de vous arranger. La maison par terre aussi, hein ? Pas de chance, ma foi !

— Sommes-nous… sommes-nous… ruinés ? soupira-t-elle.

Le docteur tendit les bras vers elle.

— Ruinée, reprit-il, vous êtes ruinée par votre sinistre mari.

Casimir regarda à travers son monocle l'embrassade qui s'ensuivit ; puis il se tourna vers Jean-Marie.

— Vous entendez ? dit-il. Ils sont ruinés ; plus de gratte, plus de maison, plus de bonnes côtelettes. Il me paraît évident, mon ami, que vous n'avez plus qu'à faire vos paquets ; votre présente spéculation touche à sa fin.

Et il lui fit un geste significatif.

— Jean-Marie ! s'écria le docteur en se levant. Jean-Marie, si vous préférez me quitter, à présent que je suis pauvre, vous le pouvez ; vous recevrez vos cent francs, s'il me reste cela. Mais si vous consentez à rester (le docteur versa une larme), Casimir m'offre une place… de commis, reprit-il. Les émoluments sont maigres, mais ils suffiront pour trois. C'est trop déjà d'avoir perdu ma fortune ; dois-je perdre encore mon fils ?

Jean-Marie sanglota désespérément, mais sans mot dire.

— Je n'aime pas les garçons qui pleurent, fit remarquer Casimir. Celui-ci est toujours à pleurer. Allons ! débarrassez-nous un moment ; j'ai affaire avec vos maîtres, et ces sentiments domestiques pourront se faire jour après mon départ. Marchez ! et il ouvrit la porte.

Jean-Marie sortit comme un voleur pris sur le fait.

Àmidi, ils étaient tous à table, sauf Jean-Marie.

— Hein ? dit Casimir. Parti, vous voyez. Il m'a pris au mot.

— Je ne cherche pas, je le confesse, dit Desprez, à excuser son absence. Elle révèle un manque de cœur qui me navre.

— Un manque de convenances, corrigea Casimir. De cœur, il n'en a jamais eu. Tenez, Desprez, en fait d'homme habile, vous êtes le mortel de la création le plus facile à duper. Votre ignorance de la nature humaine dépasse toute croyance. Vous êtes volé par ces païens de Turcs, volé par les enfants vagabonds, volé de droite et de gauche, du haut en bas. Ce doit être la faute de votre imagination. Je rends grâce à mon étoile d'en être dépourvu.

— Pardonnez-moi, répondit Desprez encore humblement mais avec un regain d'esprit à la perspective d'établir une distinction ; pardonnez-moi, Casimir. Vous possédez, et même à un degré éminent, l'imagination commerciale. Ce fut son défaut chez moi — il semble que ce soit là mon point faible — qui m'a conduit à ces coups répétés. Par l'imagination commerciale, le financier prévoit l'avenir de ses placements, distingue les maison branlantes…

— Pardieu, interrompit Casimir ; notre ami le garçon d'écurie semble en avoir sa part.

Le docteur fut réduit au silence ; et le repas continua et finit sur le ton peu consolant de la conversation du beau-frère. Il affectait d'ignorer les deux jeunes peintres anglais, affrontant leurs salutations d'un monocle aveugle et poursuivant ses remarques comme s'il avait été seul au sein de sa famille ; et tous les deux mots, il piquait dans le ballon gonflé de la vanité de Desprez. Lorsqu'on apporta le café, le pauvre docteur était aussi mou qu'une serviette.

— Allons voir les ruines, dit Casimir.

Ils sortirent. La chute de la maison, comme la perte d'une dent de devant, avait complètement transformé le village. Par la brèche, on découvrait une vaste étendue de plaine neigeuse, qui rapetissait l'endroit, par comparaison. C'était comme une chambre, la porte ouverte. La sentinelle, rouge et glacée, se tenait près de la porte verte, mais elle eut un mot agréable pour le docteur et son riche parent.

Casimir regarda le tas de ruines, et éprouva la solidité des bâches.

— Hum ! dit-il, j'espère que la voûte de la cave aura tenu. Si oui, mon bon frère, je vous donnerai un bon prix de vos vins.

— Nous commencerons à creuser demain, dit la sentinelle. Il n'y a plus de neige à craindre.

— Mon ami, répliqua sentencieusement Casimir, vous feriez mieux d'attendre jusqu'à ce que vous soyez payé.

Le docteur fit la grimace et entraîna son agressif beau-frère chez Tentaillon. Dans la maison, il y aurait moins d'auditeurs, et ceux-ci étaient déjà au courant de sa ruine.

— Bon ! s'écria Casimir, voici le garçon d'écurie avec son bagage ; non ! parbleu, il l'emporte à l'auberge.

Et, en effet, on vit Jean-Marie traverser la rue neigeuse pour entrer chez Tentaillon, courbé sous un grand panier.

Le docteur s'arrêta soudain avec un espoir farouche.

— Qu'est-ce que cela peut être, dit-il. Allons voir.

Et il s'élança.

— Son bagage, à coup sûr, répondit Casimir. Il va déménager, grâce à son imagination commerciale.

— Je n'ai pas vu ce panier… depuis longtemps, déclara le docteur.

— Et vous ne le verrez plus longtemps, railla Casimir ; à moins que toutefois nous ne nous en mêlions. Et, au fait, j'insiste pour qu'on l'examine.

— C'est inutile, dit le docteur avec un authentique sanglot.

Et, jetant à Casimir un regard humide et triomphant, il se mit à courir.

— Que diable a-t-il donc, je me le demande ? réfléchit Casimir.

Puis, la curiosité prenant le dessus, il suivit l'exemple du docteur, et courut.

Le panier était si gros et pesant, et Jean-Marie si petit et si las qu'il lui avait fallu un bon moment pour monter son fardeau à la chambre du docteur. Il venait de le déposer sur le plancher, aux pieds d'Anastasie, lorsque le docteur arriva, suivi de près par l'homme d'affaires. Le panier et le garçon étaient tous deux en bien triste état ; car l'un avait passé quatre mois dans une certaine grotte sur la route d'Achères, et l'autre avait couru environ cinq milles, aussi vite que ses jambes pouvaient le porter, et la moitié de cette distance sous une charge accablante.

— Jean-Marie, dit le docteur d'une voix trop séraphique pour qu'on pût l'appeler larmoyante, — est-ce ?... C'est cela ! s'écria-t-il. Ô mon fils, mon fils !

Et il s'assit sur le panier en sanglotant comme un enfant.

— Vous n'irez plus à Paris, maintenant ? dit Jean-Marie timidement.

— Casimir, dit Desprez en levant son visage humide, voyez-vous ce garçon, cet ange ? C'est lui le voleur ; il a ôté le trésor à un homme indigne d'en user ; il me le rapporte lorsque je suis assagi et humilié. Voilà, Casimir, les fruits de mon enseignement, et cette minute est la récompense de ma vie.

— Tiens ? dit Casimir.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Gais_Lurons_%28recueil%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.